

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 22
MONTREAL, 30 OCTOBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

AU BON VIEUX TEMPS



CHÉRUBIN ET LA COMTESSE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 30 OCTOBRE 1897

PHYSIOLOGIE DU PARAPLUIE



Dire que plus un parapluie est pauvre, plus il est gros, et que plus il est riche, mieux on lui voit les côtes!

PROVERBES ARABES

Informe-toi de ton voisin avant de prendre maison, et de ton compagnon avant de faire route.

x

Le mot qui s'échappe est ton maître; le mot que tu retiens est ton esclave.

x

L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.

x

Si tu dis que le lion est un âne, va lui mettre un licol.

x

Langue de muet vaut mieux que langue de menteur.

x

L'œil du maître vaut pour le cheval un pansement.

x

L'oiseau de race quand il est pris ne se plaint pas.

x

Ne cherche pas ta destinée, elle court après toi.

x

Sage qui étend son manteau, fou qui s'y assied.

x

Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

x

Quoique la langue n'ait point d'os, elle les brise.

x

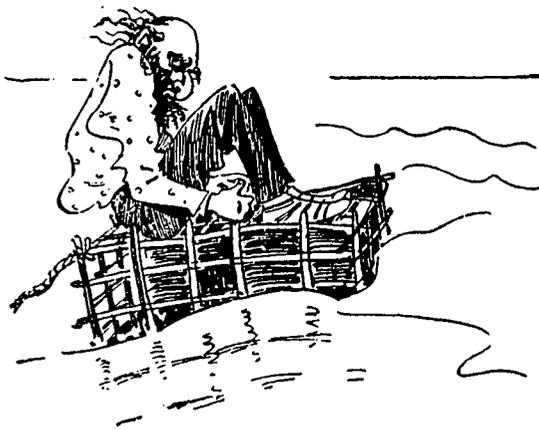
Lorsque tu visites un aveugle, ferme les yeux.

x

Ne crains pas la justice; crains le juge.

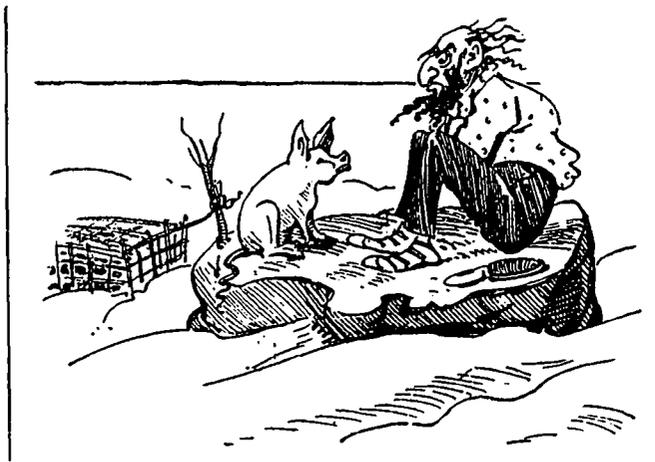
x

Prince sans justice, fleuve sans eau.
SIDI-TAUFAM.



I

Le pauvre Isaac Goldenstein est resté, à la suite d'un terrible naufrage, huit jours durant balotté sur le vaste océan; le froid, la faim, la soif l'ont torturé tour à tour quand, ô bonheur! il atteint sur une île qui...



II

...bien qu'exiguë, contient un habitant, un seul. Il est gros, gras et rose autant que l'infortuné Isaac est maigre et hâve. Ils se contemplant. Que va faire Isaac?

LOGIQUE

Louison.—Moi, je soutiens que quand un homme aime une fille, c'est un commencement de folie.

Berleau.—D'accord, puisque quand il apprend qu'elle est aimée par d'autres il devient encore plus fou.

SIMPLE QUESTION

Oscar.—Oui, décidément, je mène une vie de chien!

Ewilda.—Et avez-vous pris une licence?

LE POURQUOI

Elle.—Mais j'en connais une quantité de filles qui ne désirent aucunement cacher leur âge!

Lui (sarcastique).—Vraiment! Alors elles doivent être très jeunes.

LA CAUSE

Isaac.—Et quelle a été la gause tu veu?

Aaron.—Les assurances!

UNANIMITÉ

Le médium.—L'esprit de votre femme est bien ici, il dit qu'elle n'a jamais éprouvé autant de bonheur que depuis qu'elle est séparée de vous.

Le veuf.—Dites lui que je ressens absolument la même chose.

ELLE DÉTESTAIT LES MENTEURS

Un homme ayant dit à sa femme que tous les jours elle devenait plus belle, elle en a été remplie de joie. Mais, après avoir embrassé son mari, elle a pris un marteau et a mis les glaces en pièces.

—Pourquoi casses-tu les miroirs, fit le mari étonné?

—Je ne puis souffrir les menteurs, répondit elle.

UNE IMPOLITESSE

Elle.—Je pense que c'est être très impoli que d'envoyer un baiser à une demoiselle.

Lui.—Moi aussi; on devrait le lui délivrer en personne.

L'ÉVIDENCE

Mick.—J'ai cessé de boire, Nick! Plus de boisson pour moi, désormais.

Nick.—C'est bien ce que je pensais. Il y a plusieurs restaurants qui se sont fermés depuis un mois.

RÉCIPROCITÉ

—Je ne pense pas que vous devriez vous marier contre la volonté de vos parents.

—Pourquoi pas? Ils ne se sont pas mariés pour me plaire, je pense!

Ne cours pas après une vaine perfection: il est certains défauts pour le vulgaire qui donnent la vie.—EUGÈNE DELACROIX.

CURIEX PROBLÈME

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXXIII

GRÈCE

Je chante les étés brûlants, les lourds étés,
Qui font mûrir, à-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Derrière les massifs de pins et de sureaux
Où du portique ancien on voit les astragales,
Couchés dans les blés mûrs, ruminent les taureaux
Aux chants entrecoupés des bavardes cigales.

Tout le long des talus plantés de bouleaux blancs,
Parmi les chardons roux, les lézards en maraude

Scintillent aux rayons des midis accablants,
Comme de fins bijoux de jaspes et d'émeraude.

Dans les vallons riants de l'île Santorin,
Les filles, aux yeux noirs garnis de longues franges,
Par les sentiers perdus où croit le romarin.
Chassent les papillons aux corselets oranges.

Je chante les étés brûlants, les lourds étés
Qui font mûrir, à-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

JEAN MORÉAS.

INSTANTANÉS PARISIENS

IV. — EAU-FORTE

Du bitume, chauffé, avec des dessous de jaune et glacé de laque. Du fauve, nuancé depuis le cuir le plus sombre jusqu'au vélin le plus délicatement safrané. Toute la gamme des ors qui miroitent sur la robe d'écaillés

CE QU'IL POUVAIT PENSER



Lasfeyme — Dis donc, Vasvite, as-tu par hasard l'idée que tu es ma femme ?
Vasvite (à moitié endormi) — Penses pas !
Lasfeyme — Alors, ôtes donc tes pieds de dessus mon dos ; sans ça je vais penser que tu l'es.

devez avoir mauvaise vue, madame Galuchet, elle n'a pas trois paires de bas dans toute sa garde-robe.

SAVOIR ET POUVOIR SONT DEUX

Freddie. — Dis, maman, voilà papa qui dit que le savoir est un grand pouvoir.

La maman. — Mais c'est parfaitement vrai, mon enfant.

Freddie. — Eh bien, moi, je ne trouve pas.

La maman. — Et pourquoi cela ?

Freddie. — Je sais très bien qu'il y a des tartes aux pêches plein l'armoire et cependant je ne puis pas les avoir.

LE TITRE DE PRINCE DE GALLES

Le titre de prince de Galles, que porta le fils aîné du roi d'Angleterre, héritier présomptif de la couronne, est fort ancien ; il fut donné pour la première fois par Edouard 1^{er} à son fils aîné, d'une manière assez singulière. Ce prince faisait la guerre aux Gallois, qui ne pouvaient supporter le joug des Anglais : il s'avisa, pour les soumettre, de leur proposer un accommodement. Il leur demanda s'ils voulaient s'assujettir à un prince de leur nation dont la vie était sans reproche, et qui ne savait pas un mot d'anglais. Les Gallois ayant déclaré qu'ils l'acceptaient, le roi leur présente son fils, que la reine venait de mettre au monde dans un château du pays de Galles, et qui n'avait, par conséquent, que quelques jours. Le peuple ne se fâcha point de cette ruse et lui prêta sur-le-champ serment de fidélité.

UN HOMME D'APPÉTIT

Un homme qui mangeait autant que six se présenta devant Henri IV, dans l'espérance que ce prince lui donnerait de quoi entretenir un si rare talent. Le roi, qui avait déjà entendu parler de cet illustre mangeur, lui demanda si ce qu'on disait de lui était vrai, qu'il mangeât autant que six : "Oui, Sire, répondit-il avec une certaine vanité. — Et tu travailles à proportion ?" ajouta le roi. — Je travaille autant qu'un autre de ma force et de mon âge, répliqua cet homme. — Ventre-Saint-Gris ! dit le monarque, si j'en avais dix comme toi dans mon royaume, je les ferais pendre tout de suite ; de tels citoyens l'auraient bientôt affamé."

IL VALAIT MIEUX POUR LUI

Lui. — Dites, mon ange, avant de me promettre d'être ma femme, n'avez-vous jamais reçu un baiser d'un autre homme que moi ?

Elle (baissant les yeux) — Comme je ne veux pas dire de mensonges je suis bien forcée de vous dire que oui.

Lui (exaspéré). — Ah ! vite le nom du malétru que je le détruisse !

Elle. — Calmez-vous, mon cher ami, il vaut mieux que vous ne le sachiez pas.

Lui. — Comment cela ?

Elle. — Ils seraient de trop pour vous.

Le petit Guillou (au visiteur qui vient à la maison). — Est-ce que vous êtes marié, vous, monsieur Dubochard ?

Mr Dubochard (badinant). — Oui, mon petit ami, et plusieurs fois, j'ai dix femmes.

Le petit Guillou. — Alors vous devez être un homme rudement intelligent pour les garder toutes. Papa, qui n'en a qu'une, dit très souvent qu'il ne peut pas la garder sur le pied où elle voudrait vivre.

CE QU'IL CROYAIT

Le monsieur charitable. — Voilà dix centins, mais un gros garçon comme vous ne devrait pas mendier ainsi. Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

Le mendiant. — Monsieur, si j'ai un tel appétit quand je ne fais rien que serait-ce donc si je travaillais ?

ENCORE DES BARGAINS

Mr Billentoc. — As-tu entendu ce que le petit garçon de Muzodor a dit lorsqu'on lui a eu montré les deux jumeaux ?

Mme Billentoc. — Non. Qu'a-t-il dit ?

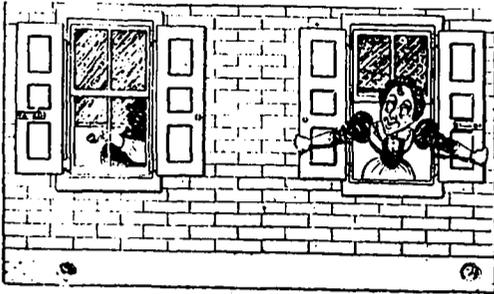
Mr Billentoc. — Bon ! voilà encore maman qui est allé faire des bargains.

LA LOGIQUE DE L'INVALIDE



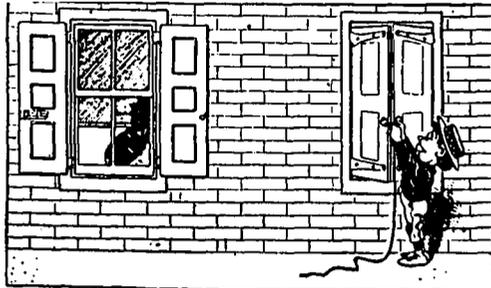
— J'ai des cors aux pieds qui me font épouvantablement souffrir.
— Ah ! vous avez des cors aux pieds ! Vous avez de la chance, vous. Je voudrais bien avoir des pieds au corps, moi ! ...

JOYEUSE JEUNESSE



I

Ce soir-là, Mlle Vieillebique venait de fermer ses volets afin de se livrer au repos quand...



II

...ce mauvais sujet de Venlamèche eut l'idée diabolique d'attacher un bout d'une corde solide aux volets de la respectable demoiselle...

UNE ASCENSION MOUVEMENTÉE

Chaque année, le 22 juillet, s'ouvre la célèbre foire de Beaucaire; on vous dira, mon cher ami, que notre foire n'a de rivales que celles de Leipzig, de Francfort, de Novgorod et autres lieux; cela est vrai, et vous ferez bien de le croire. L'année dernière, Gastambide, qui venait d'être nommé maire et qui voulait faire de la popularité, fit venir de Toulouse le grand Cirque Olympien Rouqueyrolles et s'aboucha avec un certain Séraphin, aéronaute de son état, lequel, montant un grand ballon qui s'appelait "le Beaucairois", devait s'élever dans les airs à quatre heures de l'après-midi, après le concert donné par la fanfare municipale.

"Il faut vous dire que, depuis sa plus tendre enfance, Marius — Marius c'est mon fils, — avait manifesté un goût extraordinaire pour les ballons. Sa tante Palmyre, qui ne savait rien lui refuser, ne cessait de lui apporter ces petits ballons rouges que l'on trouve chez les marchands de jouets, et notre Marius passait son temps à confectionner de petites nacelles en papier, dans lesquelles il plaçait des grains de plomb, selon la force ascensionnelle du ballon; notre salle à manger était remplie de ballons qui montaient et descendaient, et quand notre bonne Proserpine ouvrait la porte de sa cuisine, ce qui faisait un courant d'air, les ballons se mouvaient dans la pièce comme de véritables ballons dans les nuages, qui étaient figurés par la fumée de ma pipe. Aussi lorsque, quelques jours avant l'ouverture de la foire, on vit s'étaler sur les murs de grandes affiches multicolores sur lesquelles au dessous du nom du capitaine Séraphin, imprimé en grands caractères, se voyait un immense ballon qui planait dans l'espace, tandis que l'aéronaute, debout dans la nacelle, saluait la foule, son chapeau dans la main droite, et agitait de la main gauche le drapeau tricolore, notre Marius, qui était cependant devenu un grand garçon, ne se tint pas de joie. Il comptait les jours, les heures, les minutes, je dirai même les secondes.

"Enfin, ce jour tant désiré arriva. *L'Indépendant*, qui est le journal de Gastambide, comme le *Progrès*, rédigé par Roumegueyre, est mon journal à moi, annonça le matin que le ballon, accompagné du capitaine Séraphin, était dans nos murs. Ce ballon, c'était Gastambide qui l'avait fait venir et, pour ce motif, je ne serais pas allé le voir, parce que tout ce qui vient de Gastambide me fait bouillir... bondir, sortir de ma peau, ah! si je le tenais... mais je ne voulais pas faire de peine à Marius et j'avais dû lui promettre que je l'accompagnerais. Vers deux heures, Marius ne tenait plus en place; du champ de foire montait une rumeur confuse qui était parfois dominée, selon la direction du vent, par les sons éclatants et mélodieux de l'orgue-trompette qui excitait la course tournoyante des chevaux de bois du grand manège Phocéan, tenu par Laurent aîné, qui vient chaque année de Nîmes exprès pour la circonstance. Ma femme et mes deux filles, Themistoclea et Epaminonda, étaient déjà prêtes. Nous partons. Marius tenait en laisse notre chien Brutus.

"Il ne faut pas cinq minutes pour arriver au champ de foire. Au tournant de la rue des Bœufs, Marius s'écrie en brandissant le bras: "le voilà!"

"En effet, on apercevait le ballon qui, déjà à moitié gonflé, se balançait, se dandinait sous la poussée du vent. On l'avait maintenu au sol à l'aide de cordages, car il semblait impatient de s'élancer dans les airs. Nous réoussissons à nous frayer un passage au milieu de la foule et nous approchons de l'enceinte réservée, interdite au public.

Dans cette enceinte, un homme se promenait, les mains derrière le dos, surveillant les préparatifs du départ: c'était le capitaine Séraphin; je le reconnus tout de suite à sa casquette à huit galons d'or, une casquette d'amiral. "Tu vas l'appeler commandant, Barbissou, me dis-je; c'est un homme vaniteux, cela se voit à sa casquette, et, en le flattant, il te laissera entrer dans l'enceinte réservée."

"Alors, de ma voix la plus aimable, je me mets à crier: "Commandant!" il se retourne, je le salue, il me salue et je lui dis: "Commandant, j'ai un service à vous demander..."

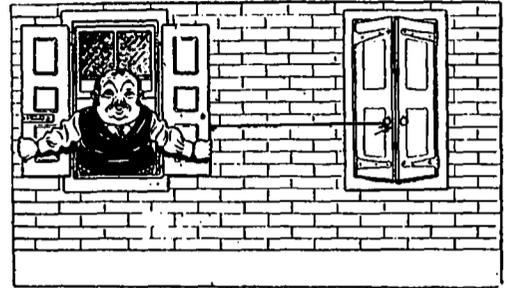
"Il me répondit d'un ton brusque: "C'est complet."

"Nous comprenons mon étonnement à cette réponse. Je lui demande alors ce qui est complet.



III

... tandis que l'autre bout s'attachait également à ceux de Mr Comunpot, un brave rentier, son voisin.



IV

Quelques instants après, Mr Comunpot, décidé à se plonger dans les bras de Morphée, fermait à son tour ses contrevents, ce qui,...



V

...naturellement, eut pour effet d'ouvrir ceux de Mlle Vieillebique. Elle allait justement se mettre au lit et eut grand peur en refermant, en hâte, son volet. Mais...

"Il était un peu impatienté, je le reconnais; je l'excuse, il avait assez à faire à surveiller son ballon, il me répondit: "Eh bien, entrez..."

"Je ne me le fis pas répéter. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions déjà dans l'enceinte, auprès du ballon, qui devenait de plus en plus gros, c'était merveille de le voir s'arrondir à mesure

que le gaz pénétrait dans ses vastes flancs, et il se dandinait, se balançait, faisait le beau, et voilà Marius qui se précipite vers la nacelle, je vois le capitaine Séraphin froncer le sourcil, je crie à Marius: "Ne touche à rien! M. Séraphin ne serait pas content." Ah bien oui, il voulait tout voir, il examinait les cordages, les sacs de lest. M. Séraphin cherchait maintenant à se concilier mes bonnes grâces, il me demandait de faire dans le *Progrès* l'éloge de son ascension, quand, tout à coup, j'entends un grand bruit, les câbles se tendent, le capitaine s'aplatit par terre comme si on lui eut donné un croc en jambe, je regarde, ... une rafale de mistral allait emporter le ballon, les cordages craquaient les uns après les autres comme de simples ficelles, je crie: "Marius où es-tu?" je l'aperçois dans la nacelle, je m'élançais avec la rapidité de l'éclair, je me cramponne au rebord, Sophie (c'est ma femme) se jette sur moi, me prend à bras le corps et mes deux filles lui saisissent les jambes, l'étreignent et se cramponnent à elle avec l'énergie du désespoir.

"Nous nous étions tous compris, il ne fallait pas que ce coquin de ballon emportât dans les airs notre Marius, nous voulions le maintenir à terre par notre poids, au risque de nous casser le cou, de nous briser les jambes.

"Mais, aidé par ce brusque coup de vent, le ballon était déjà parti en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter, il nous enlevait comme une plume: en une seconde nous étions à plus de cinquante mètres de hauteur, nous tenant toujours accrochés les uns aux autres..."

"Alors (on se souvient de ces choses toute sa vie et on se rappelle ce qu'on s'est dit dans des circonstances pareilles) je me dis: tu es perdu, mon pauvre Barbissou, et avec toi ta famille entière; vous ne pouvez monter dans la nacelle, et tout à l'heure vous dégringolerez de cent mètres de hauteur; alors, à moins de tomber dans le Rhône et de vous y noyer, vous serez aplatis comme des galettes ou bien empalés sur les échelles d'un champ de vignes. Ça n'est vraiment pas drôle.

"Tout à l'heure une grande rumeur montait du champ de foire, l'orgue-trompette jetait les notes stridentes de la valse du Tutu-pan-pan; en ce moment régnait le plus profond silence, tout Beaucaire, le nez en l'air, suivait anxieusement les péripéties de l'horrible drame.

"J'eus un accès de rage folle. Un formidable hurrah s'élève de la foule; j'entends distinctement: Bravo, Barbissou! vive Barbissou!

Le vent avait cessé tout à coup, le ballon baissait, je crie à Sophie et à mes filles : " Ne lâchez pas ! courage ! il baisse, gonflez-vous, faites-vous lourdes..."

" Il s'abaissait, en effet, doucement, majestueusement ; nous allions être vainqueurs, la foule battait des mains ; je jette un regard au-dessous de moi : on se rapprochait de la terre. Il était temps, j'étais à bout de forces. Alors je me dis : tu peux te vanter, Barbissou, d'avoir de la chance, toi et toute ta famille vous en serez quitte pour des contusions sans gravité, et la gloire, la gloire..."

" Tout à coup des cris de désappointement, de frayeur s'élèvent vers moi ; une immense clameur s'élève, le ballon remonte lentement, mais enfin il remonte, et le vent, le " coquin " de vent, faisait encore des siennes.

" Cette fois, nous étions perdus ; je me mis à crier : ah ! ma pauvre Sophie ! J'entendis des sanglots, les cris de mes pauvres filles. Le ballon montait, montait. Je sentais mes bras faiblir ; les uns après les autres, mes doigts se détachaient de la nacelle, je n'en pouvais plus. L'espace d'une seconde, je me retins encore suspendu par les pouces ; Je fermai les yeux, je jetai un cri terrible, je lâchai prise..."

" Té ! Je vois à votre air étonné que vous allez me demander comment il se fait que, tombé de près de 50 mètres de hauteur, je sois ici présent, en train de vous raconter cet événement extraordinaire tout en préparant une potion, je vais vous le dire..."

" Ah ! c'est une singulière sensation que l'on éprouve en tombant de pareille hauteur. La tête vous tourne, vous avez le vertige, il semble que vous vous abîmez dans des profondeurs sans fin... eh bien ! mon cher ami, cela ne manque pas de charme, je dirai même que l'on éprouve un véritable plaisir..."

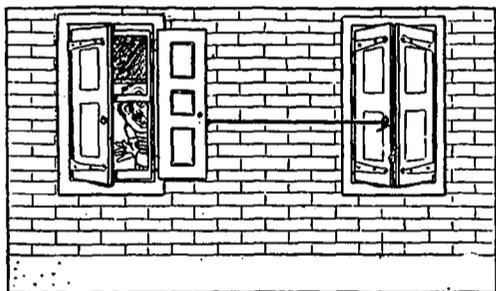
" Tout à coup je reçus un coup formidable dans le dos, je me sentis rebondir à plus de dix mètres de hauteur, et je vis auprès de moi Sophie et mes deux filles, qui rebondissaient comme des balles élastiques. Nous

étions tombés sur la toile du Grand Cirque Olympien Rouqueyrolles.

Cette toile, neuve et solidement tendue, venait de nous sauver la vie.

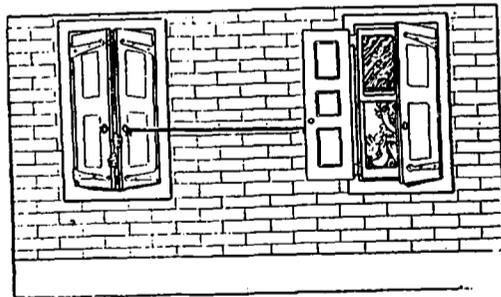
" Et je me souviens très bien que je repris tout à fait mes esprits au moment où je dégringolais sur la pente en compagnie de Sophie et de mes deux filles. Heureusement que, sur le rebord du toit, se trouvaient fixés de

JOYEUSE JEUNESSE — (Fin)



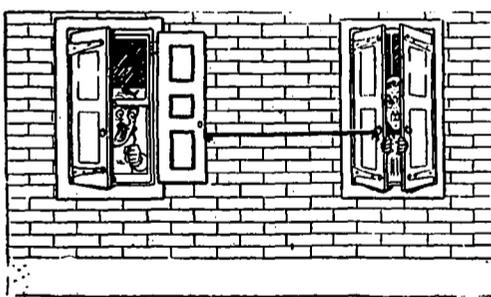
VI

...comme cette action fit ouvrir ceux de Mr Comunpot, il se mit à crier comme un sourd qu'il est : Qui est donc là, sapristi ?



VII

Et il referma avec rage, ouvrant l'huys voisin. — Mais il y a donc des voleurs ici ? s'exclama la tremblante vieille.



VIII

— Bonté divine, mais qu'est-ce que cela veut dire ! Attends un peu, je vais m'embusquer derrière ma fenêtre et guetter le mauvais plaisant.

larges tableaux sur lesquels M. Rouqueyrolles avait fait peindre les exercices équestres et autres qu'il donnait en représentation ; autrement, vous comprenez bien que, de cette hauteur, nous risquions encore de nous rompre le cou.

— Et le ballon ?

— Le " coquin " de ballon emportait notre Marius dans l'immensité, ce n'était plus qu'un point dans l'espace, ou un péping dé raising !...

Mais une heure après il descendait près de Montpellier, sans aucun accident, et Marius ramenait à M. Séraphin, son " Beaucairois."

Voilà, monsieur, comment moi qui vous parle, Barbissou, je fis avec ma femme Sophie, mes filles Thémistocléa et Epaminonda, mon fils Marius et mon chien Brutus, une des plus émouvantes ascensions qui se soit jamais accomplie à Beaucaire.

PARISIEN.

UN GENDARME ARRÊTÉ PAR UN VOLEUR

Nous avons lu dans le Périodique :

" On raconte un fait assez singulier, qui, si l'on en croit le bruit public, se serait passé ces jours derniers près d'une petite ville du département. Deux gendarmes, enveloppés dans leur manteau à cause du froid, cheminaient dans l'obscurité tout le long d'une route, à la recherche des voitures sans lumière. Tout à coup, le plus avancé se trouve face à face avec un individu qui, méconnaissant l'uniforme et croyant avoir affaire à un voyageur isolé, le saisit par le collet et lui demande la bourse ou la vie. Il s'adressait mal ; le militaire était d'une grande force et eut bientôt maîtrisé le voleur qui venait ainsi se livrer inconsidérément à la maréchaussée. Au bruit de la lutte, l'autre gendarme accourt : on garrotte notre homme, on le fouille et on le trouve porteur de pistolets chargés. Il va sans dire qu'à l'heure qu'il est, il n'a pas à craindre de prendre un rhume de cerveau en se promenant au serain sur le bord des grandes routes."

Un voleur arrêtant un gendarme ! Si l'histoire est vraie, elle est jolie. Si elle n'est pas vraie, elle est bien trouvée, n'est-ce pas ?

IL ÉTAIT PRESSE

Client (entrant en courant dans le bureau d'une compagnie d'assurance). Vite, je vous prie, je voudrais assurer mon mobilier pour \$5,000. Dépêchez-vous !

L'agent. — Mais, monsieur, ce n'est pas ainsi et il faut que nous fassions une enquête avant d'établir la police.

Le client (désespéré). — Une enquête ! Mais je vous répète que je suis extrêmement pressé.

L'agent. — Et pourquoi êtes-vous si pressé ?

Le client (hurlant). — Mais c'est parce que ma maison est en feu et qu'à cette heure-ci mes meubles sont peut-être chez le diable !

CONSÉQUENT AVEC LUI-MÊME

La femme du prophète. — Pourquoi prends-tu un parapluie, Julien ? il n'y a pas un nuage au ciel et le temps est au beau !

Le prophète. — Possib'e, mais regarde donc l'almanach. J'ai prédit qu'il devait pleuvoir aujourd'hui et je veux montrer au public que je suis logique avec mes prédictions.

SON OPINION

Le magistrat (rudement). — Il est certain que j'ai vu votre tête avant aujourd'hui !

Le prisonnier (narquois). — Et ça a dû vous faire bien de la peine, mon juge, car il est certain que ma figure est cent fois plus jolie que la vôtre.

IL A DOUTÉ DE SA PAROLE

Mme Jeunemarié. — Inutile d'essayer de me consoler, tu as douté de ma parole.

Mr Jeunemarié. — Mais, ma chère amie, il faut que tu aies perdu cet argent ou ne t'en souviennes plus. C'est lundi dernier, d'après mon livre de chèques, que je t'ai donné \$50.00.

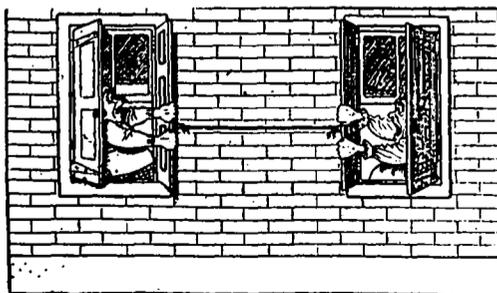
Mme Jeunemarié (pleurant). — Voilà ! Tu crois plutôt un vieux livre que moi !

TRÈS VAGUE

Bourlinguet. — Quand une femme est-elle un ange ?

Gorenflot. — Juste avant son mariage et, après sa mort, pour un temps indéterminé.

Si la racine des cheveux, près du cuir chevelu, est malade, les cheveux deviendront bientôt gris ou tomberont. Évitez ce trouble avec le Rénovateur des cheveux, de Hall.



IV

Mr Comunpot et Melle Vieillebique (tirant de toutes leurs forces et en chœur). — Au secours ! A l'assassin ! Au feu ! Au meurtre ! Au...



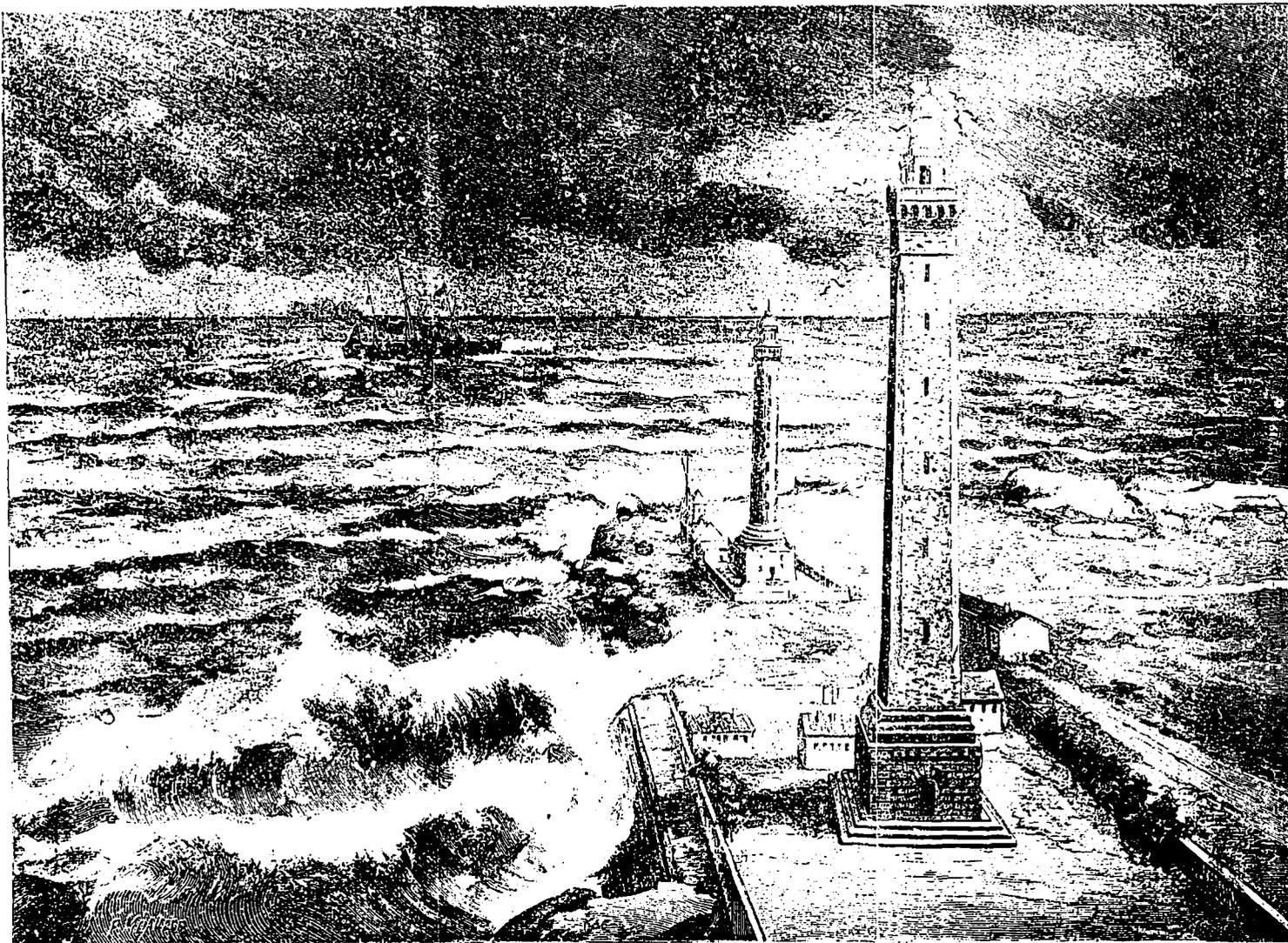
X

Le policeman. — Avez-vous bientôt fini de faire le sabbat, ici ?

Mr Comunpot et Melle Vieillebique (en chœur). — Mais, policeman, ce sont des voleurs qui sont venus au moins trois ou quatre fois ouvrir mes volets et...

Le policeman. — Des voleurs ! Il y a une heure que je suis de faction au coin de la rue et pas un chat n'est passé par ici ! Allez donc vous coucher et f...ichez la paix aux gens.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE PHARE D'ECKMÜHL, SUR LA CÔTE DE PENNMARCH.



Le phare d'Eckmühl, que représente notre gravure, est le type des perfectionnements modernes dans l'éclairage des côtes.

Élevé grâce à la libéralité de la marquise de Bloc-queville, il porte le nom du père de la donatrice, le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, et occupe, sur la désolée côte de Pénmarch, un poste avancé où il est appelé à rendre les plus grands services pour la sauvegarde des existences humaines.

Cette côte, naguère riche et florissante, est aujourd'hui presque déserte; les vents d'ouest et de sud-ouest ont détruit les pêcheries et l'on n'entend plus que le bruit des flots, sourds et profonds, de l'anse de

Plogoff au Bec du Raz.

La tour du phare d'Eckmühl est en granit et élève, à 60 mètres au-dessus des plus hautes marées, le plan focal de sa lanterne. Comme portée, il dépassera tous les phares non seulement de la France, mais de l'univers entier, grâce à l'importante innovation qui consiste à réduire l'apparition des éclats de lumière juste au temps nécessaire pour la perception intégrale de leur intensité. À cet effet, les appareils optiques sont constitués avec un petit nombre de lentilles dont la rotation s'effectue en 5, 10 ou 20 secondes, atténuant ainsi les portes de luminosité et permettant de produire le maximum d'éclairement. Sur les vagues terribles qui se déroulent, montant sans cesse à l'assaut du rocher sur lequel il repose, sa lumière guidera les navires de toutes les nations dans ces si lugubres parages. Sa puissance lumineuse, suivant l'état de l'atmosphère, sera de 1,500,000 à 3 millions de bougies et sa portée de 49 milles.

Une sirène, mue par l'air comprimé, est placée sur la galerie supérieure et complète cet ensemble unique au monde.

Heureux s'il peut diminuer les naufrages où périssent tant de malheureux marins, endurant toutes les privations, bravant toutes les intempéries de la mer perfide.

* *

C'est par centaines qu'il faut nombrer les avatars du Kaiser allemand, William II, et les tailleurs seuls sont dans l'admiration devant la collection incomparable de costumes en tous genres, militaires, civils, uniformes de tous grades et de tous pays, qui remplissent les magasins (?) servant d'annexes au cabinet de toilette du jeune souverain. Plusieurs fois amiral, général, une infinité de fois colonel de régiments autrichiens, russes, italiens, espagnols, etc., l'empereur Guillaume possède sa photographie dans tous ces costumes auxquels il faut ajouter ceux de fantaisie, car il

en a de tous les corps, y compris les télégraphistes, les bicyclistes, les aéronautes, etc., composant son armée, qu'il s'agisse des corps prussiens, badois, wurtembergeois, saxons, bavarois. Il en manquait un, paraît-il, celui de chasseur hongrois, sous lequel nous donnons à nos lecteurs le



LES EMPEREURS D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE.

portrait de Guillaume II, empereur d'Allemagne, photographié en compagnie de l'empereur François Joseph d'Autriche.

C'est comme roi de Hongrie, à Budapest, que l'empereur d'Autriche vient en effet de recevoir son collègue d'Allemagne, et les fidèles sujets Hongrois de Sa Majesté très chrétienne ont accueilli avec enthousiasme le souverain allié, la tête de la fameuse triplice.

Aux vitrines des innombrables photographes de Buda, on ne voit plus que les portraits dont nous donnons une reproduction pour nos lecteurs, et pourtant Dieu seul sait combien est accueillant pour les photographes, quelle que fut du reste leur nationalité, l'éternel agité de Berlin.

Pris déjà en cent costumes différents, il a choisi, cette fois, un costume de chasse d'une élégance bien hongroise, mais peut-être un peu théâtrale, un peu opéra comique. Il était, en tous cas, curieux de saisir cette facette de l'existence de celui sur lequel les yeux de l'Europe sont fixés, avec curiosité toujours, avec anxiété souvent, tant soit divers les aspects que revêt ce moderne caméléon royal.

**

La perte du torpilleur No 26, de la marine impériale allemande, celle de son commandant, le grand duc Frédéric Guillaume de Mecklembourg, et de presque tout l'équipage, ont causé, dans toute l'Allemagne, une émotion qui n'est pas encore dissipée.

Le 28 septembre, un des plus intrépides scaphandriers de Hambourg, A. Anderseen, commençait ses recherches dès huit heures du matin et réussissait, vers deux heures de l'après-midi, à retrouver le corps du grand duc, puis, successivement ceux de quelques hommes de l'équipage du torpilleur No 26, entr'autres ceux du cuisinier et du pilote retrouvés près de la barre.

Anderseen, qui avait pénétré dans l'intérieur du navire par le dôme de vigie surmontant le poste du pilote, a ensuite pris les mesures nécessaires pour faciliter le renflouage, peut-être possible, du torpilleur, un des plus beaux de la marine allemande.

Notre gravure représente Anderseen au moment où, muni de sa lampe électrique, il pénètre dans l'intérieur du torpilleur et aperçoit le cadavre du cuisinier.

L'enterrement des victimes de ce terrible accident de la mer a eu lieu le lendemain. Un service religieux avait été organisé à la caserne de Tughawen et le grand duc d'Oldembourg ainsi que les frères du défunt, les grands ducs Frédéric et Henri de Mecklembourg, suivaient le cortège funèbre composé de toutes les troupes de la garnison, des équipages des navires et de la plus grande partie de la population.

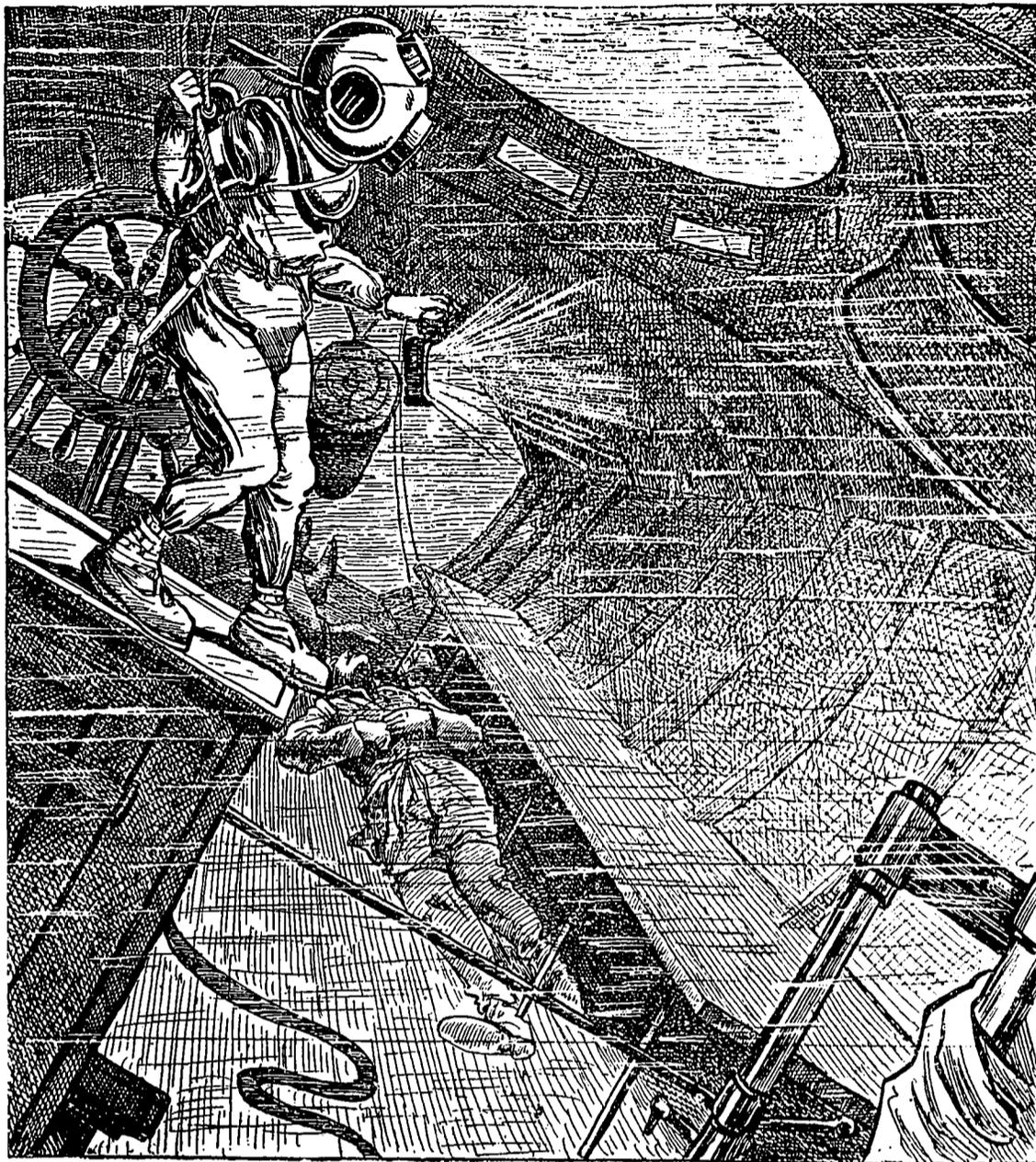
Le défunt grand duc Frédéric Guillaume, commandant du torpilleur No 26, avait fait sa carrière militaire dans la marine allemande ; il avait assisté, en qualité de cornette et à bord de l' "Alexandrie", aux démonstrations navales qui eurent lieu lors de la guerre brésilienne.

LOUIS PERRON.

LE SABRE DE BOIS

Dans une de ces visites que le grand Frédéric faisait *incognito* à ses soldats, il lui arriva un soir d'en rencontrer un qui paraissait avoir levé le coude un peu trop souvent, car il n'était pas solide sur ses jambes. Il l'aborde d'un air familier, et lui demande, par forme de conversation, comment, avec sa modique paye, il se trouve en état de faire des libations aussi copieuses. " Pour moi, camarade, ajouta-t-il, je suis à la même paye que vous, et cependant je ne puis rien mettre de côté pour la taverne ; de grâce, apprenez moi comment vous faites.

— Vous m'avez l'air d'un bon diable, répond le soldat en lui serrant la main, pourquoi vous le cacherais-je ? Aujourd'hui, par exemple, je viens de régaler une ancienne connaissance ; il serait dur, n'est-il pas vrai, que de temps en temps on n'eût pas la satisfaction de trinquer avec un ami ? Or, en pareille circonstance, la paye d'un jour ne nous mènerait pas loin. J'ai donc été forcé de recourir au vieil expédient. — Quel est-il donc, ce vieil expédient ? — Il est tout simple ; le voici : je mets en gage ceux de mes effets dont je puis me passer quelques jours, ensuite un peu d'abstinence ramène de quoi les racheter. Ce matin, j'ai fait ressource avec la lame de mon sabre ; on ne nous assembla pas avant une semaine, ainsi



LE SCAPHANDRIER ANDERSEEN.

je n'en aurai pas besoin." Frédéric eut soin de bien remarquer son homme, puis il le remercia du conseil et lui souhaita le bonsoir.

Le lendemain, les troupes reçurent, à l'improviste, un ordre de s'assembler ; le roi les passa en revue, et, venant à reconnaître son camarade de la veille, il le fit sortir des rangs avec le soldat qui était à sa droite, en leur recommandant de se dépouiller. Maintenant, dit-il à celui qu'il voulait surprendre, tirez votre épée et coupez la tête à ce misérable.

Le soldat veut s'excuser, il supplie le roi ne pas le condamner à gémir toute sa vie d'avoir fait mourir un honnête homme, avec qui il sert depuis quinze ans. Le roi demeure inflexible. " Eh bien ! Sire, dit le soldat, puisque rien ne peut vous fléchir, je prie Dieu de faire un miracle en ma faveur, et de changer mon sabre en un sabre de bois." Il prononça ces mots avec une dévotion affectée, et feignit la plus grande surprise, lorsque ayant tiré son sabre, il vit son souhait accompli.

Le monarque admira son adresse, et, non content de lui pardonner, lui glissa dans la main de quoi retirer son sabre mis en gage.

CE QU'IL AVAIT A FAIRE

Lui (tragiquement).— Vous avez brisé mon cœur, mademoiselle, que puis-je en faire, maintenant ?

Elle.— Les porter à d'autres filles qui auront une chance de le briser encore.

ARGUMENT BIEN APPLIQUÉ

Calvin au sortir d'un sermon où il avait expliqué à sa manière le mystère de la prédestination, vint dire à sa servante de servir le dîner. " Je ne vous en ai point fait," répondit-elle froidement. Et comme elle vit qu'il s'emportait, elle lui rétorqua sur-le-champ son argument favori : Dieu, lui dit-elle, a prévu de toute éternité si vous dinerez aujourd'hui ou si vous ne dinerez pas : s'il a prévu que vous dineriez, vous trouverez de quoi manger sans avoir besoin de mon ministère ; s'il a prévu que vous ne dineriez pas, je vous préparerais en vain des aliments." Grâce à son sermon, Calvin fit ce jour-là maigre chère.

Les tribunaux et les foules sont plus dangereux pour les Christ que pour les Barabas.—G. M. VALTOUR.

L'œil de la bonté épie tout.—X...

AH ! QUE LA REVANCHE EST DOUCE



ASPECT DES THÉÂTRES, CET HIVER.

L'OBSTACLE

Se sentir vigoureux pour lutter dans la vie,
Avoir de l'énergie et de la volonté,
Vouloir avec ardeur ce que l'honneur envie
Et rester impuissant devant l'adversité !

Se sentir le cerveau lumineux de pensées
Et l'âme frémissante au long souille troublant
De la rime d'azur, aux formes cadencées,
Et ne pouvoir donner un corps à son talent !

Avoir le cœur tout plein d'un amour sans limite
Sentir l'être rêvé se morfondre à l'écart
Et vivre à tout jamais sans espoir, en ermite,
Bien loin de sa tendresse et de son chaud regard !

O l'obstacle maudit, l'obstacle où l'on se butte,
Qui brise le talent, le courage et le cœur,
Qui surgit au devant de l'homme qui débute
En la vie, implacable en sa froide vigueur !

Louis S...

L'OURS

Le théâtre figure les coulisses de l'Ambigu-Dramatique.

PERSONNAGES : Lapotasse — Le Brésilien. Mouillarbours — L'ours

SCÈNE PREMIÈRE

LAPOTASSE — Ecoute-moi bien, Mouillarbours.

MOUILLARBOURS, tenant sa tête sous son bras. — Je suis tatoué, Lapotasse... (Se reprenant). Heu !... je suis tout ouïe, c'est-à-dire...

LAPOTASSE, solennel. — Grâce à mon intermédiaire, te voici enfin parvenu à la réalisation de tes vœux les plus chers : tu es artiste ! Dans un instant, tu aura paru devant ton souverain juge : le grand public parisien. Tu y auras paru, il est vrai, sous les traits modestes d'un ours, mais... — Mouillarbours, tu me portes sur les nerfs, à regarder ta tête au lieu de m'écouter.

MOUILLARBOURS — Je t'écoute, Lapotasse, je t'écoute.

LAPOTASSE. — Je t'en suis obligé, — ... mais, dis-je, il n'y a pas de petits emplois, il n'y a que de petits acteurs. Médite cette vérité. Ceci posé, prête la plus attentive oreille aux instructions que tu vas recevoir de ton aîné, maître et ami. De tes bébuts, Mouillarbours, une carrière dépend !... — Mon Dieu que tu es agaçant de laisser tomber ta tête à chaque minute.

MOUILLARBOURS. — Ne te fâche pas, Lapotasse.

LAPOTASSE. — De tes débuts, — j'insiste sur ce point essentiel, — dépend une carrière tout entière. Donc... — quand tu auras fini de débarbouiller ta tête avec le fond de ta culotte, tu me feras un sensible plaisir... — voici la situation, tâche de ne pas te tromper. Je fais le Brésilien Hernandez ; toi, tu fais l'ours que je dois tuer d'un coup de rifle. Très bien ; je suis en scène et je dis : "Caramba !"

MOUILLARBOURS — Caramba !... C'est de l'espagnol !

LAPOTASSE, très important. — Ne t'inquiète pas de ça, ce n'est pas ton affaire. Est-ce que tu es compétent pour savoir si c'est de l'espagnol ? Non ! Alors de quoi te mêles-tu ? (Haussement d'épaules). C'est curieux, ce besoin de compéter sans savoir ! D'abord les Brésiliens sont des espèces d'Espagnols.

MOUILLARBOURS. — C'est juste. Continue.

LAPOTASSE. — Bon ! Au même moment où je dis : "Caramba !" toi tu entres, et tu imites l'ours. Sais-tu imiter l'ours ?

MOUILLARBOURS. — Oh ! très bien.

LAPOTASSE. — Imite voir.

MOUILLARBOURS, imitant l'ours. — "Paye tes dettes ! Paye tes dettes !..." Ah non ! je confondais avec la caille ! L'ours, c'est comme ça : (Imitant). "Couic ! couic ! couic !"

LAPOTASSE — Eh non, ce n'est pas comme ça ! Tu fais le cochon d'Inde en ce moment. L'ours, voilà comment c'est. (Imitant). "Hoù ! Hoù ! Hoù !"

MOUILLARBOURS, répétant. — Hoù ! Hoù ! Hoù !

LAPOTASSE — Tu y es. Moi, là dessus, qu'est ce que je fais ? Je te lâche un coup de fusil.

MOUILLARBOURS, inquiet. — ... Dans la pièce ?

LAPOTASSE. — Naturellement, dans la pièce. Alors tu tombes mort, et c'est tout. Tu as bien compris.

MOUILLARBOURS. — Parbleu ! me prends-tu pour un idiot ? — Ah ! dis donc, et si le fusil rate ?

LAPOTASSE. — Le cas est prévu : j'ai une arme à deux coups. Tu attendrais.

MOUILLARBOURS. — Entendu.

LAPOTASSE. — Eh bien ! attention ; tiens-toi prêt ! Voici le moment de mon entrée.

MOUILLARBOURS. — Sois tranquille. (A part.) Je crois que je ne serai pas mal, dans l'ours. Je le sens, ce rôle, je le sens.

SCÈNE II

La scène représente une forêt vierge.

LAPOTASSE, achevant son monologue. — Caramba ! (Entrée de l'ours. Mouvement de terreur dans la salle.)

L'OURS. — Hoù ! Hoù Hoù !

LAPOTASSE, jouant. — Que vois-je ! un ours !... A moi mon bon rifle de Tolède ! (Il ajuste l'ours et presse du doigt la gâchette. Le fusil rate. Rires dans la salle.)

L'OURS. — Hoù ! Hoù ! Hoù !

LAPOTASSE, improvisant. — Attends ! lâche animal ! Ah ! tu crois me faire peur ! Peur à moi !... l'invincible, l'intrépide Hernandez ! Il ajuste l'ours de nouveau.) Meurs donc ! (Il presse la gâchette. Le fusil rate une seconde fois. Rires énormes dans le public.)

L'OURS, à part. — Au diable ! Je ne sais que faire, moi. Ma foi, tant pis ! (Haut) Hoù ! Hoù ! Hoù !

LAPOTASSE, exaspéré et ne voulant pas manquer son effet. — Ah ! c'est ainsi ! et mon arme fidèle me trahit à l'heure du danger !... Il empoigne l'arme par le canon et assène, sur la tête de l'ours, un formidable coup de crosse.) Meurs !

L'OURS, retirant sa tête de carton. — Nom d'un tonneau ! Enfant de chameau qui m'a fichu un coup de crosse ! J'en ai la mâchoire détraquée et la tête comme une tomate.

GEORGES COURTELINE.

CONSULTATION

Bouleau. — Pourriez-vous me dire, vous, Rouleau, qui savez tout, ce qu'il faut faire pour avoir du succès dans la vie ?

Rouleau. — Il faut avoir confiance en Dieu et travailler comme le diable.

La loi du monde matériel, c'est l'équilibre ; la loi du monde moral c'est l'équité. — Victor Hugo.

BIEN A ELLE



Bouleau. — Est-ce que cette charmante veuve possède des propriétés ?

Rouleau. — Oh, oui, beaucoup.

Bouleau. — Personnelles ?

Rouleau. — Absolument ! Elle a six enfants.

UNE COMTESSE DE DIX-SEPT ANS

Il y avait seize ans que la comtesse de Kerkéradec était morte, et depuis son veuvage, le comte morose et taciturne passait de longues journées se promenant les mains derrière le dos, les sourcils froncés, qui lui faisaient au-dessus des yeux comme une barre de poils noirs.

Sarcastique avec les gens heureux, dur avec le pauvre monde, bien qu'il ne fût pas méchant, il voulait se faire craindre, et en cela il réussissait, car, si l'on n'aimait guère à le trouver sur son chemin en plein jour, on ne l'eût jamais rencontré de nuit sans faire le signe de la croix.

Sa fille grandissait seule, sans autre compagnie que sa vieille nourrice que l'âge avait rendue infirme et égoïste, partageant son temps entre une quantité de petites bêtes qu'elle élevait et la lecture de romans de chevalerie. La jeune comtesse, le soir, tout en cueillant de l'herbe pour ses lapins, rêvait : oh ! pas d'un chevalier à moustaches brunes, ni d'une robe à falbalas ; c'était d'un grand dévouement, d'une Jeanne d'Arc ou d'un chevalier d'Assas, qu'elle rêvait, cette blonde petite comtesse de dix-sept ans.

On était aux premiers jours d'automne. Sous la haute voûte de la chénaie, où l'air est humide et chaud, la petite comtesse, le bas de sa robe dans les mains pour s'en faire un sac, cueille des myrtils.

De temps en temps, un craquement là-haut, dans les branches ; tout près de la terre, au chaud sous la mousse argentée, tout un monde d'araignées et de cloportes, une activité, une vie incroyable, un bruit mystérieux et troublent de feuilles mortes froissées ; là-bas, derrière le mur, une voix jeune qui raconte beaucoup de choses ; laissant là sa cueillette, la jeune fille curieuse monte vite sur un fagot pour voir.

Une quantité d'insectes volent dans tous les sens, avec des éclairs sur leurs ailes ; dans l'herbe haute les fleurs brillent comme des petites lampes de couleur qu'on aurait mises là par hasard, et dans le brouillard d'or l'air embaumé monte au ciel comme un encens.

Au pied du mur, assis sur une large pierre, un enfant, un morceau de pain à la main, est en grande conférence avec son chat et son chien.

« Parce que tu sais, moumout, maman Pauline l'a dit, quand on n'a plus de maison pour coucher, on dort dehors avec les fadets, dans le noir ; et puis M. le comte viendra nous chasser, avec un gros bâton bien sûr, parce que maman n'a plus d'argent. Quand on est grand, c'est toujours parce qu'on n'a pas d'argent qu'on est puni ; c'est un sort comme cela depuis que papa est mort. »

Il ne comprenait pas très bien ce qu'il disait, mais il savait que c'était triste puis-

que sa mère pleurait et de grosses larmes désolées coulaient de confiance le long de ses joues luicantes. Toujours grimpée sur son fagot, la petite comtesse écoutait ce discours navrant et elle entendait bourdonner à ses oreilles une phrase qu'elle avait saisie la veille au soir entre le gérant et le garde : « Elle n'a pas eu de chance, les grains ont manqué cette année, et c'était plus cher de coucher dans la paille que dans la plume. — Je ne dis pas non, mais je ne peux pas entrer là dedans, c'est demain que je rends les comptes à monsieur, il faut que l'argent du loyer soit, ou sans cela... » Et les voix s'éloignant, elle n'en avait pas entendu davantage.

Maintenant elle comprenait et elle songeait à cette petite ferme qu'elle apercevait blanche et gai où le deuil et le désespoir étaient entrés, elle regardait tristement cette prairie toute inondée de soleil, de ce grand soleil qui se jouait dans les larmes d'un enfant.

Brusquement, elle se souvient des beaux dévouements qu'elle cherchait au temps des grands courages qu'elle regrettait, et elle pensa que peut-être elle pourrait bien faire quelque chose ; mais elle tremblait devant son père, et jamais, jamais, elle n'oserait rien lui demander.

Et puis, tout d'un coup, sans réfléchir, elle décida qu'elle irait, et bien

vite, de crainte de perdre son courage, tenant toujours les myrtils dans sa robe retroussée, la petite comtesse court vers le sombre manoir de ses ancêtres, les chevaliers.

Toute rougie et essoufflée par sa course, elle monte l'escalier et frappe timidement à la porte du cabinet de son père. Il était assis à son bureau, son éternelle barre de sourcils au-dessus des yeux ; seulement, l'étonnement de voir sa fille chez lui la lui avait fait remonter un peu.

« Papa, je suis venue vous demander, vous prier... » Et troublée, elle se serrait toute menue contre le mur.

Lui, de son air le plus froid : « Mademoiselle, vous avez taché votre robe. »

Les myrtils s'étaient écrasés et avaient fait des taches violacées ; de grosses larmes s'échappèrent des yeux bleus de la petite comtesse, et, lâchant les coins de sa robe, elle cacha sa figure dans ses mains avec un geste de petite paysanne effrayée, pendant que les myrtils couraient par toute la chambre.

Elle se remit à supplier, pressant toujours sur ses yeux ses mignons doigts potelés entre lesquels filtraient des larmes ; elle parlait très vite maintenant, avec la même petite voix éteinte qu'avait sa mère dans les derniers temps de sa vie, et le cœur du seigneur de Kerkéradec se serra.

Dans ce vieux cabinet empoussiéré, avec des cottes de mailles rouillées et des parchemins racornis, il y avait aussi du soleil d'or qui tombait en larges rayons sur la tête de la jeune fille et semblait la bénir. Alors il parut au comte que son enfant était elle-même l'astre qui illumine tout, et, songeant à l'hiver désolé qui allait venir poudrer de blanc ses cheveux, il voulut réchauffer son automne aux rayons de ce rose soleil, et, ouvrant tout grands ses bras, avec un petit tremblement dans la voix : « Venez, ma fille, que je vous embrasse. »

SINHA.



L'enfant est en conférence avec son chat et son chien. (P. 9, col. 1.)

LA PRIÈRE DE VOLNEY

Le sceptique écrivain Volney était sur un vaisseau ; tout à coup s'élève une furieuse tempête. Oubliant lui-même les doctrines qu'il enseignait, il prend le chapelet d'une femme qui priait à côté de lui, s'agenouille et prie avec une ferveur qui étonne. Lorsque le danger fut passé, un de ses amis ne put s'empêcher de lui exprimer sa surprise et de lui dire : « Que faisiez vous donc tout à l'heure ? vous priez comme une bonne femme ! — Mon ami, répond Volney en détruisant lui-même son déolant système d'athéisme, on peut être incrédule et athée dans son cabinet ; mais, lorsqu'on se trouve entre le tonnerre qui gronde et l'abîme des eaux qui mugit sous les pieds, on est bien forcé de croire. »

RESPECT DE BOILEAU POUR L'ABSTINENCE

Le duc d'Orléans, Régent du royaume, invita le célèbre Boileau à dîner. C'était un jour maigre, et l'on n'avait servi que du gras. On s'aperçut que le poète ne touchait qu'à son pain. « Il faut bien, lui dit le prince, que vous mangiez comme les autres, on a oublié le maigre. — Vous n'avez qu'à frapper du pied, Monseigneur, répondit Boileau, et les poissons sortiront de terre. » Cette spirituelle allusion au mot célèbre de Pompée fit plaisir à la compagnie ; on applaudit, et même sans en faire sortir de terre, on sut trouver d'excellent poisson.

PROBABLEMENT

Freddie (6 ans). — Dis, maman, c'est y vrai ça que tout le monde est fait de poussière ?

La maman. — Oui, mon chéri !

Freddie. — Alors, les nègres, c'est qu'ils sont faits avec de la poussière de charbon, hein ?

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCE DANS LE NUMÉRO DU 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

PREMIÈRE PARTIE

IV

(Suite)

Çà et là des controverses s'élevaient entre ceux qui avaient vu la scène ; on discutait passionnément, tandis que, tout blanc dans la cohue grouillante, l'inévitable patronet qui figure au premier rang de tous les faits divers, promenait de groupe en groupe l'encombrant panier en équilibre sur sa tête.

Il fallut l'arrivée d'un gardien de la paix solennel et grave pour mettre un peu d'ordre dans cette effervescence.

Il commença à verbaliser, important comme il convient, et peu à peu la foule suffisamment saturée d'émotion s'égreña sur la chaussée.

Pendant ce temps, Claire recevait les premiers soins dans la pharmacie où on l'avait transportée.

Des meurtrissures avaient égratigné son front, le sang avait coulé sur son visage, sur sa robe, et cette vue sinistre épouvantait sa mère dont le pharmacien avait peine à réprimer les transports.

A une première inspection, il constata des contusions à l'épaule, au bras, puis une fracture assez sérieuse du genou ; néanmoins tout ceci ne présentait pas un caractère de gravité inquiétant, mais il n'osait se prononcer encore, redoutant des lésions internes dont il ne pouvait se rendre compte.

Claire fut transportée chez elle toujours évanouie.

Georges, heureusement, n'avait souffert que d'un choc assez léger.

Il suffit de quelques sels et d'applications de compresses d'eau sédative pour le rappeler à lui. Au bout d'une heure, il était sur pied.

Sans attendre, il se rendit chez ses voisins, très inquiet de l'état de Claire.

Sa présence fut accueillie avec les plus vives et les plus sympathiques démonstrations.

Mme Delaroche, suffoquée, lui serrait les mains à les broyer, tandis que son mari répétait d'une voix étranglée :

— Oh ! monsieur Georges... monsieur Georges !

Amené près du lit de Claire, il fut saisi d'une angoisse poignante, et son cœur se contracta douloureusement à la voir si pâle sur la blancheur des oreillers, et comme inerte.

Sa présence parut opérer sur la jeune fille une réaction mystérieuse, elle fit un imperceptible mouvement en le sentant s'approcher du lit et, tournant la tête vers lui, elle lui envoya dans un frêle sourire et dans son regard ému toutes les reconnaissances dont palpitait son cœur.

Le jour même le jeune docteur s'installait chez les Delaroche, décidé à ne point quitter le chevet de la malade avant d'être fixé sur son état.

Vers le soir, le docteur Goupil, un de nos plus célèbres praticiens, à qui Georges avait écrit une lettre pressante en qualité d'ami, arrivait à son tour, et Georges avait avec lui une longue et savante consultation.

Le résultat en fut rassurant, les lésions que l'on craignait n'existaient point. Avec de grands soins Claire, dont la jambe avait été installée dans un appareil, pourrait sans doute se lever dans six semaines.

C'était mieux que n'avait osé l'espérer Mme Delaroche, et dans l'élan de sa joie, la misérable que l'on a vue accomplir avec le plus épouvantable sans-froid un forfait sans nom, s'agenouilla devant un crucifix et se mit à prier avec ferveur.

L'âme humaine, dont nul ne pourra jamais pénétrer tous les mystères, renferme ainsi dans ses profondeurs d'âme les sentiments les plus contradictoires et les plus renversants contrastes.

La première semaine se passa dans des alternatives d'espoir et d'anxiété, car le tempérament délicat de la jeune fille compliquait singulièrement les choses ; mais un mieux sensible se manifesta au bout de douze jours.

Claire se montrait obéissante et suivait ponctuellement les instructions de son docteur.

Georges, d'ailleurs, l'encourageait par des soins prodigués à toute heure à supporter son inaction forcée avec patience.

Il venait régulièrement trois fois par jour, et souvent, le soir, demeurait jusqu'à une heure avancée, racontant à Claire qui l'écoutait souriante, accoudée sur l'oreiller, les petites nouvelles du jour sous une forme susceptible d'intéresser la jeune fille.

L'intimité des deux jeunes gens s'était profondément resserrée au milieu de ces douloureuses péripéties

Claire dans les regards qu'elle fixait parfois sur Georges incliné à son chevet semblait faire le don de son cœur ingénu, et Georges, pressant la petite main fiévreuse et blanche, errant au hasard sur le lit, la sentait avec délices frémir doucement dans la sienne.

La radieuse aurore de l'amour inondait leurs cœurs de l'ineffable douceur de ses premiers rayons...

Au bout de deux mois environ, suivant les prévisions du maître, Claire se trouvait rétablie et pouvait, mais non sans prudence, circuler d'une pièce à l'autre ; enfin elle put se tenir levée pendant plusieurs heures consécutives.

Elle demanda bientôt à descendre au jardin, et la vue de ses chères fleurs bordant les parterres ensoleillés de leurs couleurs exquisement tendres, des arbres balançant leurs branches frissonnantes tout étoilées de grappes blanches et roses, le sourire lumineux du ciel de mai, tout cela raviva ses forces taries, ramena le sang à ses joues décolorées.

Mme Delaroche, secrètement, rapporta le bonheur de cette guérison rapide à la neuvaine qu'elle avait fait dire à l'autel de Sainte-Marie des Anges.

Le côté monstrueux d'un pareil mélange et ce qu'il comportait de profanation sacrilège, de sa part surtout, échappait complètement à l'inconscience de son esprit.

Pour fêter l'heureuse issue de l'accident dont sa fille avait été victime, aussi pour accélérer peut-être la marche d'événements qu'elle souhaitait voir s'accomplir, elle décida de donner un grand dîner.

On invita pour cette fête Georges Montbréal, M. Latouche, le locataire du pavillon voisin, qui était venu presque chaque jour demander des nouvelles de la malade, M. Dubois, le juge d'instruction, enfin M. et Mme Perronot, ménage de vieillards bien pensants qui passait pour avoir de la fortune, et avec qui Mme Delaroche s'était mise en rapport dans ses fréquentes visites à l'église.

D'ailleurs, elle comptait sur l'appui de ce ménage pour se faire bientôt une place de dame patronesse dans l'arrondissement.

Le repas eut lieu et fut des plus gais. Claire avait elle-même dressé la table avec ce sentiment inné de l'élégance qu'elle apportait en toutes choses : une profusion de fleurs et de plantes vertes décorait la pièce, encombraient les jardinières, se massait aux encoignures.

De son côté, M. Delaroche avait soigné les vins, service qu'il se réservait particulièrement en amateur expérimenté !

Au dessert, on choqua les coupes avec la plus franche cordialité, et M. Latouche, joyeux compère et convive plein d'entrain, raconta, non sans verve, de joyeuses anecdotes qui firent s'épanouir tous les visages.

On passa dans le salon où le café était servi et Claire, se mettant au piano, chanta de sa voix pure une des plus délicieuses mélodies de Schuman. Georges, près d'elle, tournait les pages.

Doucement leurs yeux se parlaient.

Quand ce fut fini, Claire, qui ne pouvait jouer cette romance sans une intense émotion de tout son être, poussa un long soupir. On eût dit qu'elle étouffait.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il. Vous paraissez toute pâle.

— Oh ! rien... c'est cette musique... Cela me trouble jusqu'au fond de l'âme.

— Pourquoi la jouer si passionnément ?

— Que voulez-vous... Je ne puis m'en défendre... Voyez-vous, lorsque mes mains ont touché le clavier, il semble qu'elles ne m'appartiennent plus.

— Je vous comprends, et je n'ose vous le reprocher, car c'est vraiment le rêve que vous nous versez ainsi.

— Donnez moi votre bras, monsieur Georges ; sortons un peu, je sens que l'air me fera du bien.

— Volontiers.

Le salon communiquait avec une pièce vitrée, dont la porte grande ouverte donnait sur le jardin.

Les jeunes gens se dirigèrent de ce côté à pas très lents.

— Ah ! la belle nuit ! fit Claire en arrivant sur le seuil et en aspirant à longs traits la fraîcheur des sombres massifs.

Puis, levant la tête, silencieuse et grave, elle contempla le ciel tout palpitant d'étoiles.

— Voyez, dit-elle de sa voix frêle, et si douce qu'elle chantait comme une musique... Ne dirait-on pas que c'est fête aussi là-haut ?

Et ses grands yeux fixés au firmament profond s'oubliaient dans une admiration infinie.

Son visage pâle, un peu émacié, d'enfant blonde dégageait ainsi tant d'idéale poésie que Georges, dont le cœur battait à rompre, ne put y résister.

— Claire... Claire!... murmura-t-il à voix basse, que vous êtes belle !

Doucement, sans répondre, elle tourna la tête vers lui.

Et tous deux se regardèrent longuement dans l'ombre. Georges

enivré sentit frémir le petit bras qui s'appuyait sur le sien, en même temps qu'une inclination irrésistible penchait la jeune fille sur son épaule dans l'abandon d'une adorable défaillance.

Alors il lui prit la main qu'elle ne retira point, et sur les longs doigts fuselés posa ses lèvres frémissantes.

— Claire... fit-il comme en un rêve, je vous aime !

— Georges, Georges... murmura-t-elle d'une voix que l'émotion étouffait.

Et d'un geste nerveux qui lui échappa elle serra à son tour la main du jeune docteur.

La nuit était douce et limpide autour d'eux, les feuilles remuées bruissaient par instants au-dessus de leurs têtes, la brise qui les caressait flottait comme un voile de parfums ; quelque voiture qui roulait au loin et s'éloignait dans la nuit leur rappelait seulement par moments qu'ils étaient sur la terre.

Minutes uniques, où la communion de deux âmes dans une vibrante pensée de pur amour fait descendre tout un ciel de rêve dans le cœur.

La grosse voix de M. Delaroche qui riait bruyamment avec M. Perronot en descendant du vestibule les arracha brusquement à leur ivresse silencieuse.

Affectant l'animation d'une banale causerie, ils rentrèrent dans le salon où Mme Delaroche les accueillit de ce sourire mystérieux qu'elle avait parfois en les voyant ensemble.

La soirée s'acheva ensuite d'une façon charmante, et vers minuit chacun se retira.

En quittant le salon, où il lui semblait étouffer, Georges éprouva une délicieuse sensation de bien-être à respirer l'air frais de la nuit. M. Latouche, qui était sorti avec lui, proposa de faire une courte promenade avant de rentrer, et il offrit un cigare.

Georges l'accepta, et tous deux, dans les rues désertes de Passy endormi, s'en allèrent en devisant du hasard, et en échangeant des impressions sur la petite fête des Delaroche.

M. Latouche, qui pouvait avoir cinquante-cinq ans environ, et réalisait assez bien le type de l'ancien militaire retraité, avec son teint rose vif, ses cheveux blancs taillés en brosse, sa moustache et sa barbe d'allure martiale, M. Latouche, disons-nous, cachait sous des apparences de simplicité et de bonhomie beaucoup de finesse et de perspicacité.

Ses petits yeux gris clair avaient parfois, quand on l'observait à la dérobée, une vivacité singulière, un pétitement aigu.

Plus d'une fois M. Delaroche s'était vaguement senti mal à l'aise sous ce regard inquisiteur ; mais les manières du voisin étaient si aimables, il se montrait en toute occasion si plein de prévenances et de procédés charmants vis-à-vis de Mme Delaroche ou de la jeune fille, que les préventions un moment éveillées se dissipaient d'elles-mêmes.

Tout en marchant près de Georges, il laissa causer le jeune docteur qui, ce soir là, éprouvait cet impérieux besoin d'expansion particulier aux amoureux, et à travers les détours de l'entretien il crut deviner la vérité.

Aussi quand ils se séparèrent, retenant un moment dans sa main la main de son voisin.

— Méfiez-vous, docteur, fit-il avec un sourire entendu... méfiez-vous, l'hyménée vous guette et rôde autour de votre célibat !

— Quelle idée !

— En vérité, je vous le dis, mon cher docteur, vous y passerez comme les autres... Le mariage est une affection contagieuse, et dont vous paraissez éprouver les plus graves symptômes.

— Allons donc, répliqua Georges en riant des métaphores employées par le bonhomme.

— Oui... oui, c'est par là que vous êtes attaqué.

En disant cela M. Latouche toucha du bout de l'index la poitrine de son interlocuteur juste à l'endroit du cœur, sourit encore, et après un dernier serrement de main, rentra chez lui.

Georges demeura un instant immobile, puis la tête penchée, il murmura entre ses dents :

— Il a raison, le père Latouche, je suis pris !

A compter de ce jour, l'idée de mariage qui n'avait jusque-là occupé que médiocrement son esprit studieux, se précisa, prit de la consistance.

Il se prit à réfléchir sur son passé, sur son avenir, sur les derniers incidents qui s'étaient précipités si vite qu'il en avait perdu son sang-froid l'homme ordinairement grave.

Il faisait bien du côté des Delaroche quelques réserves ; certaines façons des anciens passementiers lui avaient déplu.

En outre, les manières insinuantes de Mme Delaroche lui étaient antipathiques, et il souffrait difficilement ses airs tour à tour emmiellés et prétentieux.

Mais ces objections s'évanouissaient vite quand l'image radieuse de Claire se levait en son cœur et qu'il voyait dans sa pensée son adorable sourire de vierge frêle.

Maintenant il lui arrivait d'ouvrir la nuit la fenêtre de sa cham-

bre et de demeurer des heures en contemplation devant la tourelle du pavillon où se trouvait située la chambre de la jeune fille.

Il savait que Claire descendait de bonne heure au jardin pour voir ses fleurs, et il s'arrangeait de façon à lui envoyer de loin un aimable et affectueux salut, auquel on répondait par un joli sourire.

Et c'était ravissant dans la fraîche lumière du matin, dans ces verdure tendres et ces légers feuillages trempés encore de rosée scintillante, cet échange de deux tendresses jeunes et sincères, de deux cœurs aimants et limpides.

Un matin, comme Georges descendait le boulevard Saint-Michel en sortant de la Charité, il s'arrêta tout à coup vis-à-vis d'un grand vieillard sévère qui marchait à pas lents, le dos légèrement courbé, les regards fixés à terre.

— Bonjour, mon père, fit-il, la main tendue.

— Bonjour, Georges, répondit le vieillard interpellé, tandis qu'un sourire empreint de bonté grave éclairait son visage pensif.

C'était M. Dubois, le juge d'instruction qui, comme nous l'avons dit, ayant épousé Mme veuve Montbréal, avait élevé Georges comme son propre fils.

Son teint pâle, ses yeux enfoncés profondément dans l'orbite, son front entaillé de rides, sa bouche rentrée, aux coins amers, tout dénotait qu'une intime souffrance devait ronger le cœur du vieillard.

Magistrat austère, conscient des hautes responsabilités morales et sociales qu'un tel rôle entraîne et impose, il vivait d'une façon absolument retirée dans son hôtel de la rue de Boulogne, avec deux vieux domestiques de son pays qui le servaient depuis trente ans.

Les moindres habitudes du maître étant connues et passées à l'état de dogme, aucun imprévu ne venait rompre la monotonie de cet intérieur monacal, et la maison où glissaient des ombres était devenue, avec les années, triste et silencieuse comme un tombeau.

Seules, les visites de Georges apportaient de temps en temps un peu de mouvement et de vie, mais dans ces dernières semaines elles s'étaient faites plus rares, le jeune homme étant absorbé par des travaux scientifiques.

M. Dubois avait ressenti une véritable joie à rencontrer son beau-fils qu'il n'avait pas vu depuis près d'un mois.

Pourtant il lui fit doucement reproche de sa négligence.

— Que voulez-vous, mon père, j'ai été si occupé tous ces temps-ci !... Le travail que j'ai entrepris nécessite beaucoup de recherches.

— Oui, je sais cela, mais vous avez toujours étudié beaucoup, mon cher Georges, et... autrefois, cela ne vous empêchait pas de venir me voir ?

— C'est vrai, répliqua Georges, devenu pensif.

Il reprit d'un ton gêné, sentant bien au fond qu'il était coupable :

— Il y a aussi la clientèle qui me prend beaucoup de temps... puis le docteur Bernis m'a prié de le remplacer... enfin vous-même n'êtes pas toujours là...

Mais M. Dubois écoutait à peine ces explications que Georges compliquait inutilement.

Il l'interrompit, et lui prenant le bras, le regarda d'un air de mélancolie profonde.

— Voyez-vous, mon cher enfant, je suis bien seul, trop seul à présent... et la vie est si triste pour moi !... Vous ne devriez pas me négliger ainsi.

— Ah ! croyez bien, mon père, que je ne vous oublie pas !

— Oui, je sais. Mon Dieu à votre âge, c'est bien excusable. Vous avez autre chose à faire que de venir perdre votre temps près d'un vieillard morose, qui a depuis longtemps perdu même l'habitude de sourire.

Pourtant vous avez bon cœur, et ne serait-ce que par charité, vous ne devriez point me laisser ainsi ; voilà plus de trois semaines que je ne vous ai vu, et dans ces derniers jours je vous attendais chaque matin pour déjeuner.

Françoise mettait même votre couvert pour le cas où vous seriez arrivé à la dernière heure, sans prévenir.

Mais je n'ai vu personne, j'ai mangé tout seul en face de ces trois places vides, remplies si longtemps jadis, et je ne sais pourquoi, jamais je n'ai senti peser plus lourdement sur ma vie la solitude... l'affreuse solitude...

Mon fils, votre père est très malheureux.

En disant ces mots, la voix du vieux magistrat s'était voilée, il avait prononcé les dernières paroles avec un tremblement.

Georges, profondément remué par le cri de souffrance involontairement jailli de ce cœur de bronze, inflexible pour les autres comme il l'était pour lui-même, fut tenté de se jeter dans ses bras ; il se contint cependant et prit seulement les deux mains du vieillard qu'il étreignit étroitement dans les siennes.

Le magistrat comprit ce que cette étreinte contenait d'affection généreuse. Ses yeux caves et mornes jusque là, s'illuminèrent d'un attendrissement involontaire.

Georges qui, depuis longtemps, suivait l'évolution intérieure des sentiments rigides de M. Dubois, et qui percevait un commencement de détente, crut le moment favorable, et risqua d'une voix malgré lui légèrement hésitante :

— Mon père, pourquoi vous obstiner à repousser ainsi de votre foyer, celle qui, il est vrai, a été bien coupable, mais qui...

— Ah ne me parlez pas d'elle ! s'écria le magistrat haussant la voix.

— Au contraire, et dussè-je cette fois encourir votre blâme, je le ferai, cédant à la voix de mon cœur qui me dit que là est la vraie, la seule solution.

— Taisez-vous !

— La seule façon de rendre à vos dernières années un peu de calme, un peu de bonheur.

— De bonheur ?

Parce que par une exagération de volonté et de dignité paternelle, vous vous privez du droit le plus sacré qui soit ici-bas, comme là haut ; du droit d'être miséricordieux !

— Georges ! cria le vicillard ébranlé par l'accent chaleureux du jeune docteur.

— Non, laissez-moi vous dire ma pensée tout entière, puisque aussi bien j'ai commencé maintenant. Ne trouvez-vous pas que votre fille...

— Elle n'a plus le droit de porter ce nom, celle qui m'a quitté, moi, dont elle était la seule joie, l'unique souci, pour suivre le premier venu qui a tenté sa jeunesse.

— Ah ! mon père, M. de Serlay n'était pas le premier venu. Puis, si ma sœur, que je ne veux pas défendre ici, a commis la plus grave des fautes, ne croyez-vous point que la mort prématurée de son mari, et l'isolement où l'a maintenu votre inflexible justice ne soient une expiation suffisante ?

Voyons, continua-t-il en changeant d'inflexion et en passant son bras sous celui du vicillard qui l'écoutait, plus ému au fond qu'il ne voulait le laisser paraître... vous venez de me le dire vous-même, c'est de solitude que vous mourez.

Votre hôtel de la rue de Boulogne vous semble un tombeau, et pourtant vous n'avez qu'à faire un signe pour mettre là, où règne l'ennui lugubre et dévorant, toutes les joies, tous les sourires, toutes les tendresses.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne me comprenez-vous pas ?

Vous le savez bien pourtant ; ma sœur Marguerite a un fils ; c'est vous-même qui m'avez communiqué la lettre où elle vous en informait.

C'est un enfant qui doit avoir six ou sept ans à présent.

Songez-y, un bambin rose et charmant qui vous appelle grand-père, que vous entendez gazouiller matin et soir autour de vous, qui va faire de grandes promenades, sa petite main dans la vôtre, qui vous embrasse en grimpaçant sur vos genoux.

Mais c'est la vie, c'est l'espérance, c'est le salut !

Voyons, mon père, réfléchissez, avouez que j'ai raison, ne laissez pas votre autorité, votre orgueil de père bouder plus longtemps contre votre cœur.

En disant cela Georges Montbréal serrait affectueusement le bras de son beau-père.

M. Dubois s'arrêta sur le trottoir, un léger tremblement agitait son menton dur ; il respirait bruyamment, comme en proie à une lutte intérieure.

Autour de lui, la rue était gaie, sonore, pleine de soleil ; des femmes en claires toilettes, des groupes de marmots bavards s'en allaient chargés de jouets, de cerceaux et de ballons vers le jardin du Luxembourg.

Les arbres étaient d'un vert jeune, tendre, sous le bleu charmant du ciel ; tout semblait commenter les conseils du jeune homme et prêcher, avec le sourire de la vie, la mansuétude et l'espoir.

D'un geste brusque, le magistrat écrasa quelque chose au coin de sa paupière plissée, une larme, sans doute ; mais réagissant quand même contre cet attendrissement passager, il dégaa son bras que Georges avait saisi et dit, en le regardant un moment de ses yeux perçants :

— C'est bien, c'est bien, nous verrons.

— Ah ! fit joyeusement Georges, j'en étais sûr.

— Ne vous pressez pas de triompher...

Pourtant il est vrai... Vous m'avez dit des choses...

Je ne vous savais pas cette éloquence !...

Mais, assez sur ce sujet ; parlons de vous.

— Volontiers.

— Je ne crois pas me tromper... Je vous trouve un air tout particulier, un entrain, une expansion, une jeunesse d'allures... vous d'ordinaire plutôt sévère.

Seriez-vous par hasard ?

— Amoureux ? voulez-vous dire, mon père, eh bien ! c'est possible.

— Diable ! Vous n'avez plus vingt ans, Georges ; à votre âge ces atteintes-là sont très graves.

— Très graves, en effet, mon père, si graves que je me proposais de venir vous consulter tout prochainement à ce sujet.

— Pour vous guérir ?

Cela me paraît hors de ma compétence.

— Pas du tout, il s'agit, au contraire, de m'aider à rendre cette affection-là chronique, vous me comprenez ?

— À peu près, vous désirez vous marier ?

— Vous l'avez dit.

— En principe, je n'y vois pas d'objection.

Vous êtes d'âge et de situation à vous établir. Si vous avez bien choisi, je ne saurais que vous approuver en vous félicitant.

— C'est précisément pour avoir votre avis sur le choix que j'ai fait que je désirais vous entretenir.

— Eh bien ! alors, si nous déjeunions ensemble...

Avez-vous quelque engagement ?

— Non, mon père.

— Donc, je vous garde, vous me raconterez tout cela à table.

Le vicillard semblait maintenant transformé. Il s'appuyait sur le bras de son fils, et marchait d'un pas alerte, la tête droite, souriant çà et là aux réflexions humoristiques que les passants suggéraient à Georges.

Pendant le repas, celui-ci raconta tout au long l'histoire de ses rapports avec les Delaroches, les événements qui les avaient à plusieurs reprises rapprochés plus intimement.

Naturellement, il fit de Claire un portrait enthousiaste dont tous les traits étaient dictés par son cœur. Mais M. Dubois le fit redescendre du ciel poétique où il planait pour le ramener sur un terrain plus prosaïque.

Il demanda ce qu'étaient les parents.

Là, Georges dut faire des réserves.

Les renseignements généraux étaient satisfaisants, mais le vieux magistrat ne s'en contentait point, demandant des détails, des indications précises sur la moralité, l'éducation.

— C'est bien simple, conclut Georges ; venez me voir, mon père, nous arrangerons un rendez-vous.

— Volontiers, fit le vicillard.

Ecrivez-moi au moment propice, et d'ici là, je vous le conseille, soyez prudent, vous n'êtes déjà que trop emballé, comme on dit à présent.

Dans ces choses-là, mon cher fils, il faut y voir clair, et le sentiment brouille les lunettes.

Georges se leva, il était temps pour lui de se retirer.

Ils se tendirent la main, et Georges Montbréal, gardant un moment celle du magistrat dans la sienne, dit d'une voix aux graves inflexions, toute changée :

— Quant à vous, mon père, pensez à ce que je vous ai dit ce matin ?

Vous savez... le petit bambin rose, grand comme ça !

— Oui, oui, répliqua M. Dubois d'un ton bourru, ne vous occupez pas de cela.

Mais un sourire ému démentait ses paroles.

Quand la porte fut retombée sur Georges le vicillard fit quelques pas, puis s'asseyant dans son fauteuil, pris son menton dans sa main d'un geste de méditation qui lui était habituel, dans le vague du passé, il murmura :

— Marguerite... ma fille... ma pauvre enfant, où est-elle ?

V

Plusieurs mois s'étaient écoulés déjà depuis que Pierre Lorrain, pour réparer une trop funeste négligence d'un seul instant, avait pris l'héroïque résolution de se faire saltimbanque dans l'espoir de retrouver son cher petit Gaston.

L'été brûlant avait fait place à l'automne, sans brusquerie, puis les froids, les neiges, tout le glacial cortège d'un hiver rigoureux était venu.

Les ombres glaciales et précoces des nuits frissonnantes attristaient la terre dès quatre heures du soir.

Par ce jour de décembre, la route qui traverse un coin de la forêt de Fontainebleau, en suivant la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée, s'allongeait uniformément blanche et droite entre les squelettes lugubres des arbres dépouillés. Aux branches noirâtres pendaient de larges franges de glaçons.

A cette heure particulièrement grise qui suit les rouges couchers de soleil en hiver, la forêt revêtait un aspect désolé, sinistre. On eût dit que la nature entière venait de trépasser, ensevelie sous un morne linceul, dont nulle trace humaine n'avait souillé les plis immaculés.

Seuls, quelques corbeaux affamés et criards rasaient le sol à la recherche d'insectes difficiles à trouver.

En contre-bas de la route s'ouvrait comme un gouffre béant, entre deux talus blancs à pic, la voie ferrée sur laquelle se détachaient luisants, presque attirants, les rails d'acier qui s'allongeaient comme d'immenses serpents.

Plus loin, l'ouverture sombre, effrayante, d'un long tunnel. Trou noir satanique, dans cette blancheur infinie d'immense suaire neigeux.

Un silence profond, solennel planait sur cette solitude glacée, l'enveloppait toute.

Subitement des bruits se firent entendre qui rendirent à cette nature morte des apparences de vie.

Là-bas, au lointain tournant de la route, quatre roulottes et un camion venaient d'apparaître ; équipage de forains en marche.

A distance on entendait les "han-han" des chevaux, essoufflés de tirer sur la neige durcie, puis le cahotement heurté des roues, les craquements d'essieux, les gémissements des ais.

Parfois un choc métallique retentissait, lugubre comme un glas de cloche fêlée. Par-dessus tout quelques voix humaines qui, tout à coup, réveillèrent les échos endormis de ces lieux déserts, et prirent une ampleur, des sonorités étranges.

Ces roulottes étaient les habitations et le magasin de la famille Marckesy, forains célèbres sur les grandes foires, famille ou plutôt entreprise, dont la réputation était établie dans toutes les villes de France où la splendeur des fêtes valait qu'elle se rendit.

D'ailleurs les Marckesy méritaient à tous égards cette réputation et la fortune relative qu'ils avaient amassée dans leur tournées.

Profondément honnêtes, travailleurs consciencieux et habiles ils étaient de ceux qui font honneur à la corporation. Leur matériel très important leur permettait d'établir, là où ils s'installaient, un cirque assez grand et relativement confortable.

La troupe se composait de douze à quinze personnes dont les plus importantes étaient : M. et Mme Marckesy, leurs deux fils, Ernest et Michel ; une fille, Mlle Nora ; André le régisseur, et enfin Fil-d'Acier (Pierre Lorrain), régisseur en second et gymnasiarque en premier.

Ce soir-là, Michel Marckesy et Fil-d'Acier marchaient, tout en causant, près du cheval de la roulotte qui tenait la tête de la caravane.

Jeunes et vigoureux tous deux ils préféraient, à cause du grand froid, prendre un peu d'exercice en faisant une partie de la route à pied. D'ailleurs ils étaient les meilleurs amis du monde et s'entendaient à merveille, car tous deux étaient doués d'âmes loyales et généreuses.

L'entretien ayant été amené sur Gaston de Serlay, Fil-d'Acier racontait, pour la dixième fois au moins, quelle étrange et poignante impression il avait ressentie, lors de son passage à Lagny, quand il avait cru s'entendre appeler par son nom.

—L'enfant, disait-il, ressemblait un peu à Gaston, sa voix avait le même timbre doux, pourtant j'hésite encore à croire que ce fût lui.

J'ai essayé, à cette époque, de fixer mon incertitude ; je me suis rendu le lendemain matin à la fête de Lagny, mais j'ai cherché en vain tout le jour, je suis entré dans toutes les baraques, je n'ai pas revu l'enfant.

Le trouverai-je un jour ?

Il y a des heures où je désespère, conclut-il tristement.

—Courage, répliqua Michel Marckesy, il faut, dans un cas semblable, s'armer d'une grande patience et attendre tout du hasard.

—Oui, vous avez raison, mon ami, j'attendrai.

D'ailleurs, il le faut bien.

Comme il achevait, son compagnon le saisit vivement par le bras, et d'un geste rapide lui montra la ligne du chemin de fer.

—Voyez donc, dit-il, là-bas, sur les rails, il y a quelque chose d'énorme, on dirait un gros paquet d'étoffe noire ?

Fil-d'Acier regarda très attentivement pendant quelques minutes, mais comme le soir tombait, noyant tout d'une brume confuse, il ne put rien distinguer.

—Je ne sais ce que c'est, fit-il intrigué, mais il est certain qu'en cet endroit cela peut être dangereux.

Un train arrivant sur cet obstacle déraillerait sans aucun doute ?...

Allons voir, Michel, voulez-vous ?...

—Je ne demande pas mieux ; ne suis-je pas toujours de votre avis et avec vous.

Aussitôt le fils Marckesy appela l'un des employés demeurés dans la roulotte et, quand celui-ci eut pris la conduite du cheval, il rejoignit en courant son ami Fil-d'Acier qui, à grandes enjambées, gagnait du terrain.

Une fois réunis les deux jeunes hommes prirent le pas de course et bientôt arrivèrent à l'endroit du chemin situé juste au dessus de l'objet aperçu gisant sur la voie.

Alors Fil-d'Acier s'arrêta stupéfait, la physionomie contractée soudain par une expression d'effarement.

De son côté, Michel pâlit, les regards avidement fixés sur l'obstacle.

—Oh ! cria-t-il, c'est un homme, le voyez-vous ?

—Miséricorde, il est vivant ! s'exclama Fil-d'Acier à son tour.

Tenez, Michel, il remue, regardez bien ?

Pendant quelques secondes les deux compagnons demeurèrent immobiles, les yeux agrandis, une sueur d'angoisse au front, ne sachant que faire.

Le premier Fil-d'Acier recouvra quelque sang-froid ; il enfla sa voix et se mit à crier de toute la force de ses poumons vigoureux.

—Eh ! là bas !... —Eh ! l'homme !... retirez-vous donc ?

Et malgré l'obscurité croissante il crut voir dans une face sombre, luire deux yeux suppliants.

Mais l'homme ne bougea point.

L'émotion que l'ex-sergent de chasseurs ressentait depuis un instant s'accrut encore, devint indicible.

—C'est un homme b'essé, mutilé déjà, peut-être ? dit-il à Michel, qui demeurait les yeux fixes, les lèvres serrées et blanches.

Le malheureux ; il faut le retirer de là, le sauver, n'est-ce pas ?

—Sans doute, nous ne pouvons laisser mourir un homme ainsi, ce serait lâche !

Puis sans perdre un instant, les deux hommes enjambèrent le treillage qui borde le talus du chemin de fer, et avec précaution se laissèrent glisser sur la neige.

Bientôt ils touchèrent le ballast et purent se remettre sur pieds.

Alors ils s'approchèrent rapidement, et leur stupéfaction devint de l'épouvante, de la pitié, de l'horreur tout à la fois.

Devant eux, ramassé sur lui-même comme un chien couché en rond, un nègre vêtu seulement d'un vieux maillot bleu marine s'obstinait à demeurer couché en travers des rails.

Il ne dormait pas et ne paraissait point blessé. Seulement dans sa face noire émaciée par les souffrances et la misère, bien qu'il parût jeune encore, luisaient deux grands yeux fiévreux que bordaient des paupières rouges, gonflées, et encore humides de larmes.

—Eh bien ! l'ami, demanda énergiquement Fil-d'Acier en lui frappant l'épaule, que faites-vous là, vous voulez donc vous faire broyer ?

—Ah ça ! vous êtes fou, mon brave ? fit Michel, à son tour.

Alors une voix sourde, creuse, tremblante d'inflexions lamentables se fit entendre.

—Non, messieurs, moi rester là, moi mourir !

—Mourir, et pourquoi cela ?

—Parce que Paquita morte, moi grand chagrin, très malheureux ; pas la peine vivre plus longtemps...

Oh ! la rejoindre, petite Paquita chérie !...

En achevant le nègre eut une explosion de sanglots convulsifs, de grosses larmes de désespoir roulèrent sur ses joues amaigries.

—Pauvre homme ! dit Michel remué.

—Voulez-vous venir avec nous, nous vous consolons ? fit très doucement Fil-d'Acier.

—Non, non, trop malheureux, beaucoup chagrin, très, très malheureux !

Oh ! oh ! Petite Paquita, où es-tu ?...

Puis, il prit sa tête crépue dans ses deux mains et demeura ainsi la face contre terre, le corps secoué par des hoquets de douleur.

A ce moment Fil-d'Acier dont le cœur battait à rompre et qu'une angoisse étreignait à la gorge, Fil-d'Acier, disons-nous, eut un tressaillement d'effroi. Il venait d'entendre un bruit sourd à peine perceptible, et qui semblait courir le long des rails.

—Alerte ! cria-t-il tout à coup, voici le train.

—Un train ?... Mais cet homme est perdu ! riposta Michel en montrant le désespéré.

—Il faut le sauver malgré lui, voilà tout, fit énergiquement l'ex-sergent de chasseurs.

Aussitôt, il se baissa vers le nègre, le prit par les épaules et le secouant rudement cette fois, il dit :

—Allons, allons, mon vieux, il faut déguerpir de gré ou de force. Moi présent, vous ne serez pas écrasé.

—Voyons, mon ami, venez ? appuya Michel.

Mais le désespéré secoua ses épaules, fit lâcher prise à Fil-d'Acier, et répliqua de sa voix brisée :

—Laissez-moi, vous pas savoir douleur, moi vouloir mourir, mourir, mourir ! répéta-t-il avec l'entêtement furieux du désespoir.

Comme il achevait, Michel qui s'était retourné en entendant s'accroître le bruit sourd de tout à l'heure, jeta un cri d'épouvante :

—Le train, le train !

On voyait, en effet, dans le lointain brumeux deux feux rouges semblables aux énormes prunelles d'un animal gigantesque. Et cela grandissait, s'avavançait avec une vitesse effrayante.

Que faire ? Le péril était imminent, semblait inévitable.

Tout pâle, Fil-d'Acier empoigna l'homme de ses bras robustes et chercha à l'attirer hors de la voie.

Mais le nègre, bien résolu à en finir avec une vie misérable, résista de toutes ses forces, se cramponnant aux rails mêmes sur lesquels se crispaient ses doigts ensanglantés.

Cependant, Fil d'Acier s'était mis en tête de le sauver à tout prix. Il se releva, lança un coup d'œil significatif à son compagnon en lui montrant d'un geste à peine perceptible les jambes du désespéré, puis tous deux se baissèrent en même temps.

Le train se rapprochait toujours, roulant maintenant avec un bruit assourdissant ; ses énormes feux éclairaient sinistrement la voie de leurs rouges ; les rails tremblaient sous la trépidation.

D'un mouvement rapide les deux jeunes gens saisirent à la fois le nègre par les épaules et par les jambes.

Alors il essaya de se redresser, de résister à ses sauveteurs.

Une lutte s'engagea, épouvantable en cet instant. D'une part deux hommes voulant arracher un de leurs semblables à une horrible mort ; de l'autre, ce vaincu de la vie, usant ses dernières forces pour en finir avec une existence trop douloureuse.

Le train n'était plus qu'à cent mètres du groupe.

Au-dessus du talus, les roulottes s'étaient arrêtées, les saltimbanques échelonnés regardaient muets d'épouvante cette scène terriblement poignante.

Quelques-uns cependant, craignant à juste titre que les trois hommes ne fussent infailliblement écrasés, crièrent désespérément :

— Laissez-le, laissez-le !

— Michel, Michel, mon enfant ! jeta dans un cri éperdu Mme Marckesy, qui adorait son fils aîné.

Mais Fil-d'Acier et Michel n'entendaient pas. Tout à leur œuvre de courageuse humanité, ils faisaient des efforts surhumains pour entraîner l'homme vers le talus.

Tout à coup le groupe épouvantable disparut aux yeux des saltimbanques terrifiés.

Des clameurs d'effroi, de pitié se firent entendre, dominées par le bruit strident de trois coups de sifflet. Le train passait avec une rapidité vertigineuse, éclairant de lueurs sinistres la voie maintenant déserte devant lui.

Pendant un instant l'épaisse fumée qui flottait empêcha les compagnons de Fil-d'Acier et de Michel de se rendre compte de la gravité probable de l'accident.

Cependant l'atmosphère s'éclaircit peu à peu. Alors, et malgré les ombres du soir, les saltimbanques haletants aperçurent avec stupéfaction les trois hommes, debout près du talus opposé. Aucun d'eux ne paraissait atteint.

Des cris de joie, des appels retentirent, puis deux ou trois hommes enjambèrent le treillage et descendirent rapidement jusqu'à la voie qu'ils traversèrent.

Dix minutes plus tard Fil-d'Acier et Michel amenant devant les saltimbanques réunis près des roulottes l'homme qu'ils avaient réussi à sauver d'un suicide horrible.

C'était un type de nègre magnifique.

De haute taille, bien découpé, les épaules et la poitrine puissamment développées, les membres nerveux et fortement musclés, c'était un véritable hercule de bronze.

Seul son visage amaigri trahissait la misère, les privations, et, dans son regard morne, se lisait une mélancolie douloureuse.

Tous le regardaient avec une admirative curiosité lorsqu'une exclamation retentit :

— Tiens, mais je ne me trompe pas, c'est bien Zanzibar !

En même temps le père Marckesy — le patron de la troupe — s'avança, et vint regarder le nègre très attentivement.

— Oui, moi, pauvre Zanzibar ! fit tristement celui-ci.

A ces mots chacun se retourna, interrogeant du regard le patron qui, spontanément, tendit la main au malheureux.

— C'est un ami, un brave garçon, un des nôtres enfin, dit le père Marckesy en s'adressant aux siens.

C'est le fameux hercule qu'on a surnommé la "Terreur-Noire," un des plus extraordinaires et des plus célèbres lutteurs qui soient de nos jours.

De plus, c'est un honnête homme, ce qui compte avant tout.

Après cette présentation flatteuse, il reprit en se tournant de nouveau vers celui qu'il venait de reconnaître :

— Ainsi, mon pauvre vieux, tu voulais mourir ?

Tu ne travailles donc plus ?

— Moi, raconterai plus tard, répliqua Zanzibar ; en attendant merci, merci, vous toujours bon.

Puis comme la réaction physique se faisait en lui, maintenant que son désespoir était vaincu, il murmura comme machinalement :

— J'ai faim... j'ai froid.

— Tu as faim, dit Michel qui l'avait entendu ; eh bien, ne crains rien, mon camarade, on va te donner à manger, et aussi de quoi te couvrir, car tu dois grelotter sous ce maillot ?

— Oui, pas chaud.

— Bon, je t'invite à dîner à la table du patron ainsi que mon ami Fil-d'Acier.

C'est entendu, n'est ce pas, mon père ? demanda-t-il en se tournant vers le directeur de la troupe.

— Parfaitement, répliqua M. Marckesy.

En même temps il tendit à Zanzibar une couverture de cheval qu'il avait envoyé chercher.

— Enveloppe toi là-dedans, en attendant mieux, dit-il ; demain on s'arrangera pour t'habiller plus coquettement.

Et maintenant viens avec nous, nous causerons en prenant une goutte de cordial.

Sur ces mots, le patron se dirigea vers l'entrée de la première

roulotte, et y pénétra suivi de Michel, de Fil-d'Acier et du nègre bizarrement drapé dans sa couverture.

Pendant le colloque qui précède, et dès la présentation du désespéré faite, les saltimbanques avaient commencé leur installation d'étape.

Quelques primitifs fourneaux, établis en hâte, à l'aide de grosses pierres trouvées sur le chemin, étaient déjà bourrés de bois mort. Bientôt les feux s'allumèrent, laissant monter et luire dans l'obscurité, profonde maintenant, leurs flammes claires et crépitantes.

Des hommes apportaient des marmites pleines d'eau, les enfants épluchaient des légumes, les deux palefreniers de la troupe venaient de mettre les chevaux au piquet et de leur verser leur avoine.

Et c'était vraiment un pittoresque tableau que cette halte de forains, aux types et aux costumes si divers, dans ces grands bois désolés, par cette froide nuit d'hiver.

Pendant que se préparait ainsi le repas de la troupe, Zanzibar interrogé par le père Marckesy racontait succinctement sa triste histoire.

Primitivement employé chez les Rouquin, il les avait quittés depuis six mois, las et incapable de supporter leurs railleries et leur misère.

Non seulement ces mauvais maîtres avaient abusé pendant de trop long mois de sa simplicité, de sa bonté et de son ignorance pour l'exploiter indignement, mais ils s'en étaient pris à la seule affection sincère qu'il eût au monde.

Paquita, petite orpheline espagnole, alors âgée de treize ans, avait été recueillie par les Rouquin dès sa première enfance. Peu à peu on l'avait dressée, bien que difficilement, au métier d'écuyère et de danseuse de corde ; et cela en dépit de ses goûts personnels.

Mais soit la violence des procédés employés, soit que l'enfant en grandissant eût compris à quelles malhonnêtes gens elle avait affaire, il est certain qu'elle se trouvait fort malheureuse, et qu'elle nourrit dès l'âge de dix ans le projet de s'enfuir un jour.

L'arrivée de Zanzibar dans la troupe sept ou huit mois plus tard, modifia ou lui fit reculer l'exécution de ce projet hardi.

Presque tout de suite, et par instinct, l'enfant se sentit attiré vers ce grand diable d'homme noir, dont le regard respirait tant de tendresse et de bonté. De son côté l'hercule nègre, selon l'humaine loi des forts, fut pris dès les premiers jours de vie commune, d'une pitié sincère, d'une affection quasi paternelle pour cette jolie petite fleur de soleil toute dorée... et si frêle !

Une mutuelle confiance s'établit entre ces deux êtres si dissemblables, confiance qui se fortifia de jour en jour, et finit par se transformer en un sentiment de profonde et tendre affection.

L'abandon juvénile, la grâce de Paquita furent des rayons de joie pure pénétrant le cœur de Zanzibar, comme sa protection, sa bonté, à lui, furent pour l'enfant un abri, un refuge moral.

Ces deux déshérités goûtèrent les caresses et les joies, pour ainsi dire familiales, jamais connues jusqu'à ce jour, et leur misère physique leur parut dès lors moins difficile à supporter.

Mais le contre coup de cette sympathie trop visible ne tarda pas à se faire sentir cruellement.

Les Rouquin redoublèrent de sévérité pour la petite Paquita qu'ils martyrisèrent sournoisement, hors de la vue de Zanzibar.

Cependant celui-ci, informé, essaya de s'interposer, mais il s'y prit si mal que sa fille d'adoption fut plus malheureuse encore que par le passé.

Alors lassés tous deux, vaincus et incapables d'y tenir plus longtemps, il s'enfuirent par une claire nuit d'été, marchant devant eux, au hasard.

C'était à la fête de la Ferté-Milon.

— Vous dites à la Ferté-Milon ? interrompit brusquement Fil-d'Acier.

— Oui, oui, Ferté-Milon, département de l'Aisne, affirma nettement le noir hercule.

— Et... à quelle époque ?... Vous souvenez-vous ?

— L'été, il y a deux ans, au moment où les hommes commencent la moisson.

— Ah !... au moment de la moisson... il y a deux ans...

C'est singulier !

Après cette réflexion, Fil-d'Acier, que les assistants regardaient avec une curiosité inquiète, parut tendre son esprit à la recherche d'un souvenir, puis il reprit lentement :

— Avaient-ils des enfants dans leur troupe, ces Rouquin ?

— Non, Paquita seulement.

— Savez-vous où ils devaient aller en quittant la Ferté-Milon ?

— Oui, moi crois savoir. Eux faire départements Aisne, Pas-de-Calais, Nord, puis revenir vers grand Paris par Seine-et-Marne.

— Ah ! vraiment, Seine-et-Marne ?

A la fête de Lagny, peut-être ? ajouta fébrilement Fil-d'Acier dont les prunelles flambèrent subitement, et qui plongea son regard profond dans les yeux de Zanzibar, comme pour scruter sa mémoire.

— Possible ça, mais moi pas sûr, camarade.

— Ah !... vous n'êtes pas certain ? articula lentement l'ex-sergent

de chasseurs, d'une voix assombrie et comme voilée d'un doute cruel

—Eh bien ! et la fin de votre histoire ? demanda soudain le père Marckesy.

—Où, qu'est devenue Paquita ? fit Michel, à son tour.

Le nègre reprit son simple et touchant récit, l'accent attristé par le souvenir amer des événements qu'il revivait pour ainsi dire.

Huit jours après sa fuite avec Paquita, celle-ci tomba malade, et malgré les soins des médecins, les attentions vraiment délicates et quasi-paternelles de Zanzibar, elle ne parvint pas à se rétablir.

Elle subissait après coup, et à l'époque difficile à son sexe, l'inévitable résultat des privations et des mauvais traitements endurés depuis l'enfance.

Comme elle ne pouvait plus travailler, Zanzibar dut s'occuper seul de gagner le pain quotidien. Il alla de ville en ville, portant l'enfant sur ses robustes épaules, s'arrêtant aux places publiques pour y exercer ses talents d'hercule, et mendiant les gros sous nécessaires à leur existence.

Mais quand l'hiver rendit les places désertes et les recettes plus maigres, leur détresse s'accrut, devint la noire misère.

Paquita de plus en plus faible dut rester couchée dans un lit d'auberge, sous la garde de son seul et vaillant protecteur.

Maintenant, elle ne mangeait plus, demeurait des heures entières les yeux clos, livide, douloureusement secouée parfois de quintes de toux sèche qui se transformaient en râles.

Zanzibar s'attrista de plus en plus, restreignit sa nourriture afin de pouvoir subvenir à l'achat de médicaments indispensables, et lui aussi, s'affaiblit, perdit la puissance de ses muscles.

Enfin, à Auxerre, il fallut demeurer malgré tout.

L'enfant arrivée au dernier période de sa maladie, fut admise à l'hôpital de la ville, et c'est là que le pauvre nègre lui ferma les yeux pour toujours.

Après ce malheur, il se remit tristement en route vers Paris, sans parti arrêté, d'ailleurs. Il essaya pourtant de travailler, mais il était à bout de forces ; moralement et physiquement brisé, découragé, vaincu par la fatalité.

Abandonné de tous et de tout, ne tenant à la vie par rien, il résolut d'en finir brusquement.

On l'avait sauvé, c'était bien ; puisqu'on le voulait, il essaierait de vivre, mais ne s'engageait à rien, tant était profonde, immense, la douleur qui l'avait terrassé.

Comme il achevait, Mme Marckesy prévint son mari que le repas était prêt.

Les saltimbanques s'attablèrent donc sur l'invitation du patron et le dîner commença.

C'est ainsi que Zanzibar, dit "la Terre-Noire", entra dans la troupe des Marckesy et devint le camarade de Fil-d'Acier qui, plus tard, mit son dévouement à l'épreuve.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis cet événement lorsque nous retrouvons le cirque forain installé sur le boulevard Pigalle, où se tient la fête annuelle de Montmartre.

La troupe était au complet, et malgré le froid sec qui régnait ce soir de février, le public attiré dans ce coin particulier de Paris affluait vers les tréteaux et les jeux. Sur l'estrade de l'établissement Marckesy, tout illuminé d'un ruissellement de lumière électrique, se tenaient les fils de la maison Nora, André, Zanzibar, superbement drapé dans une étoffe rouge, enfin Fil-d'Acier.

Au contrôle M. et Mme Marckesy, l'attitude noble et sévère, comme il convient aux directeurs d'un grand théâtre, fût-il forain.

Le vieux pitre légendaire, comiquement perché sur la dernière marche de l'escalier, haranguait la foule, la captivait, la grisait de son boniment cocasse et spirituel à la fois.

De chaque côté de la caisse, et négligemment appuyés contre les colonnes de bois peint, devisaient Zanzibar et Fil-d'Acier, tous deux superbes de force et de musculature en des maillots roses et or tout battant neufs.

Maintenant l'hercule noir était complètement refait ; il s'était repris à la vie, et sans l'expression de tristesse qui se lisait encore dans son regard sombre, nul n'eût pu soupçonner ses misères et ses souffrances passées.

Sous l'influence morale et toute bienfaisante de Michel Marckesy et de Fil-d'Acier, les angoisses de son cœur s'étaient vite calmées, tout au moins adoucies. En même temps, la trace des privations physiques s'effaçait, grâce à l'ordinaire relativement soigné de la troupe.

Or, le bien-être matériel influe sur le moral, et réciproquement le calme de l'esprit entretient les forces physiques.

Mangeant bien, dormant mieux, Zanzibar recouvra l'équilibre un instant compromis, son chagrin devint d'abord plus tolérable, et, peu à peu, s'assoupit. D'ailleurs, il sentait en son cœur de simple naïtre une affection nouvelle. Fil-d'Acier, son sauveur et son compagnon, l'avait conquis par sa loyauté et sa bonté. Non seulement il s'était fait le consolateur du malheureux nègre, mais il devait être aussi son éducateur.

Alors, et pour récompenser les bons soins que tous lui avaient prodigués dès sa drôle entrée dans la troupe Marckesy, Zanzibar s'était remis à travailler avec ardeur, inventant de nouveaux et curieux exercices, accomplissant, chaque jour, de véritables prodiges de force et de souplesse.

Cela lui valut rapidement de légitimes succès, et aussi, tout naturellement, la reconnaissance et la bienveillance du patron. Il était donc à peu près heureux maintenant.

Ce soir-là, il causait tranquillement avec Fil-d'Acier. Celui-ci, toujours possédé de la même idée fixe qui devenait une hantise, parlait encore des Merlin et de Gaston de Serlay, signalant les difficultés que présente Paris au point de vue des recherches.

—Allez donc, disait-il, retrouver quelqu'un dans cette ville de trois millions d'âmes, si le hasard ne vous vient en aide ? C'est, pour moi, tout à fait impossible.

Si j'avais eu seulement la nouvelle adresse des Merlin, j'aurais peut-être, par la mère, retrouvé le fils. En tout cas, je l'aurais informée, ce qui m'eût soulagé. Mais comment savoir où ils demeurent à présent ?

—Ah ! oui, difficile, très difficile, répliqua Zanzibar, mais si tu veux, moi chercherai ?

Bien heureux faire quelque chose pour toi.

Comme il exprimait ainsi simplement son affectueux sentiment, le pitre dont la voix rugissait terrible, ou sonnait stridente au milieu du vacarme assourdissant des cuivres, des orgues et des coups de grosse caisse, le pitre, disons-nous, termina brusquement son boniment par un entrechat étourdissant de fantaisie.

Zanzibar et Fil-d'Acier interrompirent alors leur causerie, puis ils s'avancèrent sur l'estrade pour crier le prix des places et engager le public à gravir les degrés.

—Allons, à cinq sous seulement, cinq sous les troisièmes !

—Un gant, à qui un gant ? hurla Zanzibar, la face coupée d'un large et franc sourire où éclataient ses dents blanches.

Et la foule se pressait, montait en flots serrés, envahissant littéralement le cirque ambulante.

Tout à coup Fil-d'Acier s'interrompit, il demeura bouche bée, les yeux démesurément ouverts, le regard fixe.

Devant lui, un homme d'une cinquantaine d'années, bien mis, le visage rasé de frais, d'allure bourgeoise et cossue ; un homme qu'il crut reconnaître gravissait lentement l'escalier de bois, le regard brillant de plaisir savouré d'avance.

A mesure qu'il se rapprochait, Fil-d'Acier le regardait plus avidement, essayait de se rappeler, de fixer son souvenir.

Subitement, et comme le spectateur mettait le pied sur l'estrade, Fil-d'Acier lui posa la main sur l'épaule et l'interpella :

—Tiens, monsieur Merlin !

Surpris, le bourgeois eut un brusque sursaut, il demeura pendant un instant muet, comme indécis et hésitant ; en même temps d'un regard défiant, coulé en dessous, il dévisageait la figure loyale de Fil-d'Acier.

Puis semblant se remettre promptement, il demanda, la voix blanche, un peu tremblante :

—C'est à moi que vous parlez ?

—Sans doute, je vous reconnais bien, parbleu ; vous êtes M. Merlin, de Nogent-sur-Marne.

L'homme se mordit les lèvres jusqu'au sang, une crispation involontaire contracta durement ses traits.

—Vous vous trompez, mon ami, dit-il cependant avec assez de calme, je ne suis pas M. Merlin, et je n'ai jamais habité Nogent.

—Ah ! voyons, reprit Fil-d'Acier qui, maintenant, était certain de sa mémoire, c'est parce que vous ne voulez pas avoir l'air de connaître un saltimbanque que vous dites cela ?

Mais je ne l'ai pas toujours été, regardez-moi bien.

A ce moment précis, une voix autoritaire, celle de Michel, appela de l'intérieur du cirque :

—Fil-d'Acier, viens vite un instant, j'ai besoin de toi !

—Attendez-moi cinq minutes, cria le gymnasiarque au spectateur, nous causerons de Mme de Serlay !

Puis, en courant, il se dirigea vers la coulisse, où il disparut.

A peine avait-il tourné le dos que le bourgeois qui, en effet, n'était autre que Merlin, le pseudo-Delaroche, devint pâle comme un mort.

Ce nom de Serlay, celui de sa victime, ce nom effrayant qu'on venait de lui jeter en plein visage sur cette baraque, dans cette fête où il venait précisément pour s'étourdir, pour fuir ses terreurs insurmontables, cela le secoua tout à coup d'un horrible frisson d'épouvante. Une sueur froide perla sur son front. Et, défaillant, perdu de crainte, il saisit la rampe de bois, puis redescendit lentement, malgré sa volonté de fuir au plus vite l'escalier du théâtre forain.

Il lui semblait que ses jambes venaient d'être subitement paralysées, ses oreilles bourdonnaient, le nom de Serlay y sonnait comme un glas.

Dès qu'il se retrouva sur le sol, une sorte de réaction physique

se produisit, et, sous l'empire de l'effroi qui l'avait envahi et l'affolait, il se mit à courir comme un fou vers la place de Clichy.

Quand Fil-d'Acier, impatient, revint sur l'estrade trois minutes plus tard, il n'y avait plus personne.

Stupéfait, il se tourna à droite et à gauche, scruta la foule d'un regard fouilleur, puis il revint vers le contrôle, souleva une tapisserie et regarda dans l'intérieur du cirque, étudiant attentivement tous les visages.

Aucun ne ressemblait à celui de l'homme interpellé.

Alors, et en présence de cette sorte de fuite, le jeune homme se rappela l'hésitation première, puis le trouble de l'homme, son accent indéfini. Et le résultat de ses réflexions à ce sujet fut cette conclusion courte, mais des plus significatives pour lui :

—Tiens, tiens, il a changé de nom, et il se sauve, donc il y a du louche ! Aussi vrai que je suis Fil-d'Acier, je le retrouverai !

VI

Claire était dans le salon en train de déchiffrer une nouvelle partition. Mme Delaroche, dans la salle à manger voisine, rangeait un service de table qu'elle avait acheté quelques jours auparavant dans les meilleures conditions à l'hôtel Drouot.

Ancienne commerçante, fureteuse et fine, elle s'entendait à merveille à ces sortes d'affaires, et dénichait de véritables occasions qui plongeaient chaque fois son mari dans l'admiration.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Delaroche perut rayonnant sur le seuil.

Sa femme leva la tête et, surprise, jeta un coup d'œil sur la pendule.

—Qu'est ce que cela signifie ? Te voilà déjà de retour, fit-elle. Je ne t'attendais pas avant six heures et c'est à peine s'il en est quatre.

—Tiens, regarde, répondit simplement Delaroche en lui tendant un imprimé à colonnes noircies de chiffres.

En même temps ses petits yeux pétillaient sous ses épais sourcils avec une vivacité singulière.

—Que veux-tu dire ? demanda vivement Mme Delaroche qui, d'un regard jeté sur le papier, crut deviner, et se sentit à son tour gagnée par une émotion subite et agréable.

—Je veux dire que nous avons aujourd'hui gagné 25,000 francs !

Tu sais que je suis allé encaisser nos coupons d'obligations du Crédit Foncier. Tout à coup et comme je me retirais, l'employé me rappelle et m'informe comme cela, brusquement, que le coupon 343,630 n'était pas payable, l'obligation étant sortie au dernier tirage.

—Oui, monsieur, fit-il, et avec un lot encore.

Je prends la liste, je regarde, c'était vrai. 25,000 francs !... Ah ! j'ai cru que j'allais avoir un coup de sang ! !

—Pauvre chat ! minauda Mme Delaroche dont la joie attendrissait la sécheresse naturelle, peu portée à ces sucreries conjugales.

Elle alla au buffet, versa à son mari un grand verre de vin qu'il avala d'un trait, puis ils se regardèrent immobiles, souriants. La même pensée se présentait à leur esprit.

Cette chance exceptionnelle leur faisait à tous les deux l'effet d'une absolution. Il semblait par là que le hasard, ou mieux la destinée, se rangeât de leur côté. Déjà depuis quelques mois, ils vivaient dans une sécurité parfaite, les choses semblaient s'arranger au delà de leurs souhaits ; encore un peu, et ils auraient oublié l'abominable crime dont ils s'étaient rendus coupables, se considérant amnésiés par la réussite.

L'incident de la fête de Montmartre, cette reconnaissance de Merlin par Fil-d'Acier qui les avait au premier abord beaucoup troublés, leur apparaissait à la réflexion comme ne pouvant avoir de conséquences bien graves.

M. Delaroche se félicitait d'avoir si adroitement échappé à l'interrogatoire du saltimbanque, et il riait encore à la pensée de sa déconvenue. N'était-ce pas vraiment le hasard qui s'était mis de leur côté ?

Comme ils étaient silencieux, le bruit du piano, d'où les doigts de Claire faisaient jaillir des cascades de perles musicales, parvint à leurs oreilles.

Mme Delaroche s'attendrit ; doucement, sur la pointe du pied, elle marcha jusqu'à la porte du salon et l'entr'ouvrit.

—Tiens, regarde, dit-elle en se tournant vers son mari, est-elle gentille ainsi ?

Quand je pense que nous pourrons avec tout cet argent la rendre si heureuse, la chère petite !

Elle se content de peur de faire du bruit, mais une envie furieuse d'embrasser Claire la possédait.

A ce moment la bonne entra et remit une lettre à M. Delaroche.

Il la tendit comme d'habitude à sa femme qui la décacheta vivement et la lut avec avidité.

—C'est de M. Georges.

—Qu'est-ce qu'il dit ?

—Écoute :

—Monsieur,

—J'ai acheté les étoffes que Mme Delaroche m'a signalées, et je serais heureux de vous les montrer pour avoir votre avis sur le choix que j'ai fait. Pourriez-vous venir demain vers deux heures, ce serait pour moi un sensible plaisir.

—Vous trouverez très probablement M. Dubois, mon beau-père, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler, et qui sera enchanté de faire votre connaissance.

—Dans l'espoir de vous voir, je vous présente mes civilités empressées.

—GEORGES MONTBRÉAL.

—Toutes les veines à la fois, s'écria Delaroche avec un rire débordant, et il tapa lourdement sur sa cuisse.

—Comme tu dis... Hein, je crois que ça y est avec ça, continua Mme Delaroche en brandissant le billet de Georges avec un air de triomphe.

Il va nous présenter à son beau-père, et comme il est absolument enthousiasmé de Claire, il saura nous faire valoir sous le jour le plus favorable ; et beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

Allons, allons, tout se réalise comme je l'avais voulu. Tu vois, avec de la volonté et de la patience on arrive à tout.

—Hum ! grogna son mari d'un air plein de réticences.

—Baste ! que veux-tu ? Qui veut la fin veut les moyens !

Le reste de la journée se passa dans une joie sans nuage.

Claire, mise au courant de la bonne fortune échue à ses parents, battit des mains avec la joie naïve de ses dix-neuf ans, et, au dîner, l'on s'égara en projets de villégiature plus charmants les uns que les autres.

L'ex-passementier, sous ce coup de bonheur insolent se sentait un peu grisé. La vulgarité de sa nature première, contenue à l'ordinaire, éclata malgré lui en allusions trop directes qui froissèrent plusieurs fois les délicatesses de Claire, et firent monter le rouge à ses joues.

Le lendemain, à l'heure fixée, tous se trouvèrent réunis chez Georges.

Claire portait une fraîche toilette de printemps mauve clair, avec un délicieux corsage plissé à la Watteau, où s'accusaient plus délicatement les finesses de sa taille. Un grand chapeau de paille croqué de savante façon et garni de bluets ombrageait son joli visage dont l'épiderme rose avait des finesses de porcelaine.

En la voyant entrer M. Dubois qui, debout près de son fils, feuilletait un album, ne put réprimer un sourire d'admiration.

Dans la sévérité du cabinet, tendu de drap sombre, elle apparaissait comme une lumière fleurie, et le magistrat fut aussitôt conquis.

Un coup d'œil expressif lancé à son fils l'informa de l'impression triomphante qu'avait produite la jeune fille, et Georges, tout joyeux, lui serra vivement la main.

La présentation se fit ensuite avec la correction d'usage, les Delaroche étaient visiblement intimidés par la physionomie imposante du magistrat.

Il fallut que le jeune docteur multipliât les encouragements discrets et mit en œuvre une véritable diplomatie pour trouver ce terrain neutre, où les banalités échangées permettent aux interlocuteurs de s'observer réciproquement.

Deux ou trois fois Mme Delaroche, entraînée par la conversation, se laissa aller à prononcer des phrases qui trahissaient un peu trop l'ancienne passementière, en même temps qu'elle se livrait à des appréciations sur les beaux-arts légèrement fantaisistes.

Son mari, lui, se retranchait dans un silence prudent.

Seuls, quelques gestes esquissés et rentrés vivement sous un clin d'œil de sa femme parent, ça et là, faisaient douter de la solidité de son éducation.

M. Dubois eut la bonté de ne point remarquer ces vétilles, il conserva sur ses lèvres minces un sourire aimable de bonne compagnie.

Au bout de trois quarts d'heure, on se quitta : les Delaroche, avec des salutations un peu gauches et trop empressées, se retirèrent enchantés et Georges demeura seul avec M. Dubois.

—Eh bien ! mon père, que pensez-vous de ces braves gens ? demanda-t-il après un moment de silence... D'abord de Mlle Claire ?

—Oh ! celle-ci n'est pas en cause, et ce n'est point pour elle que je suis venu. Votre opinion me semble faite à son égard ; et si je m'avisais de ne pas être de votre avis, cela, j'en suis certain ne servirait pas à grand-chose.

Ce n'est pas le cas, d'ailleurs ; elle est charmante, tout à fait charmante.

—Ah ! ah ! vous voyez que je n'avais rien exagéré en vous parlant avec tant d'enthousiasme de la petite merveille que j'avais découverte ? Et encore vous ne l'avez pas entendue au piano !

—Nous verrons cela d'ici quelque temps.

—Oui, n'est-ce pas, je voudrais qu'une nouvelle réunion, plus intime et plus cordiale cette fois, vous fournît les bases d'un jugement plus motivé. Je verrai à organiser cela.

—Ce ne serait pas inutile. Ils ne sont pas mal ces Delaroche, et pourtant...

—Pourtant ?

—Je sens quelque chose qui sonne faux dans leur attitude, dans leurs manières.

—Mon Dieu, il faut bien penser mon père, que vous, un magistrat, un juge, vous les intimidez un peu...

—Je tiens compte de cela et m'en suis bien aperçu ; mais je parle d'autre chose, d'un fond de vulgarité, beaucoup plus sensible par la peine qu'on prend à le dissimuler.

Vous m'avez dit que M. Delaroche avait gagné sa fortune dans la commission là-bas, en Extrême-Orient, où, s'il faut l'en croire, il a passé de longues années.

Vous m'avez appris encore qu'il n'était revenu de Paris que depuis peu de temps.

—C'est, du moins, ce qu'ils m'ont raconté.

—Je ne sais, mais les grâces finaудиères de Mme Delaroche sentent terriblement l'affectation d'une petite bourgeoise du Marais qui ne serait jamais sortie de son milieu.

—Oui, elle commet, par-ci, par-là, des pataquès ; mais, en somme, cela ne peut rien infirmer d'extraordinaire ; vous ne croyez pas à un mystère ?

—Non, certes, je ne veux pas dire cela. J'exprime simplement une impression toute superficielle. Je répète qu'il faudrait y voir de plus près.

—Vous parlez d'une façon si sérieuse que vous me feriez presque peur, fit Georges souriant.

—C'est la vieille pratique de ma profession qui se fait jour involontairement.

J'ai vu tant de choses !

—Eh bien ! écoutez-moi, mon père, je suis prêt à admirer votre perspicacité en général, mais ici je pense qu'elle est superflue ; les Delaroche, j'en répondrais, sont de braves et honnêtes gens.

—Je ne demande qu'à le croire.

En tous cas, je désire terminer sur cette bonne parole : leur fille est ravissante.

—Merci, mon père, fit Georges en serrant vivement la main du juge d'instruction.

—Là, vous voilà content, n'est-ce pas ? Eh bien ! maintenant, laissez-moi partir, j'ai affaire au Palais, à quatre heures.

Au revoir, mon cher enfant, et ne soyez pas trop longtemps à venir, paresseux.

Sur ce reproche affectueux, le magistrat se retira.

Debout à la fenêtre, Georges suivit du regard la haute silhouette du vieillard dans la rue déserte, où sonnait son pas ferme et autoritaire.

Un léger pli se creusa au front du jeune médecin.

Ce qu'il venait d'entendre répondait si bien à de secrètes réflexions qu'il lui était arrivé souvent de faire lui-même, à la suite de visites faites à ses voisins, qu'une sourde contrariété naissait en lui.

Dans leur conversation, une incertitude habituelle planait, des points demeuraient obscurs. Il lui semblait même que certaines dates indiquées, à des reprises différentes, concordaient mal entre elles, mais de cela il n'était pas sûr.

—Bast ! fit-il, secouant ces ennuyeuses pensées, quand il y aurait une petite tare que ces braves gens cherchent à dissimuler tant bien que mal, Claire n'en reste pas moins l'adorable femme que je connais... c'est important.

Sur cette amoureuse réflexion, il se mit à son bureau.

En soulevant le buvard posé sur ses paperasses, il fut tout étonné de découvrir un bouton de rose thé.

—Tiens, tiens, murmura-t-il, que veut dire cette fleur ?

Et soudain une émotion très douce attendrit exquisement son cœur. Il venait de se souvenir que la jeune fille portait à son corsage un bouquet de roses semblables qui ajoutait un charme de plus à la fraîcheur de sa toilette.

—Chère bien-aimée, murmura-t-il en posant avec passion ses lèvres sur la fleur embaumée, seras-tu jamais à moi ?

Oh ! oui, je le veux, il le faut, tu seras ma femme !

Aimer, quelle joie ; être aimé, quelle ivresse !

Et il demeura pensif, le regard attendri, enveloppant la fleur qui parlait si éloquemment à son cœur.

Cependant les Delaroche, en sortant de chez Georges, visiblement satisfaits de cette entrevue, et, d'ailleurs tentés par le gai soleil qui ruisselait sur le paysage en ondes dorées, projetèrent d'aller faire un tour jusqu'au Bois, en traversant les superbes pelouses du Ranelag.

Les deux époux encore sous le coup des émotions qu'avait fait naître en eux le gros événement de la journée n'échangeaient que de brèves et rares paroles.

Delaroche, surtout, attendait que sa femme émit son opinion pour se permettre de donner la sienne.

De plus son cerveau épais démêlait mal l'assemblage toujours

confus de ses pensées, et ce lui était un plaisir d'entendre formuler, en termes clairs et précis, par sa femme, ce qui chez lui demeurait à l'état de réflexions brutes.

Claire marchait à quelques pas devant eux, ravissante de jeunesse sous son ombrelle qui la baignait toute de reflets roses.

Autour d'eux, en approchant du bois, les équipages emportés par de fringants attelages passaient dans un nuage de poussière avec, aux moyeux des roues, des soleils de lumière. Des cavaliers galopaient hardis et gracieux, des femmes élégantes en toilettes claires se reconnaissaient, se saluaient souriantes.

C'était la vie étincelante des riches par un après-midi printanier.

M. et Mme Delaroche, dans leur mise trop cossue, n'avaient jamais éprouvé avec plus de plénitude le sentiment de leur fortune.

Il leur semblait maintenant faire partie, eux aussi, de ce monde brillant qu'ils avaient autrefois entrevu, comme en rêve, alors qu'ils piochaient avec acharnement dans l'obscur magasin de la rue des Francs-Bourgeois.

Ils venaient de s'installer sur des chaises de fer placées au hasard le long des pelouses. M. Delaroche allumait un cigare avec béatitude, quand il se sentit frapper un peu rudement sur l'épaule, en même temps qu'une voix joviale et sonore prononçait ces mots :

—Tiens, monsieur et madame Merlin ; bien le bonjour.

L'interpellation était si inattendue, si soudaine que l'ex-passementier se dressa comme mû sous la secousse d'une pile électrique.

Mme Delaroche, plus maîtresse d'elle-même, eut cependant un frémissement involontaire.

—Ah !... comment... c'est vous... monsieur Masseron... pas possible ? fit-elle en essayant un sourire qui avorta et n'offrit qu'une amère grimace... Par quel hasard vous trouve-t-on par ici ?

Celui auquel elle s'adressait et qui venait de leur causer cette désagréable surprise était un grand gaillard de cinquante ans environ, comme eux ancien commerçant retiré, et propriétaire d'une petite maison à Nogent, située non loin de celle qu'habitait les Merlin. Des relations s'étaient établies entre eux par similitude de situation et de goûts.

Les deux ménages — M. Masseron était marié et père d'un grand garçon qui avait maintenant vingt-cinq ans environ — avaient échangé des politesses, dinaient ensemble quatre ou cinq fois par an.

Le voisin, un enragé pêcheur à la ligne, avait fait avec Merlin, également friand de ce sport inoffensif, d'interminables parties sur les bords de la Marne où ils s'indiquaient mutuellement les bons endroits.

Le nouveau venu n'avait point remarqué la stupeur des passementiers ; il répondit :

—Mais c'est bien plutôt à vous que je demanderais cela ?...

Ah ça ! cachotiers que vous êtes, qu'êtes-vous donc devenus ?

Tout à coup vous avez disparu, on ne vous a plus vus dans le pays. Trois, quatre fois j'ai sonné... personne...

—Mon Dieu, c'est vrai... vous avez dû être fort étonné, je comprends ça... reprit Mme Merlin dont l'imagination fertile travaillait à parer ce contretemps. Mais voilà... il nous est arrivé subitement une mort dans la famille ; vous savez ce grand oncle dont nous vous avons parlé souvent, à Sans... Le pauvre homme, une attaque d'apoplexie foudroyante !... Oui, en trois jours, et pourtant aussi fort, aussi solide que vous, M. Masseron.

On aurait donné de l'or sur sa santé... et puis il fallait que nous soyons là, vous comprenez ; le temps pressait, pas moyen de prévenir les amis de notre départ.

Maintenant elle était lancée, elle avait trouvé son mensonge, et avec la volubilité d'élocution particulière aux femmes, elle allait, elle parlait, noyant son interlocuteur sous un déluge de phrases à côté, de détails inutiles.

—Enfin, voilà, fit M. Masseron, quand elle se fut arrêtée à bout de salive ; que voulez-vous, c'est chacun son tour d'y passer !...

Il allait continuer, quand un mouvement de Claire sur sa chaise lui coupa la parole.

D'une gracieuse inclination de tête, elle venait de saluer un passant qui s'approchait d'eux.

C'était M. Latouche, également en promenade.

Mme Delaroche fronça les sourcils, craignant des complications ; d'autre part, elle était heureuse de montrer à l'ancien voisin qu'ils connaissaient maintenant des gens décorés.

Quelques mots banals furent échangés, et M. Latouche se tint auprès de Claire qu'il félicita galamment de sa toilette, et avec qui il s'entretint de la représentation de l'Opéra-Comique où il était allé la veille.

La conversation reprit entre les voisins de Nogent.

—Alors, vous voilà dans les gros bonnets, maintenant, fit en riant M. Masseron... Ah ! papa Merlin, ajouta-t-il en tapant familièrement sur le ventre de l'ancien passementier, vous n'avez pas l'air de maigrir !...

On se paie du bon temps par ici, hein ?...

A ce nom de Merlin, les deux époux tressaillèrent ; M. Latouche,

occupé près de Claire, avait soudain tourné la tête et jeté un coup d'œil perçant ; mais il reprit très vite son sourire.

— Alors vous habitez maintenant ?... Car je serais bien aise de venir vous surprendre un de ces jours, avec la bourgeoise... Et puis les gardons s'ennuient là-bas ; il faudrait penser à les taquiner un peu. Voyons, où est-ce ?...

Mme Delaroche était au supplice ; elle ne savait comment répondre à l'interrogation directe du voisin, car elle ne tenait pas à ce qu'on sût à Nogent sa nouvelle adresse.

Comme elle cherchait un biais, un sifflement strident se fit entendre.

— Ah ! diable ! dit M. Masseron, voilà mon train qui arrive ! Je suis capable de le manquer ; je n'ai que le temps de courir.

Et il tendit vivement la main aux Delaroche.

— Au revoir, père Merlin !... Madame, au plaisir. Ecrivez-nous votre adresse, pas ?

Puis il partit en courant, à grandes enjambées.

En le voyant enfin s'engouffrer dans la gare, les ex-passementiers poussèrent un long soupir de soulagement.

M. Latouche, mis en éveil une première fois, avait de nouveau tendu l'oreille, et, cette fois le nom donné à ses voisins lui était arrivé très distinctement.

Il dit encore quelques mots à chacun, puis il prit congé et continua sa promenade. Mais il marchait, à présent, la tête penchée sur la poitrine, comme absorbé par de laborieuses réflexions ; et la canne qu'il portait d'ordinaire derrière son dos, en flaneur, en la balançant au rythme de son pas, avait des mouvements fébriles. On eût dit qu'elle marquait le travail difficile et heurté de certaines pensées.

— Merlin... Merlin... murmurait M. Latouche entre ses dents... Pourquoi diable ce bonhomme les appelait-il Merlin ?

Et les gardons... Nogent ?

Il faudra que j'éclaircisse cela, ça va être intéressant... très intéressant peut-être ?...

Et brusquement, il ramena sa canne sous son bras et se frotta vigoureusement les mains, comme satisfait...

Cependant les Delaroche étaient rentrés chez eux agités et très contrariés.

Cette simple rencontre, tombant au milieu de la félicité sans mélange qu'ils étaient en train de savourer, leur avait causé la plus profonde émotion.

Dans le premier moment, tout occupés qu'ils étaient à chercher un mensonge plausible, ils n'avaient pensé qu'à la difficulté présente ; maintenant, plus calmes, et livrés à eux-mêmes, ils envisageaient toutes les conséquences de l'incident, et ils se sentaient envahis de mille craintes. Brusquement, le passé, qu'ils croyaient la veille encore effacé, venait de reparaitre, menaçant peut-être ?

Il leur semblait avoir senti sur leurs épaules s'appesantir lourdement la main terrible de la justice. En vain essayaient-ils de raisonner, ils sentaient tout leur échafaudage de bonheur ébranlé.

Claire fut très surprise, et même affectée, de ce changement soudain.

Elle se sentait, au contraire, le cœur si joyeux, elle avait emporté de la visite de l'après-midi tant et de si douces espérances ; combien douces et secrètes !

Au dîner, elle voulut badiner comme elle en avait l'habitude, mais sa gaieté se heurta contre des visages sombres, contre les mines renfrognées et graves de ses parents. Ses rires les plus sonores retombèrent sans écho dans un silence morne.

Dès ce jour, la maison de la rue de la Pompe, si animée, si vivante auparavant, tomba dans la tristesse.

Delaroche et sa femme avaient maintenant de longs conciliabules après les repas, quand la jeune fille était remontée dans sa chambre.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

XI

(Suite)

— Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur !

— Aie confiance !

Il embrassa la bonne femme. Il embrassa Jean Violaines aussi et partit entre les gardarmes, en se retournant bien souvent vers la Pierre-de-Marbre.

Il venait d'y être malheureux, mais depuis près d'une année il y avait connu le bonheur.

Ce jour qui naissait et dont l'aube grise apparaissait à peine au-dessus des arbres de la forêt, devait voir la vente des meubles et du bétail de la ferme.

Mais l'huissier consentit à surseoir.

La mort du père Violaines qui était riche allait permettre au fermier de payer au département ce qui lui était réclamé, les frais faits jusqu'à ce jour, et les dettes accumulées.

Jean pourrait même racheter les terrains vendus peu à peu et augmenter la ferme.

Après les funérailles du vieux Violaines, quand la tranquillité fut revenue à la Pierre-de-Marbre, Marie-Thérèse pensa qu'elle avait, envers Liette, un devoir à remplir.

Elle partit sur-le-champ pour Paris.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

Hors de danger

I

Marie-Thérèse trouva Juliette rue Saint-Séverin.

— Ne vous réjouissez pas trop, lui dit-elle, car je ne suis pas seulement une messagère de bonnes nouvelles, j'ai aussi de mauvaises choses à vous apprendre.

— Oh ! dites, parlez, parlez... Vous ne seriez pas venue si malgré tout, vous n'aviez pas eu à me rendre l'espérance.

— Espérez, Liette, espérez, mon amie.

Alors elle lui raconta l'arrivée de Charlot et de Bertine à la Pierre-de-Marbre. Elle lui dit que l'histoire des enfants, que Liette elle-même lui avait confiée quelques jours auparavant, avait fait naître ses soupçons. Elle n'avait pas voulu en parler à Liette, à ce moment-là, mais, de retour à la Pierre-de-Marbre, elle avait provoqué bien sa fille.

Mais, au milieu des larmes de joie de Liette, de ses transports, de son indescriptible émotion, elle dut lui dire aussi le drame qui avait fait que Marie-Thérèse n'avait pu écrire tout de suite à Liette.

Elle ne révéla pas que Borouille était le fils abandonné autrefois ; non, non, cette atroce vérité, elle la gardait pour elle seule, la pauvre Marie-Thérèse, tout au fond de son cœur. Mais il fallut bien annoncer à Liette la nouvelle disparition de Bertine. Alors, Liette baissa la tête. Un peu de lumière avait lui dans sa vie ; maintenant elle était plongée dans les ténèbres.

Et comme elle se taisait, abîmée dans son désespoir :

— Ma pauvre amie, fit Marie-Thérèse, je vous ai dit d'espérer tout à l'heure. J'ai mes raisons pour cela. Charlot et Bertine s'aiment tendrement. Ils ne peuvent plus vivre séparés et si Charlot, lui, est dans l'impossibilité de rien tenter pour retrouver son amie, il n'en est pas de même pour Bertine...

— Oui, oui, disait Liette, je comprends, je comprends...

— Bertine sait qu'à la Pierre-de-Marbre on lui apprendra ce qu'est devenu Charlot. Quand elle le voudra, tous les renseignements lui seront donnés.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Ayons donc patience. Peut-être attendrons-nous quelques jours. Bertine, effrayée, n'osera sans doute se rapprocher de nous. Mais elle finira bien par faire quelques tentatives et nous en profiterons.

— Oh ! mon Dieu ! que vous êtes bonne, Marie, et que vous méritez d'être heureuse !

— Heureuse ! murmura la fermière, les yeux clos, des sanglots venant à ses lèvres.

Mais elle se raidit contre la douleur.

— Comptez donc sur moi, je vous avertirai.

Mais Liette eut un ineffable sourire d'orgueil maternel :

— Oh ! je pars avec vous, Marie ; je veux me rapprocher de ma fille. Peut-être mon instinct de mère me guidera-t-il. Peut-être la retrouverai-je !...

— Venez donc, Juliette. Notre maison vous est ouverte.

— Et puis, il faut que je parle de ma fille à cet enfant, à ce Charlot qui est son ami, son compagnon d'aventures... J'irai le voir dans sa prison. On ne me refusera pas la permission de lui parler.

—Certes non.

Une crainte s'élevait, pourtant, dans le cœur de Liette. Est-ce qu'elle allait être obligée de recommencer son douloureux pèlerinage à la recherche de Bertine ? Sans ressources, maintenant, comment y arriverait-elle ?

Alors, elle pensa à son mari :

—Il est puissant, puisqu'il est riche. Il m'aidera à retrouver sa fille...

Et elle se rendit, dans la même journée, avec Marie-Thérèse chez Richard Larnaudet.

Elle écrivit son nom : *Liette*, sur une feuille de papier, pour qu'on ne la fit point trop attendre. Elle savait bien que ce nom lui ouvrirait toutes les portes.

En effet, ce fut Richard lui-même qui accourut à elle. Quand il fut en présence de sa femme, il regarda, surpris, comme s'il avait été attristé de la voir seule. Et il dit, avec un reproche que dissimulait mal l'apparente indifférence de sa parole :

—Vous ne m'avez pas amené Bertine ?

—Vous y pensez donc, Richard ?

Il dit, lentement, ému, malgré lui, avec un long regard à Juliette :

—Beaucoup. Je voudrais la voir, la connaître. Elle est belle, n'est-ce pas ?

—On le dit.

Il tressaille, se lève :

—Comment ? Ne le savez-vous pas ? Ne l'avez-vous pas auprès de vous ?

Elle le mit au courant de son martyre :

—Pauvre femme ! Pauvre mère ! murmurait-il. Et c'est ma faute !

Elle se résuma, quand elle voulut lui expliquer la visite de ce jour.

Elle désirait que Richard employât ses ressources à retrouver Bertine :

—Oui, fit le banquier. Et quand je devrais mettre sur pied une armée d'agents pour battre la contrée, pour battre le monde entier, je vous la rendrai, Liette...

Et il ajouta, plus bas :

—Ce sera un moyen de vous prouver que je ne suis pas tout à fait mauvais.

Elle lui donna, sur Bertine et ses compagnons, tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles, en ces recherches.

Quand elle fut pour sortir, il lui prit les mains. Il semblait gêné. Il détournait les yeux peureusement. Mais il avait envie de parler, de lui dire quelque chose de grave, et il n'osait, craignant de se heurter aux souvenirs de cette mère. Pourtant il s'y décida :

—Liette... je pense beaucoup, beaucoup au mal que je vous ai fait... Et je voudrais tant connaître Bertine... Je vivais dans l'égoïsme de ma richesse... Il ne fallait pas venir me troubler et me révéler l'existence de cette enfant... Depuis, je suis malheureux... Liette, me pardonneriez-vous jamais, à cause de Bertine, que je suis prêt à aimer ?

Elle soupira. Elle avait tant souffert que le pardon ne venait pas. Cependant c'était le père, cet homme. Et il suppliait, humble et triste.

—Peut-être ! dit-elle.

Et cette vague espérance amena une larme fugitive dans les yeux de Richard Larnaudet.

Les deux femmes partirent, le soir même. Pendant le long voyage, il ne fut question que de Bertine. Liette redemandait vingt fois à Marie-Thérèse les mêmes détails et la fermière, complaisante, recommençait, souriant avec tristesse.

Elle faisait le portrait de Bertine, disait combien elle était aimable, soigneuse, infatigable au travail.

Et Liette embrassait Marie-Thérèse :

—C'est vous qui l'avez sauvée. C'est à vous que je devrai de la revoir.

A la Pierre-de-Marbre, elle pleura longtemps en voyant le lit où, trois jours encore auparavant, avait couché sa fille. Des vêtements étaient restés, qui appartenaient à Bertine, et aussi de petits ouvrages de couture inachevés. Et même un livre, acheté par Violaines, à la ville, et où il était question de deux enfants abandonnés, comme elle et comme Charlot. Ce livre, elle en lisait quelques pages dans les soirées si longues de l'hiver, à la campagne. Et, fiévreuse, Liette montra un morceau de papier qui marquait la page où la lecture en était restée. Sur ce papier, Bertine avait écrit, en s'amusant, plusieurs fois son nom.

C'est son écriture ! dit la fermière.

Alors Liette, tout en larmes, embrassa ce nom de Bertine. Elle serra précieusement le papier contre son cœur, comme une chose précieuse, la première qui lui vint de sa fille.

Elle consacra les jours suivants à faire des courses dans les environs ; entrant dans toutes les fermes, dans toutes les auberges, laissant partout, à tous les carrefours, un lambeau de son pauvre cœur déchiré par les découragements.

Mais elle ne put rien savoir de Bertine.

Heureusement elle avait appris, par une lettre de Richard, que le banquier avait commencé des recherches de son côté.

Elle ne perdit pas l'espoir.

Le lendemain elle était à Charleville et se présentait chez M. de Milberg. Elle avait hâte de voir Charlot et de s'entretenir avec lui de Bertine. Elle se présentait à Milberg avec une lettre de Marie-Thérèse. On lui permit tout de suite d'aller visiter Charlot à la maison d'arrêt.

Quand on amena l'enfant au parloir et que Liette lui eut dit qu'elle était la mère de Bertine, Charlot se jeta dans ses bras

—Où est elle ? L'avez-vous retrouvée ?

Elle le consola, lui rendit un peu de calme ; et, l'attirant auprès d'elle, prenant dans ses mains les mains du jeune garçon, elle lui fit dire sa triste histoire et celle de Bertine. Et dès les premiers mots, quand il raconta les sinistres souvenirs de la Berlaude et de la ruée de la Parcheminerie, elle se rappelait l'enfant qui la regardait jadis, avec de bons yeux si rêveurs et qui aimait à se faire embrasser. C'était vraiment un écho de sa fille qu'elle entendait dans les paroles de ce brave garçon ! Elle ne se rassasiait pas de l'interroger. Et lui ne se lassait pas de parler d'elle. Il avait tant de choses à dire, tant de misères !

Et, ce qui frappait droit au cœur maternel de Liette, c'est qu'au milieu de toutes ces misères, sa fille était restée honnête !... Honnête malgré tout les découragements, les rebuffades, les injustices, les déconvenues ! Honnête malgré les conseils de Borouille ! Honnête malgré les entraînements de l'exemple ! Et Charlot, avouant tout, disait aussi que, grâce à elle, il n'était pas devenu mauvais ! Il avait presque succombé, un jour, il avait été faible, un moment. C'était Bertine qui l'avait tiré de l'abîme où il roulait et lui avait rendu courage !

Elle écoutait, la mère, dans un ravissement.

Et déjà, sans la connaître, elle était fière de sa fille !

Elle quitta Charlot, mais ce fut, grâce à la protection de Milberg, pour revenir le lendemain et les jours suivants ; du reste, Milberg, dont l'enquête sur Charlot se poursuivait activement, se proposait de rendre bientôt le jeune garçon à la liberté. Il avait, en effet, fait interroger les chefs sous la direction desquels avait travaillé Charlot ; il avait contrôlé les renseignements de Mabillet, et de tout ce travail résultait pour lui la conviction qu'il avait affaire à une honnête et droite nature. La liberté, pour Charlot, ce n'était donc plus qu'une question de quelques heures. Et Milberg, le lendemain du jour où il aurait fait cet acte de justice, se promettait d'envoyer sa démission.

Le remords de Borouille le poursuivait. Il ne pouvait plus faire partie de la magistrature, alors qu'il se savait le père du féroce garçon. Quelque jour Borouille reparaitrait. Et il voulait fuir le plus loin possible pour ne pas voir les débats d'une cause célèbre où chaque mot tomberait sur son âme en la brûlant.

Il était veuf, riche, sans enfants. Il pouvait à sa guise adopter Charlot sans famille, lui consacrer sa vie, faire de lui, en développant les précieuses qualités de ce jeune cœur, un honnête homme, et ainsi, l'ayant sauvé, il reprendrait peut-être un peu de tranquillité d'esprit. La faute de jadis avait jeté un bandit à travers le monde. Son remords d'à présent donnerait à la société un homme qui lui serait utile. Il avait fait un malheureux, il ferait un heureux. Il expierait ainsi et ainsi serait moins coupable.

II

Qu'est devenue Bertine ?

Après l'arrestation de son ami, elle avait fui jusqu'à Charleville. Harassée par cette nuit d'insomnie et de marche, elle était entrée dans une auberge, près de la Meuse, et avait dormi toute la journée. Heureusement elle avait quelques sous. En les économisant avec avarice, elle pouvait vivre huit ou dix jours et chercher de l'ouvrage. Mais elle avait hâte de savoir ce qui était arrivé après son départ de la Pierre-de-Marbre.

Elle se procura un journal. Elle n'y vit rien. Ce fut le lendemain seulement que les journaux rendirent compte du crime. Elle apprit ainsi que Borouille s'était évadé, mais que l'arrestation de Charlot, ayant été maintenue, le jeune garçon avait été conduit à la maison d'arrêt de Charleville.

Si près d'elle ! Pendant la journée elle se fit renseigner et passa sur la place déserte où est située la prison. Elle regardait cette triste maison et soupirait en pensant que derrière ces murailles jaunes son Charlot se lamentait, sans doute.

Elle revint sur cette place, tous les jours, avec la vague espérance qu'elle réussirait peut-être à apercevoir Charlot.

Et une fois elle s'y croisa avec une femme à cheveux blancs, à figure très douce, qui sonnait à la porte de la prison et entrait.

C'était Liette, c'était sa mère...

Le soir même de ce jour-là, elle était allée, désespérée, s'asseoir sur un tas de pièces de bois, aubord de la Meuse, et elle pleurait silencieusement en regardant couler l'eau. Elle ne trouvait pas

d'ouvrage. C'était le calvaire d'autrefois, après le départ de chez le contrebandier. "D'où sortez-vous ? Avez-vous des papiers ? Elle n'osait répondre.

L'ombre descendait doucement sur la rivière. Elle n'y prenait pas garde. Elle se disait que mieux valait en finir tout de suite, qu'elle n'avait plus besoin de vivre, puisque Charlot n'était plus là.

Elle n'aperçoit pas derrière elle un homme qui la regarde, qui suit ses mouvements et qui cherche à voir ses traits. Elle se lève, descend vers la berge, et, voulant mourir, se retourne pour s'assurer que personne ne l'en empêchera. Et deux exclamations s'échangent. L'homme et la jeune fille se sont reconnus, et l'homme se précipite vers Bertine.

— Bertine !

— Criquet !

C'était l'infirmes, en effet.

— Eh bien ! dis donc, Bertine, je suis arrivé à temps, hein ?

— Oui, dit-elle, sombre. Si tu n'étais pas venu, ce serait fini.

— Tu es malheureuse ?

— Oui. Tu ne sais donc rien de ce qui est arrivé ?

— Si, je suis tout, au contraire. Vois-tu, j'ai eu tort de ne pas vous suivre. Ah ! si c'était à recommencer !... Borouille m'a obligé à revenir avec lui à la villa du général. Nous avons failli être pincés. Depuis ce temps-là, je me cache... Oui, oui, je sais tout ce qui s'est passé à la Pierre-de-Marbre. Je l'ai lu dans un morceau de journal... Charlot est arrêté. Pourquoi ?

— Pour rien. Nous sommes si habitués aux injustices !

— Écoute, ma Bertine, j'ai été coupable, moi, puisque j'ai suivi Borouille ; mais, je te le dis, j'en ai assez. Je veux travailler à être honnête comme toi et comme Charlot... Eh bien ! j'ai une idée...

— Laquelle ?

— Tu as tort de te sauver. On te cherche peut-être, mais pas pour te faire de la peine. Eh bien ! mon idée, la voici : je vais aller jusqu'à la Pierre-de-Marbre. Je m'informerai de ce qui s'y passe. Je saurai ce que tu as à craindre et je viendrai te le dire. Mais tu vas me promettre de ne pas te jeter à l'eau.

— Oui. Mais si tu rapportes de mauvaises nouvelles, ce sera bientôt fini, va !

— Où pourrais-je te revoir ?

— Je couche dans une auberge tout près d'ici. Je te la montrami.

Ils remontèrent ensemble.

— C'est là, dit-elle, en lui désignant une petite maison verte, avec des tonnelles.

— Dans trois jours, dans deux jours peut-être, je serai près de toi.

— J'ai assez d'argent pour vivre encore trois jours. Après...

Elle fit un geste significatif en montrant la Meuse qui coulait maintenant toute noire dans la nuit froide.

III

Le lendemain dans l'après-midi, Criquet arrive à la Pierre-de-Marbre.

Il a mendié le long du chemin. Il est infirme. On lui refuse rarement.

Assi au bord du bois, il dévore une croûte de pain. Puis, quand il a fini, il se dirige vers la ferme.

Marie-Thérèse l'aperçoit, le prend pour un mendiant et cherche quelques sous dans la poche de son tablier. Elle les lui tend. Il accepte. Mais, au lieu de partir, il attend, se dandinant tantôt sur sa bonne, tantôt sur sa mauvaise jambe.

— Que voulez-vous donc ?

— Vous dire deux mots, en secret.

Marie-Thérèse s'éloigne un peu avec lui.

— Parlez, personne ne peut nous entendre.

— Je sais que vous êtes une bonne femme et que vous ne voudriez pas me faire arriver de la peine. Je sais aussi qu'on vous a raconté notre histoire et que vous me connaissez de nom. Je suis Criquet.

— L'ami de Bertine ? l'ami de Charlot ? dit-elle avec vivacité...

Puis, tout à coup, avec une sorte de terreur, elle ajouta :

— Le compagnon de Borouille ! Que désirez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je suis venu vous dire que Charlot et Bertine ne méritent pas qu'on les emprisonne. Ils n'ont rien fait. Je suis venu vous dire que Bertine est désespérée et que, si personne ne vient à son secours, elle a pris la résolution de mourir. Elle allait se jeter dans la Meuse, simplement, quand je suis arrivé.

— Vous savez où est Bertine ? dit Marie-Thérèse avec joie.

— Oui. Je l'ai quittée hier soir, et elle m'attend. Si je ne lui rapporte pas une bonne réponse, si elle voit qu'elle est, de nouveau, abandonnée de tout le monde, alors, plouff ! Dans l'eau !

— Mais rien ne menaçait Bertine. Elle a eu tort de s'enfuir !

— Elle a peur. Elle est payée pour cela... Et je me suis dévoué, moi, au risque de tomber dans une souricière...

Il s'arrêta, en voyant deux hommes s'approcher de lui et de Marie-Thérèse. Vêtus de redingotes noires, portant la moustache, l'un des deux ayant en plus les favoris, ils n'avaient pas l'air de paysans, même endimanchés.

— En voilà, ça sent le roussin ; je m'en doutais, fit l'infirmes.

C'étaient deux agents, en effet, mais de ceux que Richard Larnaudet avaient envoyés à la recherche de Bertine. Ils étaient en surveillance à la Pierre-de-Marbre, pendant que leurs camarades battaient le pays aux alentours. Ils avaient le signalement de Bertine et de ses trois compagnons d'autrefois. De Charlot ils ne s'occupaient pas, puisqu'il était sous les verrous ; mais Borouille et Criquet étaient libres, et cela pouvait leur servir à retrouver les traces de la jeune fille. En apercevant l'infirmes, ils avaient flairé en lui Criquet, le boiteux, et rôdaient autour de Marie-Thérèse.

Marie-Thérèse leur avait donné l'hospitalité à la ferme, car Liette l'avait prévenue de leur mission pacifique.

Elle rassura donc Criquet,

— Ce sont des agents, en effet, dit-elle, mais vous n'avez rien à redouter d'eux...

Elle les appela. Ils s'approchèrent. Elle désigna Criquet :

— Ce garçon va vous conduire vers Bertine, dit-elle.

— Où se cache-t-elle ?

— Oh ! oh ! fit Criquet, je suis prudent, moi. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne me trompez pas et que vous ne tromperez pas Bertine ?

— Tout simplement ceci, dit Marie-Thérèse : nous cherchons Bertine pour lui faire connaître son père et sa mère...

— Son père et sa mère ! Ah ! mon Dieu ! oui, oui, je vous crois... Vous n'oserez pas abuser de ces deux noms-là pour me tromper. Et puis, j'ai confiance en vous, moi, dit-il, en s'adressant à Marie-Thérèse. Je vous conduirai auprès de Bertine quand vous voudrez.

Les agents avaient des instructions particulières de Richard Larnaudet. C'était à lui qu'ils devaient ramener Bertine, et Richard n'avait pas parlé de Liette. Ils télégraphièrent au banquier. Le soir même, Richard répondait qu'il prenait l'express pour Charleville et qu'il arriverait dans la nuit. Il leur donnait rendez-vous, à l'hôtel de France, le lendemain matin.

Le soir, les agents partirent en voiture avec Criquet et Marie-Thérèse. Celle-ci avait voulu les suivre. Elle avait pour Liette une amitié de sœur, et pour Bertine une tendresse de mère. Elle serait heureuse de leur bonheur à toutes deux ; et elle avait si rarement l'occasion d'être heureuse qu'elle désirait profiter de ces sourires et de ces larmes de joie, qui étaient son œuvre, à elle.

Bertine n'avait pas quitté la petite chambre de l'auberge où elle était descendue, quelques jours auparavant.

Ce fut là que Marie-Thérèse entra, toute seule. Bertine, assise près de la fenêtre, regardait toujours la Meuse, qui l'attirait.

— Bertine ! Mon enfant !

Elle se retourne, jette un cri et tombe dans les bras de la fermière.

— Oh ! maîtresse, vous êtes venue ?

— Mais oui, méchante enfant...

Et, au lieu de la gronder, elle l'attire sur ses genoux, la caresse. Bertine pleure. Elle la laisse pleurer. Bertine se tait. Une question est sur ses lèvres ; elle n'ose la formuler. Il faut que Marie-Thérèse devine :

— Charlot, n'est-ce pas ?

— Oui... Charlot !... Oh ! maîtresse, il n'est pas coupable, sauvez-le !

— Charlot sortira de prison dans quelques jours, demain peut-être.

— Vraiment ! Oh ! maîtresse, vous ne me trompez pas ?

— Et Charlot a trouvé dans le magistrat qui l'a interrogé, un protecteur qui désormais ne l'abandonnera plus.

— Ah ! fit Bertine, subitement redevenue pâle, et nous serons de nouveau séparés, et pour toujours, sans doute ?

— Oh ! vous, mon enfant, un bien plus grand bonheur vous est réservé.

Elle secoua sa jolie tête ; mais ses yeux questionnaient la paysanne.

— Il n'y a pas de bonheur pour moi loin de mon Charlot ! dit-elle. De quoi donc voulez-vous parler ? A quoi faites-vous allusion ?

— Je n'ai pas le droit de vous en dire davantage, mon enfant ; mais demain — demain sûrement — sera pour vous un jour de grande joie, et dont vous vous souviendrez toute votre vie.

Les deux agents étaient allés attendre Richard à la gare. Quant à Criquet, il était assis à la porte de Bertine et ne s'était pas montré.

Marie-Thérèse le fit entrer. Il sautilla jusqu'à son amie.

— Alors, tu es contente, ma petite Bertine ?

— Oh ! mon pauvre Criquet ! je serais morte, plutôt que de paraître à la ferme !... Et elle l'embrassa.

IV

Le matin, vers sept heures, Marie-Thérèse et Bertine étaient à la porte de leur chambre.

Bertine alla ouvrir, croyant voir Criquet.

Un homme qu'elle n'avait jamais vu entra.

C'était Richard, les lèvres tremblantes, le cœur agité de battements précipités.

Il s'arrête sur le seuil. On dirait qu'il a peur. Marie-Thérèse à tout compris. Elle devine que, celui-là, c'est le mari de Liette, le père de Bertine ; car, au moment où la porte s'est ouverte, elle a aperçu les deux agents qui l'accompagnaient, ceux-là qu'elle avait reçus à la Pierre-de-Marbre.

Lui, s'approche de Marie-Thérèse, et, d'une voix étouffée :

— Bertine, n'est-ce pas ?

Elle répond d'un signe de tête. Elle est troublée, elle aussi. Et Bertine considère cet inconnu avec surprise.

Il s'assied et reste quelque temps silencieux.

Cette jeune fille distinguée, malgré la pauvreté presque misérable de ses vêtements, au regard si loyal et si doux, si belle dans sa modestie et sa timidité, c'est Bertine, c'est sa fille ! Cette misère qu'il voit, c'est lui qui en est cause ! Et ce n'est pas sa faute s'il la retrouve honnête, pure, sans reproche !

Il est étrangement remué et jusqu'au fond de l'âme.

Marie-Thérèse craint de gêner, par sa présence, les effusions de cet homme. Elle embrasse Bertine, lui glisse deux mots à l'oreille !

— Ne craignez rien de lui... Ecoutez bien ce qu'il va vous dire :

Et elle sort. Richard ne la retient pas ; au contraire, il la remercie d'un regard. Et il reste seul avec Bertine étonnée.

— Mademoiselle, dit-il, vous ne me connaissez pas... vous ne m'avez jamais vu... mais permettez moi de vous rassurer de suite et d'attirer votre confiance... Considérez moi comme le meilleur de vos amis... Vous avez beaucoup souffert, je le sais.

— Qui donc vous l'a dit ?

— Des personnes qui vous aiment.

— En dehors de Charlot et de la maîtresse de la Pierre-de-Marbre, je ne connais personne qui me porte intérêt.

Il y avait de l'amertume dans ces paroles.

— Au moins, dit-il, pour toutes vos misères, vous n'avez pas gardé de la haine dans votre cœur ?

— De la haine ? Contre qui ?

— Contre ceux qui ont été les premières causes de vos souffrances, contre ceux qui vous ont abandonnée dès votre naissance.

— Mon père, ma mère, n'est-ce pas ? demanda-t-elle rêveuse.

— Votre père et votre mère, oui.

— Je n'ai pas de haine contre eux. S'ils vivent, ils sont encore plus à plaindre que moi, puisqu'ils ont le souvenir, c'est-à-dire le remords.

— C'est vrai ! dit-il en baissant la tête.

— Du reste, je ne les crois pas coupables... ma mère surtout...

— Et d'où vient cette... pieuse croyance ?

— Je ne sais pas.

— Pensez-vous souvent à votre mère ?

— Oui, souvent... J'ai cru, pendant longtemps, qu'un hasard me la rendrait... Je rêvais d'elle presque toutes les nuits...

— Et maintenant ?

— Oh ! c'est fini, je n'y pense plus. J'ai perdu l'espérance...

— Vous avez tort !

Elle tressaillit.

— Pourquoi, monsieur ?

— Si quelqu'un venait vous dire : " Ne perdez pas tout espoir. Au contraire, peut-être n'avez-vous jamais été aussi près de retrouver vos parents !... "

— Monsieur oh ! monsieur ! dit-elle, dans une agitation indescriptible, que savez-vous ? Mon père, ma mère... vous les connaissez ? Ils vivent ? Ils ne m'ont pas oubliée ?...

Il hésita. Qu'allait-il répondre ? Un cruel combat se livrait en lui, entre son amour naissant pour cette adorable jeune fille et le remords de l'abandon d'autrefois...

— Oui, dit-il oui, je connais votre mère...

— Et mon père ?...

— Vous demandez votre père ? Vous l'aimeriez donc, s'il vous était rendu !

— Oh ! si je les aimerais, lui et elle !

Et elle joignit les mains, le visage tout mouillé de larmes.

— Votre père, mon enfant, je ne le connais pas... peut-être votre mère voudra-t-elle vous parler de lui... vous dire ce qu'il est devenu, vous prendre par la main et vous conduire dans ses bras... elle le peut...

— Et ma mère ? parlez-moi d'elle, monsieur, puisque vous êtes son ami.

— Votre mère est une sainte, ses vertus sont admirables. Elle fut obligée de vous abandonner autrefois, après des misères sans nombre, presque mourante à force de privations et, si elle vous aban-

onna, ce fut parce qu'elle sentait que la raison s'en allait de son cerveau ; elle devenait folle, elle voulut même un jour se tuer avec vous, puis, ayant eu horreur de ce qu'elle avait tenté de faire mais comprenant que bientôt elle ne vous protégerait plus, elle vous conduisit au bureau de l'Assistance publique.

— Ma pauvre maman !

— Vous avez raison de la plaindre. Lorsqu'elle sortit de l'hospice, elle était complètement folle... Elle resta folle de longues années...

— Et mon père ? Où était-il donc ? Pourquoi ne la protégeait-il pas ?

— Votre père l'avait délaissée depuis longtemps... Il était ambitieux, faible de caractère... Il avait quitté la France... Pour faire fortune...

— Pauvre, pauvre maman ! répéta-t-elle.

Et elle parait, un moment, absorbée dans une rêverie.

Puis, tout à coup, prenant les mains de Richard :

— Si vous êtes venu, c'est que ma mère n'est pas loin !

— Elle n'est pas loin, en effet... je puis même, si vous le désirez, vous conduire tout de suite auprès d'elle.

Elle se met à rire et, tout à la fois, à sangloter.

— Si je désire ! dit-elle, si je désire ! Oh ! monsieur, je vous en supplie, ne retardez pas ce bonheur d'une minute !...

Et ses mains frémissantes de fièvre serraient de toutes leurs forces les mains de Richard ; ses yeux brillaient, dans ses larmes, et son sourire suppliant affolait le père coupable.

— Venez donc !

Il l'entraîna. Marie-Thérèse les attendait devant l'auberge.

Richard lui demanda :

— Vous savez sans doute où je trouverai Liette ?

— Chez M. Milberg on nous renseignera.

Dix minutes après, Marie-Thérèse se faisait annoncer au magistrat.

Aux premiers mots, Milberg l'interrompt :

— Madame Larnaudet est chez moi, dit-il. Et Charlot est libre depuis hier. Inutile de vous dire que la pauvre femme est enfermée avec Charlot auquel elle fait recommencer, pour la dixième fois, l'histoire de sa fille.

— Sa fille est retrouvée. Je l'amène avec moi...

— Comme elle va être heureuse ! Je vais l'envoyer chercher...

Il sonna un domestique. Presque aussitôt après apparut Liette. Elle embrassa Marie-Thérèse.

— Vos avez des nouvelles de Bertine ? dit-elle, pleine d'angoisse.

— Non, Liette, mais il y a ici un homme qui désire vous parler d'elle.

— Ah ! fit-elle découragée. Je suis prête à le recevoir...

Marie-Thérèse sortit. Elle revint presque aussitôt avec Richard qui tenait par la main Bertine intimidée.

— Richard ! Vous ! dit Liette, se levant brusquement.

Et son regard tombe sur Bertine... Alors, elle se tait... La mère et la fille se regardent... longuement... silencieuses toutes deux... Elles sont indécises, elles sont inquiètes... Comme elle est douce et bonne, cette pauvre femme à cheveux blancs, dont la figure est jeune encore, pourtant !... Voilà ce que se dit Bertine... Comme elle est jolie et modeste, comme elle me regarde avec tendresse cette jeune fille, voilà ce que se dit Liette. Et un vague sourire, à toutes deux, sans qu'elles en aient conscience, leur vient aux yeux et aux lèvres !

Et soudain, Bertine et Liette relèvent la tête et regardent ceux qui sont là, qui assistent à cette scène. Il y a aussi sur tous ces visages amis, des sourires de bonheur. Tout ce monde semble dire à la fille, à la mère ; " Vos misères sont finies. Le bonheur est là... puisez à pleines mains et à force d'adoration réparez le temps perdu... "

Alors, elles comprennent, toutes deux. Bertine fait un pas vers Liette. Liette s'avance aussi. Ses bras se tendent, invinciblement. Et enfin, du fond de son cœur plein d'amour infini, monte ce cri maternel :

— Ma Bertine ! Ma fille. Mon enfant chérie...

Et Bertine s'écroule à genoux, sanglotant, prise d'une crise de nerfs.

— Maman ! Ma bonne maman ! !

Liette l'enveloppe d'une étreinte presque farouche... Elle est enfin retrouvée, cette enfant aimée... Elle désespérait... Tout était contre elle !... Et la voilà, dans ses bras, si belle ! si honnête ! si enviable ! Comme Dieu est bon ! Comme elle oublie les misères et les injustices ! Et que l'avenir sera doux désormais, aussi doux que le passé a été rude !... Elle l'embrasse, elle la serre contre elle, les pleurs de la mère, ivre de joie, se mêlent aux pleurs de l'enfant... Et ces deux nobles créatures ne trouvent rien à se dire... Leurs cœurs se défont en douces et intarissables larmes et elles ne peuvent que répéter : " Mon enfant ! Ma Bertine ! — Maman, ma bonne maman... "

Puis Liette, tout à coup, rencontre le regard de son mari.

Il pleure, lui aussi, le front incliné, humble et malheureux.

Elle quitte Bertine étonnée, elle s'avance vers Larnaudet :
—Vous ne lui avez rien dit... fait-elle à voix basse.
—Je lui ai dit que sa mère était une sainte, que son père était coupable... Je lui ai dit aussi que seule, Liette, vous pouviez lui nommer son père...

—Richard !

—... si vous lui pardonnez ?

Elle revient lentement vers Bertine. Un dernier combat en elle. Va-t-elle, ainsi, donner son pardon à celui par la faute duquel elle a souffert ? Mais déjà le bonheur d'avoir retrouvé sa fille a effacé toute rancune dans son cœur !... Elle se dit qu'elle n'a pas le droit de priver Bertine des caresses paternelles... Elle pardonne...

—Bertine, dit-elle... en montrant Richard tremblant, donne-lui la moitié de ta tendresse. Tu n'as donc pas deviné qu'il est ton père ?...

Elle vient s'agenouiller devant lui. Il passe sa main, que secouent des frissons, tout ému, sur la tête de l'enfant, dans ses cheveux... Il n'ose pas l'embrasser. Il s'en trouve indigne encore.

Et il bégaye, d'une voix presque indistincte :

—Je t'aimerai bien ! Oh ! je t'aimerai bien, mon enfant !

Mais Liette prend Bertine et la met dans les bras de son père.

Et le père et la fille s'étreignent alors, silencieusement.

Milberg était sorti. On le vit tout à coup rentrer avec Charlot. Le jeune garçon n'était pas prévenu qu'il allait trouver là son amie, de telle sorte que surpris, sans parole, il semblait hébété par tant de bonheur.

Et ce fut ce sentiment qu'il traduisit, quand il eut recouvré la voix :

—C'est donc vrai, Bertine, c'est donc vrai qu'on peut être heureux ?

—Plus heureux que tu ne crois, mon Charlot, car j'ai retrouvé mon père et ma mère... qui t'aimeront comme ils m'aiment et qui ne voudront pas nous séparer.

Et la jeune fille lui montra Liette et Richard l'un près de l'autre.

—Et moi aussi, ma Bertine, j'ai trouvé quelqu'un qui a eu pitié de moi... M. Milberg, qui a promis de me garder, de s'intéresser à moi, de faire de moi un homme instruit...

Ce fut ainsi que la journée se passa dans ces effusions. Maintenant Richard et Liette parlaient de l'avenir.

Richard quitterait Paris. Il achèterait une propriété dans les Ardennes, aux environs de Charleville, afin que Liette ne fut pas loin de Marie-Thérèse, afin que Bertine non plus, ne fût pas loin de Charlot, Milberg mettrait celui-ci en pension ; mais Richard et Liette, remariés ainsi que la loi leur en donnait le droit, garderaient Bertine auprès d'eux ; ils l'instruiraient eux-mêmes ou bien lui donneraient des professeurs ; ils avaient été si longtemps privés d'elle qu'ils ne voulaient plus s'en séparer.

Et leurs pensées, descendant plus loin dans l'avenir, voyaient Bertine et Charlot aux bras l'un de l'autre.

Si riche qu'il fût, Richard jugeait que l'affection des jeunes gens l'un pour l'autre était trop profonde, cimentée, rendue indissoluble par trop de misères, pour qu'il fût possible de la briser.

Ils s'aimaient depuis longtemps. Ils s'aimeraient toujours.

Quand Milberg avait demandé à Charlot quelle était la profession qu'il voulait embrasser, le jeune homme avait répondu sans hésiter :

—Je voudrais être soldat. Je m'engagerai quand vous jugerez que mon instruction sera suffisante pour me permettre, en travaillant, d'arriver à être officier.

Et comme il avait fait cette réponse devant Liette et Richard, le banquier lui avait dit :

—Et lorsque tu auras ton premier galon d'officier, Charlot, tu viendras chercher Bertine...

Une seule ombre sur le bonheur de Charlot en ce jour-là.

Il fit sa confidence à son amie :

—Et Criquet, mon pauvre Criquet ?

—Criquet est près de nous, mon Charlot ; mais il n'ose se montrer. Il craint la justice. Il est coupable. On le condamnerait.

Il a quitté Borouille ?

—Oui, pour ne jamais plus retourner avec lui. Il a honte de ce qu'il a fait... Il voudrait réparer le passé...

—Nous le sauverons, Bertine. C'est notre devoir puisqu'il se repent. Dis lui de se cacher toujours. Dans quelque temps, nous nous contenterons de ta mère et nous la prierons de donner à Criquet de l'argent pour qu'il passe en Amérique. Il est intelligent et industriel. Je suis sûr que désormais il sera honnête. Il réussira, là-bas, à vivre, peut-être à se créer de l'aisance.

—Je te le promets, mon Charlot...

Elle hésitait. Elle paraissait avoir encore quelque chose à dire.

—Qu'est-ce que tu as, ma Bertine ?

—Es-tu complètement heureux, toi, Charlot ?

Il baissa la tête et rougit.

—Non, fit-il à voix basse.

—Veux-tu me dire pourquoi ?

—Parce que je pense que j'ai aidé Borouille à voler... alors, je me dis que je ne retrouverai de tranquillité que lorsque j'aurai remboursé au général Auberpin ce que Borouille lui a pris.

Bertine embrassa Charlot.

—J'avais la même pensée, mon ami. Je dirai cela aussi à ma mère. Elle connaît déjà ce vol, puisque tu ne le lui as pas caché. Elle comprendra tes remords et ton désir. Rassure-toi. Et maintenant tu n'as plus rien ?... Tu es complètement heureux ?...

Il l'attira doucement et l'embrassa sur les yeux.

—Oui, dit-il, puisque tu m'aimes encore !

—Si je t'aime ! dit-elle. Oh mon Charlot !

V

Le sort de Criquet fût réglé ainsi que les jeunes gens l'avaient imaginé. Liette se chargea de tout ce passé douloureux, aidée par Richard et par Milberg qui, ayant donné sa démission, avait reconquis sa liberté.

Il est un personnage que nous ne pouvons oublier et qui a joué un rôle important à quelques endroits de ce roman : le brave Papillon.

Bertine et Charlot lui étaient trop reconnaissants du service qu'il leur avait rendu dans la neige de la forêt de Trélon pour ne pas lui faire la vie très douce.

Papillon, sur ses trois pattes, était maintenant le compagnon inséparable de Bertine dans ses courses à travers la campagne ardennaise.

Richard avait bien fait la grimace.

—Il n'est pas beau, ton ami... avait-il dit à Bertine.

—C'est vrai, mais sans lui, tu n'embrasserais pas ta fille...

Et tout à coup riant de toutes ses forces :

—Et puis, père, si tu savais comme il s'entend à faire la contrebande !

Papillon écoutait cela, grave et fier.

Et Richard, souriant, n'avait plus insisté.

VI

Une dernière tristesse pourtant, — comme un rappel du passé déjà lointain, — éclata dans le calme, après des années écoulées.

Mais elle n'atteignait que Marie-Thérèse et Henri de Milberg.

Un jour, Marie-Thérèse arriva au château de Moncorney, où habitait Liette avec son mari.

Elle était d'une pâleur étrange. Ses yeux avaient un regard affolé.

Quand elle fut seule avec Liette, elle déplia un journal et lui lut le récit d'une exécution capitale qui venait d'avoir lieu sur la place de la Roquette, à Paris.

Le condamné avait été arrêté pour meurtre d'un garçon de recette et reconnu, au cours de l'enquête, pour être l'auteur de plusieurs autres assassinats et de vol avec effraction.

C'était un misérable dont le cynisme avait épouvanté Paris tout entier.

C'était Borouille.

En allant vers la guillotine, quand la porte de la Roquette s'était ouverte devant lui, il s'était arrêté, avait promené son regard sur la foule venue pour le hideux spectacle.

Et il avait dit :

—Les frangins sont là ? C'est bon.

Et il avait reçu le coup sans faiblesse.

—Borouille ! répétait Liette en frissonnant ; car elle pensait que celui-là avait été le compagnon de Charlot, le compagnon de sa fille !

Mais Marie-Thérèse tombait dans ses bras presque évanouie.

—Et je ne vous ai pas tout dit...

—Quoi donc ?

—C'était mon fils !

Milberg s'attendait depuis quelques jours à cette exécution.

Lorsque les journaux de Paris lui en apportèrent la nouvelle, il essuya son front chargé de sueur, puis tout à coup, il courut à la chambre où travaillait Charlot.

Et, comme pris de folie, il se mit à embrasser le jeune homme, répétant d'un ton égaré :

—Toute ma vie est en toi, Charlot... toute ma vie...

—Oh ! mon bienfaiteur, mon père !... mon père !

—Ton père, oui, appelle-moi désormais ton père !...

Et il ajouta, plus bas, pour lui-même :

—Là sera l'oubli... La réparation !... ;

VALSE DES BEAUX SOIRS

(Suite)

This system contains the first six staves of the musical score. It begins with a piano introduction marked *scen*. The first staff is a grand staff with treble and bass clefs. The second staff is a vocal line with lyrics: "do". The third staff is a grand staff with treble and bass clefs. The fourth staff is a grand staff with treble and bass clefs. The fifth staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *p* and *giacoso*. The sixth staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *m/*. The system concludes with a grand staff marked *crusc*. Pedal markings (Ped) with stars are placed below the staves.

This system contains the next six staves of the musical score. It begins with a grand staff marked *Animato di piu*. The first staff is a grand staff with treble and bass clefs. The second staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *crp* and *scen*. The third staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *do*. The fourth staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *crp* and *scen*. The fifth staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *do* and *sempre di piu*. The sixth staff is a grand staff with treble and bass clefs, marked *scen*. The system concludes with a grand staff marked *scen* and *8*. Pedal markings (Ped) with stars are placed below the staves.

L'ETOILE FILANTE

Poesie de
E. CASANOVA

Musique de
M. A. BISETZKA

CHANT

Adagio

p

E . toi . le qui sem-

PIANO

Adagio

p

...til . le. Enton e-clat qui brill . le, Dis-moi pourquoi le

soir Quand le ciel se fait noir, Tu glisses comme une om . bre

accel

allegro

Et sur tes sœurs sans nom . bre, Passant comme l'é . clair, Tu sembles

fuir dans l'air? Des à . mes dis - pa - ru . es, A mes yeux appa-

...ru es, 'Seras - tu le réveil? Dis-le, léger so - leil? Dans ta

accel.

course e - phe - me - re Jete vois de la terre, Et mon cœur palpi-

ritabato

. tant — te suit en te per - dant! Dis-le, le - ger so -

f allarg.

p

tranquillo.

...leil? Dis-le, le - ger so - leil?

morendo

ÉCONOMIE DOMESTIQUE



La dame.—Pourquoi donc, Brigitte, ne vous servez-vous pas du balai neuf ?
Brigitte.—Pour une chambre aussi sale que ça ! J'ai pensé qu'il valait mieux prendre le vieux, voyons !

UN MARCHÉ

Assis dans un fauteuil en paille auprès de la cheminée de sa cuisine, le père Collier s'écria tout à coup d'une voix irritée en portant avec effort sa main gauche au long de ses reins.

—Nom d'un mâtin ! mes rhumatismes m'ont toujou' souffrir'. J'pourrai point aller d'main vendre la vache à la fouère.

—J'pourrai point la vendre un tout, l'viau est malade, reprit la mère Collier, une grosse femme en bonnet de coton, qui déposait des fourchettes et des assiettes sur la table pour le repas de midi.

Le mari et la femme se turent.

Depuis plusieurs mois, le couvreur réclamait son argent pour des réparations faites à leur grange ; ils avaient promis de le payer avant la fin de la semaine. Aussi s'étaient-ils décidés, bien à regret, à vendre une de leurs vaches. Naturellement ils voulaient en tirer le plus d'argent possible. Mais le père était malade, quelle fatalité !

Après bien des discussions, ils décidèrent de ne confier leur bête à aucun de leurs voisins. On n'aurait qu'à les filouter d'une pièce de cent sous.

—Si j'envoyais Ernest vendre la vache, dit le père Collier.

—Il est brin malin, fit remarquer sa femme.

—Dame ! c'est bête comme un cheval, mais c'est honnête, i' nous volera pas, li.

—On peut li causer.

La mère Collier cria par la fenêtre :

—Ernest ! Ernest !

On entendit dans le lointain des sifflements qui devinrent de plus en plus distincts, et un gars parut sur le seuil de la porte.

—Tu siffles comme un merle, té gars, dit le père Collier avec bonhomie.

Le gars, surpris de tant de bienveillance, ne trouva rien à répondre. C'était le garçon de ferme. Il soignait les chevaux, curait l'étable, portait leurs repas dans les champs aux outons, lochait les pommes, puis les ramassait dans des paniers. Pour cela, il gagnait cent cinquante francs par an. On le nourrissait en outre et on le logeait dans l'écurie. C'était un gars de dix-sept ans, cœur au travail, comme disait son maître, qui le rudoyait pourtant sans cesse à cause de sa bêtise.

On s'assit autour de la table et on commença à manger avec la lenteur des bêtes qui ruminent.

A la fin du repas, Collier dit avec emphase :

—La mère, sers-nous le café.

La grosse femme se leva péniblement. Quand Ernest eut vu mettre devant lui une tasse à fleurs, il ouvrit les yeux, car les Collier vivaient chichement et on ne prenait le café que dans les grandes occasions.

Le père Collier se recueillit, puis, posant amicalement sa main sur l'épaule d'Ernest, demanda :

—Dis don', mon fieu, crais tu qu' tu pourrais vendre not' vache à la fouère ?

—J'crais ben qu' oui, not' maître, répondit le gars, qui devint rouge comme une tomate.

—Eh ben, tu mettras d'main ta plante neuve et ta casquette et t'iras vendre la vache.

Le lendemain matin, le gars, endimanché, amena sa vache auprès de la maison. Malgré ses rhumatismes, le père Collier était sorti dans sa cour. Appuyé sur son bâton, il regardait sa bête en connaisseur.

C'était une vache au poil rouge tacheté de blanc. Elle avait le front large, les cornes lisses, et des yeux doux comme ceux d'une femme. Sans doute elle était maigre, mais en bonne santé et cela désolait le bonhomme d'être obligé de la vendre, car on aurait pu en trouver un bon prix en l'engraissant.

Tout à coup il dit vivement :

—Tu la vendras chent écus, t'entends ben...

Et il répétait, poursuivi par une idée fixe et comme pour faire entrer les mots dans la cervelle du gars :

—T'entends ben, tu la vendras chent écus, chent écus, chent écus. Si tu pouvais point la vendre chent écus, tu rabattrais deux pistoles. Mais vends-là chent écus, elle les vaut ben...

Il ajouta :

—La laisse point écapper.

En tendant à Ernest un large porte-monnaie en cuir noir cerclé de cuivre, la mère Collier dit :

—J'laisses point filouter t'n argent.

Le fermier, que ses rhumatismes faisaient de nouveau souffrir, s'était accoté contre le mur de sa maison.

Mais il ne cessait de répéter :

—T'entends ben, vends-là chent écus.

—J'entends ben, répondait le gars abasourdi, j'la vendrai chent écus.

La mère accompagna sa vache jusqu'à la barrière de sa cour, et elle donna une dernière recommandation au gars :

—Va, bé gentiment.

—Car "elle en était curieuse" de sa vache et "ça lui faisait deuil de la vendre."

Cependant, Ernest traversait le village, tirant après lui sa vache par une corde. Il aurait voulu que tout le monde fût sur les portes pour le voir passer. Un voisin qu'il rencontra lui dit d'une voix chantonnante :

—Où iou que tu vas, té gars ?

Ernest s'était arrêté et, son bâton sur le musle de sa bête, répondit avec orgueil :

—Mé v'là aller à la fouère ?

—Qui qu' tu vas faire à la fouère ?

—J'vas vendre la vache à not' maître.

—T'es-t-un malin, déclara l'homme gouaillieur en frappant sur l'épaule du gars.

Jamais Ernest n'avait été aussi heureux. A la sortie du village, il tourna sur la gauche et suivit la grand-route qui menait à Vieux-Bourg, chef-lieu de canton, distant de 1 kilomètre, et où avait lieu la foire.

On était à la fin de mai. Une lumière blanche et douce s'étendait sur l'immense plaine toute verte. De place en place, les jaunes purs des colzas en fleurs éclataient au soleil. Le long du chemin, un peu au-dessus des hautes tiges, d'un vert bleu, des seigles s'élevaient les troncs noirs et trapus des pommiers, qui semblaient supporter des corbeilles de fleurs roses et blanches.

Sur la route, c'était un continuel défilé, une lente procession de gens qui se dirigeaient tous vers un même point ; femmes à pied, portant avec précaution des paniers d'où sortait la crête écarlate d'un coq ou le bec jaune d'un canard, voitures à âne, longues gribanes attelées de trois chevaux et chargées de sacs de blé, vaches, chevaux et moutons. Tous, bêtes et gens, s'avançaient lentement. Parfois, le claquement d'un fouet éclatait

MOYEN CERTAIN



Monsieur.—Comment cela se fait-il, Marguerite, que tu mette des gants pour jouer du piano ?

Madame.—Chut ! le bébé dort ! C'est pour ne pas faire de bruit !

OBLIGEANCE



La vieille dame. — Vous ne chiquez pas de tabac, n'est-ce pas, mon petit ami ?
Le petit ami. — Non, madame ; mais je peux vous donner une cigarette.

et on se rangeait tant bien que mal à droite de la route pour laisser passer le boc d'un maquignon. Les roues trop hautes et les brancards trop larges faisaient paraître le cheval un peu gringalet. En dépassant une voiture, il prenait le galop, mais repartait ensuite d'un trot rapide et désuni.

La vache étant docile, Ernest arriva sans difficulté au champ de foire, vaste herbager, à l'entrée de la ville. A droite, des sacs campés debout, autour de pommiers portant des écriteaux : blé, avoine, maïs. Plus loin, des claies renfermaient les moutons ; ailleurs, des cochons se vautraient dans l'herbe. De tous côtés s'élevait un bruit assourdissant.

Quoique Ernest ne fût pas arrivé tard, il trouva le moyen d'être placé dans le plus mauvais endroit du quartier aux vaches. Arrêté, à l'écart, immobile devant sa bête, à moitié somnolent, il attendit un acheteur. La voix connue d'un habitant du village le réveilla :

— Qui qu' tu fais là, té gars ?
— J'écoute.

Le voisin demandait des nouvelles de la santé du père Collier, tournait autour de la vache, lui passait la main sous la gorge et lui pinçait la peau du ventre. Son examen fini, il demanda négligemment, comme pour se renseigner :

— Combien qu' t'en dis de ta vaque ?
— Chent écus, répondit le gars avec conviction.
— Co n'était pas trop cher, car les bêtes, ce jour-là, se vendaient à des prix très élevés. Mais le voisin voulait faire un bon marché et il dit :
— Rabats deux pistoles.
— J' rabattrai rien, c'est chent écus.

L'homme s'entêta, mais devant l'obstination du gars, finit par s'en aller.

Ernest attendit une heure ; personne ne vint de son côté. Cependant, les marchands circulaient au milieu des vaches. On les reconnaissait aisément. C'étaient des gaillards solides et bien nourris, au visage coloré. Ils avaient des casquettes de soie et de longues blouses bleues à boutons de nacre et tenaient à la main des bâtons, terminés par des lanières de cuir. Des chiens au poil noir ou gris les suivaient.

Deux marchands avisèrent le gars et sa vache ; après les avoir observés l'un et l'autre, ils se parlèrent à l'oreille.

— Dis donc, gars, tu cres, dit l'un d'eux en abattant sa grosse main sur l'épaule d'Ernest qui se retourna. En même temps l'autre par derrière examinait la vache et la palpa.

— Combien ta vaque ? finit-il par demander.
— Chent écus.

Les deux marchands se mirent à rire de façon bruyante. L'un d'eux demanda :

— Qui qu' tu veux en faire de ta vaque ? elle a son lait dans les cornes, et elle est maigre.

— Mais la graisser bé sur,

interrompit vivement le gars. Vexé qu'on se moquât de sa vache, il déclara avec énergie :

— Elle n'est pas méprisable ma vaque, faut pas la mépriser.

— Ah ! tu veux la graisser, riposta le marchand, mais elle ne graissera jamais... Elle est malade, ta vaque. Tiens, regarde.

Il plonge sa main dans la bouche de l'animal et en tira la langue, qui était superbe. Puis, avec ses gros doigts, il écartait les paupières et mettait à nu l'œil, très clair et très sain. Et il répétait :

— Regâ'de don, mais regâ'de don.

Ernest inquiet, craignant que l'œil de sa bête ne restât dans les mains du marchand, dit avec énergie :

— Bitez point à ma vaque.

— On peut point la regâ'der, à c't' heure, dit l'autre, t'es-t-un rude gars. Mé je te dis que ta vaque, dans quinze jours, elle sera crevée...

L'autre compère ajouta très sérieusement :

— Elle dait avai' l' tétanos.

Ernest, épouvanté, offrit spontanément de rabattre trois pistoles.

— J' te la prends pour vingt pistoles, parce que c'est té, dit le marchand, mais elle ne vaut pas ça, ta vaque.

— A ce prix-là, j'aime mieux la garder.

— Garde-la, mon fieu.

Et les deux hommes s'éloignèrent dans la foule, mais cachés derrière un pommier, ils observaient le gars.

Les paroles des marchands avaient complètement troublé Ernest. Tout à coup, il se souvint avec épouvante que la vache n'avait pas voulu boire le matin. Il regarda sa bête, son poil lui parut rêche et son œil triste. Tout de même si elle avait le tétanos. Ernest regretta de ne l'avoir pas vendue vingt pistoles. L'idée que sa bête était malade le tourmentait. Il voulut à son tour l'examiner. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à saisir sa langue. Au moment où il regardait l'œil, la bête, impatientée, lui donna un coup de corne dans l'épaule. Voilà qu'elle était méchante, elle si douce d'habitude. Si elle allait périr, là sur le champ de foire, qu'est ce qu'il deviendrait, bon Dieu !

A ce moment, un troisième compère vint examiner la vache et il dit au gars :

— Fais la marcher, ta vaque.

Ernest tira sur la corde et le marchand frappa la vache à coups de bâton. Fatiguée et engourdie, la bête finit par avancer de quelques pas, les jambes toutes raides.

— Elle est paralytique, ta vaque, dit le marchand avec stupeur.

— J' erais pas, dis le gars, sans conviction.

— Combi'n qu' t'en dis !

— Vingt cinq pistoles.

Le marchand haussa les épaules sans répondre.

Croyant qu'il allait partir, Ernest le saisit par le bras.

— Combi'n qu' vous en dites ?

— Vingt pistoles, et c'est ben payé.

Ernest tendit la main et l'autre frappa dedans. Le marché était conclu.

A l'anberge, le marchand fit servir des demi-tasses, puis tira de son portefeuille deux billets de cent francs.

Après les avoir palpés dans tous les sens, Ernest finit par les plier soigneusement et les mettre dans son porte-monnaie.

— Et le garçon, demanda-t-il au moment où le marchand se levait pour sortir.

— C'est vrai, dit l'homme en lui remettant une pièce de vingt sous.

Tout fier de son marché, Ernest regagna le village. Il marchait à grands pas, son porte-monnaie dans sa main et sa main dans sa poche par précaution.

En entrant dans la maison, il tendit sans rien dire son porte-monnaie au père Collier.

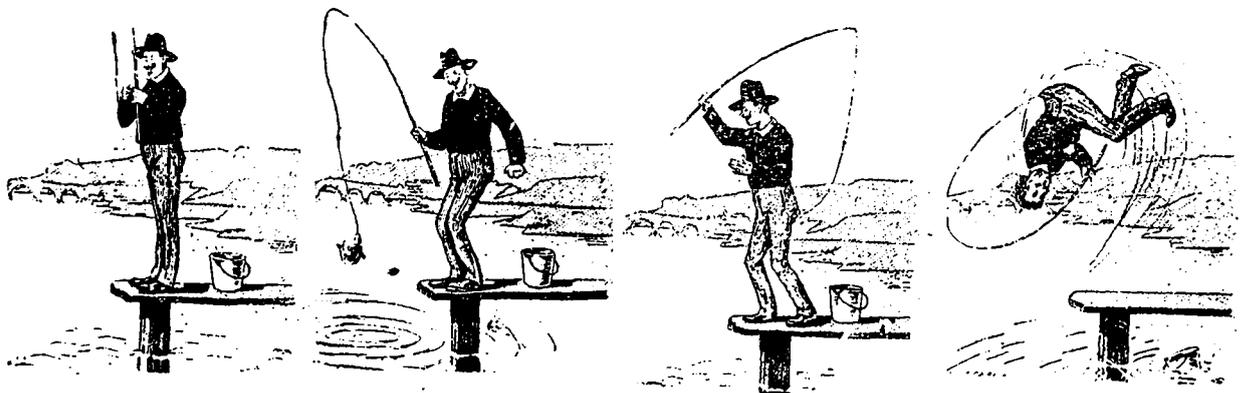
Celui-ci en tira les deux billets de cent francs ; ayant fouillé le porte-monnaie dans tous les sens, il demanda d'une voix inquiète :

— T' manque un billet, où iou qu'il est ?

— C'est tout, dit Ernest tranquillement.

— Ah ! vieux voleur, cria le bonhomme qui, malgré ses rhumatismes, s'était levé en agitant son bâton, vieux voleur, tu vas vai' que je te vas

TROP VIGOUREUX



I

Lagouette, un joyeux luron, est allé hier à la pêche, au bord du fleuve.

II

Tout à coup ça mord et un bel achigan frétille au bout de sa ligne.

III

Lagouette ferre vigoureusement, si vigoureusement même que, accrochant son hameçon au fond de son inexpressible, il...

IV

...s'enlève lui-même dans une vigoureuse culbute et plonge dans l'onde bleue... Il a juré depuis qu'il ne tirerait plus aussi fort.

PÊCHEUR ENDURCI



La petite Larfouillot.—Papa !... papa !... viens vite ! Maman vient de tomber dans l'eau...
Larfouillot père.—Attends un peu... rien qu'un peu... je crois bien que ça mord.

rinquer. Où iou qu'il est mon billet de chent francs....Je vas qu'ri les gendarmes.

Epouvanté, Ernest dit d'une voix larmoyante :
—J'ai vendu la vauque vingt pistoles...elle était ma'ade.
Les bras du père Collier s'abaissèrent dans un geste de stupéfaction.
Il répétait...
—Malade, ma vauque, malade, mais elle était plus saine que toi, vieux galvaudeux, t'entends ben. Tout ça, c'est des monteries "conclut le bonhomme exaspéré."
Le gars, comprenant qu'on ne voulait pas le croire, raconta en détail son aventure. Le père et la mère Collier ne doutèrent plus de sa sincérité. Mais le bonhomme définit leur état d'esprit à tous deux :
—Les bras m'en tombent !
—J' te disais ben qu'il était bête, dit la femme.
Avec un geste de colère, le fermier s'écria :
—Fais un paquet de tes hardes, tu vas d'marrer, auni, t'entends ben.
Ernest s'en fut à l'écurie et se jeta à plat ventre sur son lit en pleurant. Toutes les idées s'embrouillaient dans sa pauvre intelligence bornée. Il ne comprenait pas bien encore qu'il s'était laissé voler. Maintenant qu'on le chassait, qu'allait il devenir ? Jamais il ne pourrait se replacer.
Tout à coup, une voix le fit tressaillir. On criait :
—Ernest, Ernest !
Il entra dans la maison en se frottant les yeux. Le père Collier, assis dans son fauteuil, dit sévèrement :
—La mère a causé pour toi, je veux ben te garder...mais, tu m'as fait perdre dix pistoles, i' faut que je les rattrape. J' te retiendrai cinq pistoles cette année sur tes gages et cinq pistoles l'année prochaine.
—Merci, not' maître, dit le gars dont le visage s'illumina.
Alors le père Collier, heureux d'avoir retrouvé son argent, mais ne voulant point le paraître, dit avec une feinte sévérité :
—Tâche de filer drait, à c't' heur.

MAURICE LEMERCIER.

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

La saison dernière chacun a pu admirer ce charmant opéra comique de "Geisha" qui a réuni tous les suffrages. C'est avec un nouveau, mais toujours légitime succès que "Geisha" reparait à l'affiche de l'Académie pour cette semaine. Du reste partout où elle a été jouée, la pièce a fait salle comble et cela n'a rien d'extraordinaire si on songe à la délicatesse de l'intrigue, à la belle musique et aux excellents artistes qui l'interprètent. Citons seulement Laura Millard et Linda Da Costa, les étoiles féminines de la compagnie, sous la direction immédiate de M. Mark Smith, qui représente Sir William Jardine Bart.

x

QUEEN'S THÉÂTRE

Ce sont les Troubadours de la Patti noire qui, cette semaine, sont sur l'affiche du Queen's, et la haute réputation de ces artistes explique le phénoménal succès de leurs représentations qui sont, partout où ils passent, l'évènement artistique du jour.

La Patti noire est l'une des prima-donna les plus populaires du continent américain et bien digne de prendre rang à côté des étoiles les plus scintillantes du firmament artistique, les Melba, les Calvé, les Albani et surtout de la véritable Patti, l'incomparable virtuose, de laquelle son talent la rapproche le plus.

x

THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine nous avons, sur notre populaire scène de la rue Côté,

"Night Owls" où l'impressario, Fred Riders, nous présente tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus magnifique, de plus somptueux, en fait de décors et de costumes. Jamais mise en scène plus merveilleuse n'a été mise au service de cette splendide représentation des nouveaux "Night Owls". La compagnie de Fred Riders comprend trente artistes dont plus de la moitié sont des étoiles du genre, et la mise en scène est la plus complète qu'il nous ait encore été donné d'admirer. Il y a aussi dans "Punch", relatant les amours d'un troubadour, des effets absolument nouveaux.

PALLADIO.

POINTS DE VUE DIFFÉRENTS

Mme Bonnetête.—Les chapeaux de madame Alamode sont un véritable rêve.

Mme Lapointe.—Son mari prétend que le compte de la modiste est un véritable cauchemar.

SES PRÉFÉRENCES

La garde-malade.—Tu sais, Oscar, les sauvages viennent d'apporter un joli petit bébé. Aimerais-tu bien avoir un petit frère ?

Oscar.—Ça, je n'y tiens pas beaucoup, mais j'aimerais bien voir les sauvages.

COURTE IMPROVISATION

En 1848, un bon vieux paysan, qui avait plus de vertus que de talents, fut appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale. Il monte sur une chaise au sortir de l'élection, et harangue en ces termes ses nouveaux administrés :

"Mes chers concitoyens,

"Mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête."

MON JARDIN ! MON JARDIN !

Un mauvais plaisant rencontra, en 1848, au mois d'avril, un paysan qui se rendait à Bordeaux pour affaire. "Que fais-tu ici ? lui dit-il ; on va partager les terres des riches, il faut aller te faire inscrire chez le maire pour en avoir ta part."

Le paysan part au galop ; il arrive tout essouffé chez le maire et lui dit : "Monsieur le Maire, puisqu'on va partager les biens je veux le pré de M..., qui touche à mon jardin : inscrivez moi le premier."

Le maire se mit à feuilleter quelques papiers, puis il lui dit : Tu n'es pas le premier, il est venu quelqu'un avant toi, qui a demandé le pré et ton jardin.—Mon jardin ! mon jardin ! s'écria le brave homme en fureur, je vais prendre mon fusil." Et notre homme se mit à garder sa propriété jour et nuit.

C'est alors qu'il comprit qu'il y a quelque inconvénient à vouloir partager le bien d'autrui.

QUELQUES PENSÉES

Les grands ont fait le Capitole, et le peuple la roche Tarpéienne.

C. DE VIRMOND.

Arrange-t-on sa vie à l'ombre ou au soleil selon son plaisir ?

LACORDAIRE.

Nous faisons du présent, la Russie fait de l'avenir.

(1833)

TALKYRAND.

DEVINETTE



—Où est le gardien de ces oies ?

MODES PARISIENNES



I

I. CAPOTE POUR DAMES ET JEUNES FILLES EN CRÈPE BRILLANT. La forme très coiffante est entourée d'un bouillonné de crêpe laitonné; fond arrondi et nœuds enlevés en même crêpe, sur les côtés brides assorties. — II. CHAPEAU ROND EN CRÈPE BRILLANT POUR JEUNES FEMMES ET JEUNES FILLES. La forme petite est légèrement relevée de bords, le fond orné d'un plissé en crépeline soutenu par un froncé en crêpe; derrière nœud enlevé en même crêpe.



II

SUR UN PORTRAIT

Quel âge? Devinez, et devinez quelle âme?
A-t-elle aimé? Cherchez à lire dans ses yeux
Où réside un esprit deux fois mystérieux:
Cet esprit de la femme et de la grande dame.

O mensonge des yeux! Il en est dont la flamme
Brûle sur les débris d'un cœur si froid, si vieux!
Et d'autres dont l'azur languissant et pieux
Est un rideau tendu sur une toile infâme!

Mais les yeux que voilà sont fins autant que fiers.
On se plaît à rêver dans leurs abîmes clairs
Quelque noble roman où rien ne fut souillure,

Roman qui, pour toujours, demeurera caché!...
Toute femme est coquette, et même la plus pure
Sait taire sa vertu comme un joli péché.

PAUL BOURGET.

VARIÉTÉS

L'art de bien manger, c'est-à-dire de manger "utilement," vient d'être rédigé en treize préceptes par notre confrère l'hygiéniste Grady :

1. Prendre autant que possible ses repas à des heures réglées ;
2. Si l'on est de constitution chétive et de peu d'appétit, manger quand on a fin, peu à la fois, mais souvent ;
3. Manger lentement en mâchant bien les aliments ;
4. Ne pas boire trop froid quand on mange des aliments chauds ;
5. Ne pas faire succéder trop promptement un repas à un autre. Il faut habituellement de trois à quatre heures pour opérer la digestion d'un repas modéré ;
6. Terminer le repas en cassant une croûte ; cela aide à la digestion et nettoie les dents beaucoup mieux que les poudres dentifrices ;
7. Ne jamais se mettre à table quand on est en colère ou échauffé par la marche ;
8. Se bien garder à table de lire ou d'étudier et de tout exercice qui absorbe les facultés de l'esprit ;
9. Partager autant que possible ses repas avec des compagnons gais et aimables ; n'entretenir avec eux que des conversations agréables ; "Bouchées bien caquetées, bien digérées," dit un vieux dicton populaire, d'une vérité extrême ;
10. Ne jamais faire en sortant de table un exercice trop violent ;
11. Rester sur sa faim et n'aller jamais jusqu'à la satiété.

* * *

Colis postal d'un nouveau genre.

L'administration des postes de Birmingham vient de livrer à domicile un bébé expédié sous forme de colis postal.

Un ouvrier, parti en promenade hors de la ville, en compagnie de son

enfant, âgé de trois ans, s'étant trop attardé pour reprendre son travail à l'heure réglementaire s'il lui avait fallu ramener son bébé chez lui, a eu l'ingénieuse idée de se présenter au premier bureau de poste et d'expédier son fils en colis postal.

L'administration a accepté le bébé, qui a été reconduit à son domicile contre paiement de 9 pences, soit 90 centimes, en vertu d'un article du règlement qui permet la délivrance "d'animaux vivants."

IL A ÉTÉ LIBÉRÉ

Le magistrat.—Prisonnier, vous venez d'admettre, devant les témoins, que vous êtes entré dans la maison du plaignant à deux heures du matin et par la porte de derrière ?

Le prisonnier.—Oui, Votre Honneur.

Le magistrat.—Et pourquoi alliez-vous là, à deux heures du matin ?

Le prisonnier.—Parce que je pensais que c'était ma maison, Votre Honneur. J'étais un peu ivre.

Le magistrat.—Alors, pourquoi, quand cette femme s'est approchée de vous, vous êtes-vous enfui par la fenêtre ?

Le prisonnier.—Votre Honneur, je croyais que c'était ma femme.

SAINT CHARLES BORROMÉE

Saint Charles Borromée visitait quelques chaumières perdues au milieu des montagnes. Il quitta sa suite, prit un guide, et se dirigea seul avec lui vers le hameau. Il fallait traverser un torrent, qui, grossi par des pluies récentes, se précipitait avec impétuosité du haut des montagnes. Pour passer, le guide offrit au saint de le prendre sur son dos. Il y consentit ; mais, à peine sont-ils au milieu du courant, que le porteur, fatigué ou mal-

adroit, le laisse tomber, puis, au lieu de le relever et craignant de se noyer lui-même, retourne sur ses pas et s'enfuit à toutes jambes. Malgré la hauteur des eaux, et l'embaras de son costume épiscopal, le cardinal réussit à se tirer de ce mauvais pas, et arrive tout mouillé à la prochaine habitation. Il fait chercher à l'instant son guide infidèle, et, le sourire aux lèvres, lui glisse dans la main quelques pièces de monnaie, en lui disant : "Tiens, mon ami, voilà pour te guérir de la peur."

Telle est la vengeance des saints !

PAS BESOIN D'ALLER AU KLONDIKE

Elle.—Arthur, je ne comprends vraiment pas cette fièvre d'or qui semble s'être emparée de tous les hommes. Quand à moi, je n'en demande pas tant et une petite, très petite quantité me suffirait.

Lui.—Mais encore ! Combien vous en faudrait-il ?

Elle.—Juste assez pour faire le tour de mon doigt. *Elle l'a obtenu.*

DEVINETTE



—Quelle singulière figure a ce bonhomme ! La voyez-vous ?

HABILLEMENTS . . .

. . . POUR HOMMES

 **SUR 100 PERSONNES** que vous rencontrerez dans la rue, 99 vous jugeront sur votre mine : il est nécessaire que votre extérieur donne une bonne impression de votre personne. Faites-vous habiller chez **DUPUIS FRÈRES**, la seule maison à Montréal qui a des prix extrêmement bas, confectionne des habillements d'hommes d'une élégance et d'une qualité irréprochables. Voyez nos prix : **HABILLEMENTS** complets pour hommes, en Tweeds Canadiens, Anglais, Ecossais et Français, Fourniture de Ire classe, coupe et confection parfaites :

\$10.75, 11.75, 12.75, 14.00, 15.00, 18.00, 20.00 et 25.00.

PARDESSUS DE MESSIEURS

Si vous avez besoin d'un beau et bon pardessus d'automne et d'hiver, venez au magasin **Dupuis Freres**, vous serez surpris de l'abondance et du grand choix que nous pouvons offrir ; vous serez satisfait de la qualité de nos étoffes, de l'habileté de notre tailleur et de l'extraordinaire bon marché qui fait la renommée de notre maison. N'oubliez pas que M. JOSEPH CHAREST est le premier coupeur de Montréal et que les habillements qui sortent de ses mains ont un cachet particulier d'élégance qui les fait remarquer. Voyez nos prix.

PARDESSUS en Beaver glacé, Beaver Starkey, avec collet de velours et fournitures de première qualité, à \$15.00, \$16.50, \$18.00 et \$20.00.

PARDESSUS en Melton, Cheviot, Etoffe Irlandaise, Drap Mollonné, à \$15.00, \$17.00, \$20.00, \$22.00 et \$25.00.

ETOFFES A LA VERGE

Malgré toutes les facilités qui sont offertes pour la confection des habillements, nous offrons les mêmes conditions de bas prix pour nos étoffes et fournitures, aux personnes qui ont déjà leur tailleur et qui désirent faire confectionner ailleurs. Voyez les prix suivants :

TWEEDS à 17, 21, 25, 30, 35, 45, 50, 60, 75, 95, \$1.00, \$1.25, \$1.35, \$1.50, \$1.75 et \$2.00.

BEAVER STARKEY, à pardessus, noir et noir-bleu, à \$2.25, \$2.50, \$3.00, \$3.50 et \$4.00.

MELTONS, CHEVIOTS, PETERSHAM, BOSCOU, Etoffe IRLANDAISE, etc., etc., de tous prix.

Immense assortiment de **SERGES** double largeur.

SERGES françaises, **SERGES** vénitiennes, **SERGES** cachemire.

SERGES corkscrew, pour habits de toilette, au prix suivants : \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.00, \$2.25, \$2.50, \$3.00,

En outre de ces serges nous avons un immense assortiment de **TRICOTS** de fantaisie, pour convenir à tous les goûts et à toutes les bourses.

PANTALONS

Faits sur commande, à \$2.25, \$2.50, \$3.00, \$3.50 et \$4.00 en montant.

MANTEAUX ET COLLERETTES

MANTEAUX pour dames, 25c, 75c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$2.00, \$3.25, \$3.75 et \$4.00

COLLERETTES depuis \$1.25.

Grands Manteaux avec collets en fourrure, valant \$25.00 pour \$9.50.

Manteaux et collettertes dans les patrons les plus nouveaux.

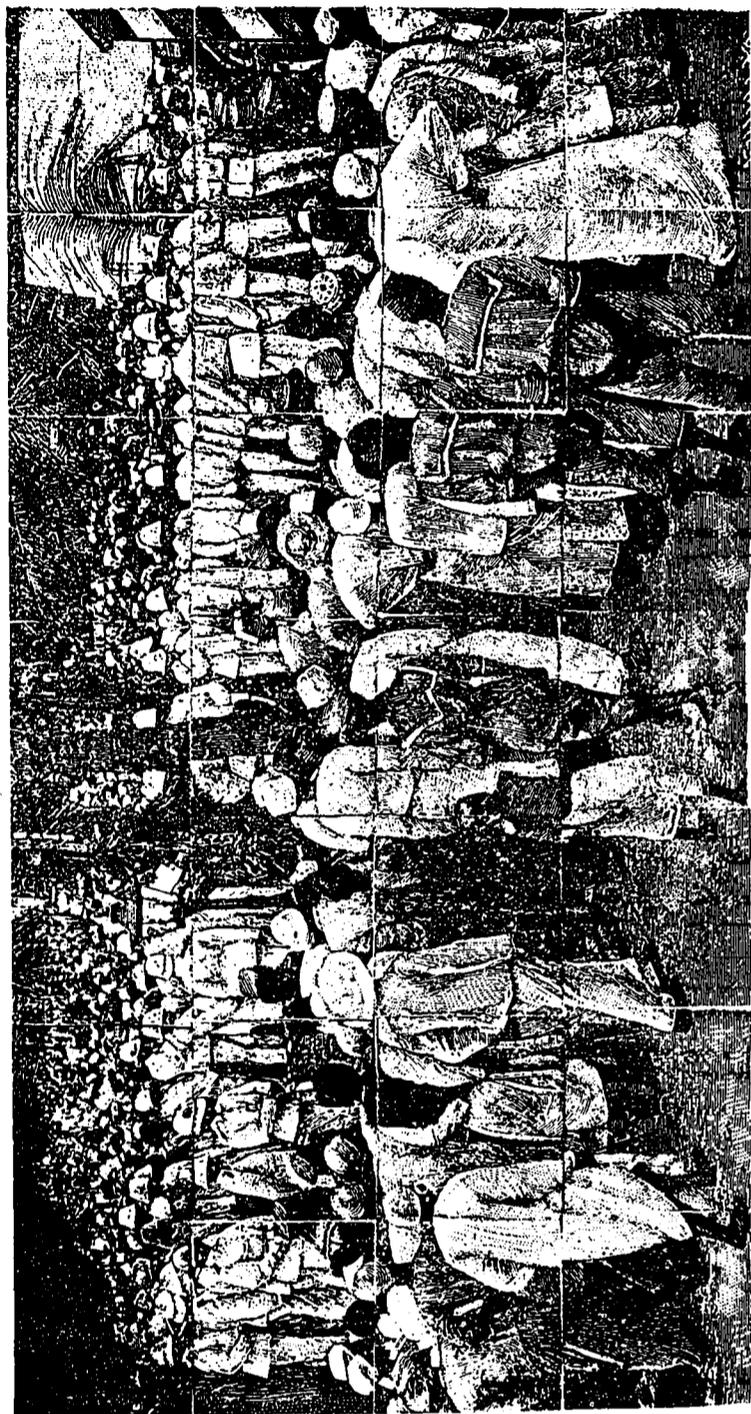
Importation Directe

Tout le monde sait que le principe de vendre les meilleures marchandises au plus bas prix possible est absolu à la maison **DUPUIS FRÈRES**, mais ce que personne ne devrait oublier, c'est que la maison **DUPUIS FRÈRES** importe directement d'Europe ses marchandises étrangères, les achète des fabricants, sans avoir recours à l'intermédiaire des commissionnaires, ni des maisons de gros, et qu'elle fait ainsi bénéficier ses clients de l'économie de 25 à 30 POUR CENT qu'elle réalise elle-même sur ses achats.

DUPUIS FRÈRES,

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 100



AVIS.—Ces de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes C Bélanger, Jobin, Jos Lamoureux, J P Lauvin, O Leclair, R Nolin, Diles Ida Allard, C Amyotte, Anna Blondin, Berthe Bonchard, R C A Champagne, H Cusson, Ernestine Denis, Blanche Fleury, R H, W C Hervieux, C S J, Réna Lapierre, Annie Manny, Eva Michaud, Albina Piquette, Robertine Plouf, Jeannine Roy, Eve St Michel, Eluquina, MM Henri Bélanger, Alexandre Bergeron, P Boire E J Chartier, Georges Chaput fils, Paul Courtien, J Demers, Sigefroy Deschatelets, Evranger Curieux, G Fils jr, Arthur Gagné, Jos Gour, Arthur Lavoie, R Lesage, J M J Louanger, Louis Paradis, Arthur Payette, Philippe Pepin, O Proust, Adrien Quintal, Arthur Picard, Henri Roy, J Rousseau, Louis A Van Look (Montréal), Emery Lefebvre (Beauharnois, Q), Joseph F Parent (Beauport, Q), Dlle Jeanne St Jean (Contrecoeur, Q), L Couture (East Sherbrooke, Q), Louis Bessette imprimeur (Farnham, Q), Thomas Lécompte (Granby, Q), Dlle Anna Perras (Hull, Q), Dlle Alma Lachiche, Dlle Marie Anne Laurion (Joliette, Q), Henri Dorion (Kazabazua, Q), Mme Vic Bérubé (Lac Mégantic, Q), Diles Dorila Jobin, Bertha Lemay, Alfred Bouchard, Jos Trudel (Lévis, Q), Dlle Eugénie Bélanger (Lévis, Q), Dlle A D, Jos Campeau (Mile End, Q), A Thibodeau (Mille Roches, Q), Dlle Brunette V (Ottawa, Ont), Dlle Marie L Tache (Pointe-Gatineau, Q), Alex Roy (Pointe au Pic, Q), Mmes Eug Dorval, Michel Guivin, Léonce Robitaille, Dlle Berthe Laperrière, Gertrude Thomas, Alfr Blouin, Jules Dery, W Deschamps, Calixte Giguac, Ernest Paquet (Québec, Q), Dlle Lucienne La Roche (Richmond Station, Q), Raoul Paquet (Sault aux Récollets, Q), Henri Drolet (Sorel, Q), Dlle Alida Lortie (Ste Agathe des Monts, Q), Chas H Boucher (Ste Angèle, Q), Alfred Ouellet (St Aubert, Q), Dlle Léopoldine Guertin (St Césaire, Q), Marc de Villers (St Charles, Q), Mme Edouard Labrecque (St Camille, Q), Albert Sirois, Ang Laprade (St Henri, Q), Mmes A Bourcail, Jacques, Dlle Anna Dupont, C O Bouthier (St Hyacinthe, Q), Dlle Alice E Godmer (St Jérôme, Q), Dlle Amarilda Gagnon, Edmond Bédard, L Bogue, Louis J Drolet (St Roch de Québec, Q), Dlle Marie T Ethier (St Scholastique, Q), Dlle Annie Handfield (St Théodose, Q), Dlle Alexandrina Clapleur (Terrebonne, Q), Mme F L Hutchinson (Toronto, Ont), Dlle Maud St Pierre (Trois Rivières, Q), Dlle Fabiola Goyer (Valleyfield, Q), Mme Louis Vermette (Village Richelieu, Q), Dlle O M Lamoureux (Waterloo, Q), Mme F G O Légaré (Augsusta, Me), Philip Desrochers, Robert J Marshall, Achille Bouthier (Berlin, N H), J O Pival, Clouis Guimond, Joseph Laperge (Berlin Falls, N H), Géléon Bouchard, Jules Sirois (Berlin Falls, N H), Pierre Parenteau (Briddeford, Me), Elzéard Desrochers, J A Fortin (Brunswick, Me), John Champey (Cambridge-

port, Mass), Mme P Sauvageau, Dlle Dorila Poirier, Hector Lemire (Central Falls, R I), Diles Rose de Lima Ledoux, Cordelia Morneau, Berthe Trudeau, Clara St Martin, Joseph Clout, Ulric Côté, Adélaïde Montminy, Wilfrid St Martin, Jos D Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass), Robert Laforce (Farmington, Mass), Antoine Lapointe (Haverhill, Mass), Mme Sara Bouchard, Dlle Délia Renaud, P Girard, Louis H Prévost (Holyoke, Mass), Alphida Bouthier (Howard, R I), Mme Pierre Binette, Diles Nathalie Martin, Arthémise Picard, L A Méthot (Lawrence, Mass), Mmes Willie Vaillancourt, Rosie Doucette, Clara Lavoie, Dlle Marie St Hilaire, Olivier Deschêre, J B Couture (Lawiston, Me), Mmes J S Aubin, Pierre Chénavey, Jos Couture Mary Lafontaine, Olivine Mercier, Jessie Dionne, Diles Minnie Dion, Marie Durand, Mathilda Gagnon, Marie Lambert, Rosine Lafort, Estelle Laroche, Mathilda Turcotte, Amélie Cartier, Willie Chassé, Alphonse Hamelin, Charles Lirette jr, William Mansau (Lowell, Mass), Diles Corinne De Grammont, Milanie Lavoie, Chirina Lehoullier Emma Paris, Léonie Richard, Mary Turcotte, Rodolphe Bouchier, D Desmeule, Henri Grenon, Ovide Lacroix, Arthur Lehoullier, Evariste Phaneuf, Arthur Robert (Manchester, N H), Frank Desmarais (Manville, R I), Dlle Louise E Bissonnette, M C Beauregard (Marlboro, Mass), Horace Chamberlain (Nashua, N H), Dlle Cora Blanchette, J W Marcoux, J Bre Payette, Pierre Vanasse (New Bedford, Mass), Diles Alice Abadie, Marina Lange, Anita Mateu, S Puyat, A B, Bernard Avegno, J M Dossat, François G Leclerc, John Maudré, Hy Wehrmann (Nouvelle Orléans, La), Dlle Bernadette Bélanger (Packardville, Mass), Louis Lirette (Pelham, N H), Dlle Georgiana Bélanger (Pittsfield, N H), Eudore Jutras (Salmon Falls, N H), Achille Gosselin (Somersworth, N H), Diles Anny Richard, Rose Emma Richard (Southbridge, Mass), Dlle Eliza Rainville (Suncook, N H), Thomas Bail, William W Roy (Ware, Mass), Dlle Josephine Lavette (West Manchester, N H), Louis Bousquet (Worcester, Mass), Dlle Marie Ledere, Jean Baptiste Burocher (Worcester, R I), E Guay (Sherbrooke, Q), Art Paquet (St Sauveur de Québec), Dlle Rosana Paquet (Québec).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mmes Jobin, St St Timothée (Montréal), Achille Bouthier (Berlin, N H), Alphonse Hamelin, H Howard (Lowell, Mass), Ovide Lacroix (Manchester, N H), Dlle Anna Blondin, 27 St Dominique (Montréal).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
PILULES DE Noix Longues (Composées)
De McGALE
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Au jardin des Plantes :
— Pourquoi que l'éléphant qui est si gros a les yeux si petits ?
— Parce qu'il n'a pas besoin "d'y-voir."

POUR BRONCHITE AIGUE ET CAPILLAIRE

Manchester, N. H., 16 Jan., 1893
Roy & Boire Drug Co., Messieurs.—J'ai employé avec succès votre *Menthol Cough Syrup* dans deux cas de bronchite capillaire. C'est une préparation qui sera sans doute approuvée par tous les médecins qui en feront usage. Pour ma part je le recommande hautement à toutes les personnes souffrant d'affections des voies respiratoires.
J. A. E. Lanouette, M. D., M. C.
224 rue Laurel.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Notre confrère X... a le mot cru. L'autre jour, on parlait devant lui, d'un membre de l'Institut mort de joie au lendemain de son élection.

— Le voilà bien avancé, fait X... ; pour avoir gagné un fauteuil, il perd la chaise.

Les Pilules C. T. C. ne font jamais tort, mais guérissent toutes formes de maux de tête. Elles sont en vente partout, 25 cts la boîte.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Détérioration Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'ouvrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Caïno, fervent adepte de la dive bouteille, est chauve comme le plus déshérité des sénateurs. Aussi, les lendemains de grande beuverie, écrit-il ou télégraphie-t-il invariablement à ses rendez vous :
"Impossible venir, ai mal au genou"

Napoléon Ier n'a jamais eu d'égal et le *Menthol Cough Syrup* n'en aura jamais dans tous les maladies de poumons et des voies respiratoires. Il guérit la toux, le rhume instantanément.
Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Ceux qui font un travail mental

Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux

BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour, 75c | Le soir jusqu'à 10 h., 50c

Jours pour les dames : LUNDI avant-midi et MÉRREDI après-midi.

Ouverts toute la nuit.

Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

PHARMACIE DANIEL

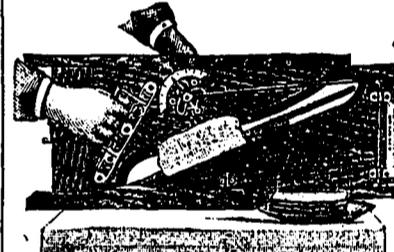
1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 461
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc

Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUPELLERIE importés directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
6 Rue St-Laurent.

Un caporal fait l'instruction aux hommes de son escouade avant le départ pour une marche militaire :

— Pendant la marche, dit-il, et surtout quand on a chaud, faut pas boire d'eau astagnante ?

— Pardon caporal, demande un volontaire, qu'est ce que c'est que de l'eau astagnante ?

— L'eau astagnante, c'est de l'eau qu'est accroupie.

Le sirop calmant le plus agréable au goût et recommandable dans toutes les maladies des enfants, c'est le *Menthol Soothing Syrup*. En vente partout, 25 cts la bouteille.

A VENDRE

UN PIANO DROIT

6 Octaves

32 piastres seulement

S'adresser au
No 63 RUE ST-ANDRÉ

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Spécialité : Chirurgie

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

L'EXPERIENCE S'ACQUIERT

Mme Jeunemarié — Brigitte, comment cela se fait-il que ces œufs-là sont encore durs? Les avez-vous fait bouillir longtemps?

Brigitte. — Trois minutes, madame.

Mme Jeunemarié. — La prochaine fois vous aurez bien soin de les faire bouillir 10 minutes au moins.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 102



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, l'ANATIQUE MUSULMANS.

Adresser, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 1 novembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Au restaurant.
— Garçon, ce bifteck est détestable.
— J'ose pourtant affirmer à Monsieur, qu'il a été bien saisi...
— Oui, autrefois, par la bride...



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50.